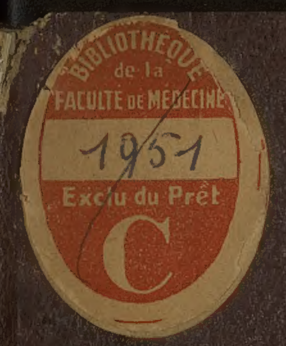
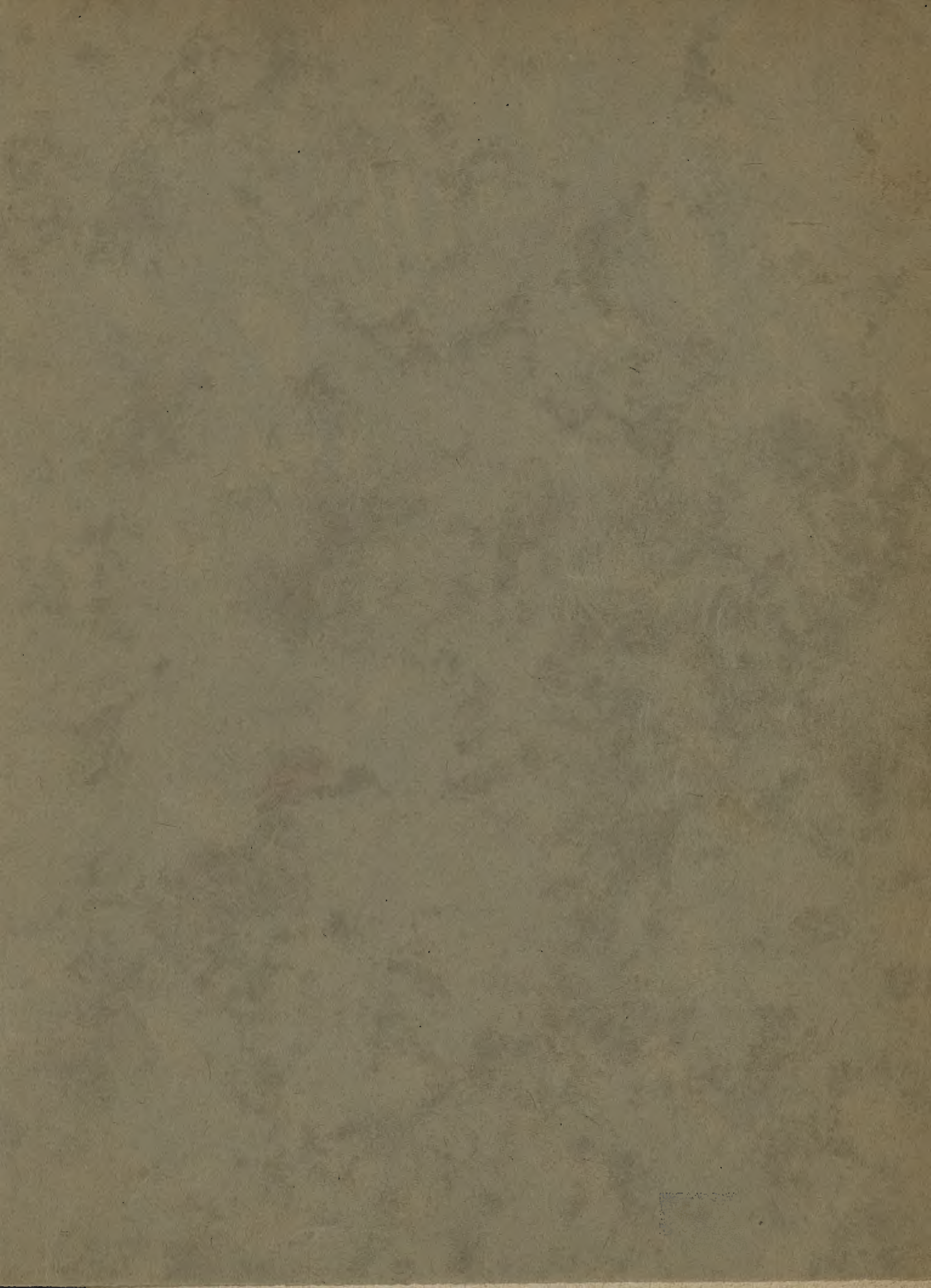
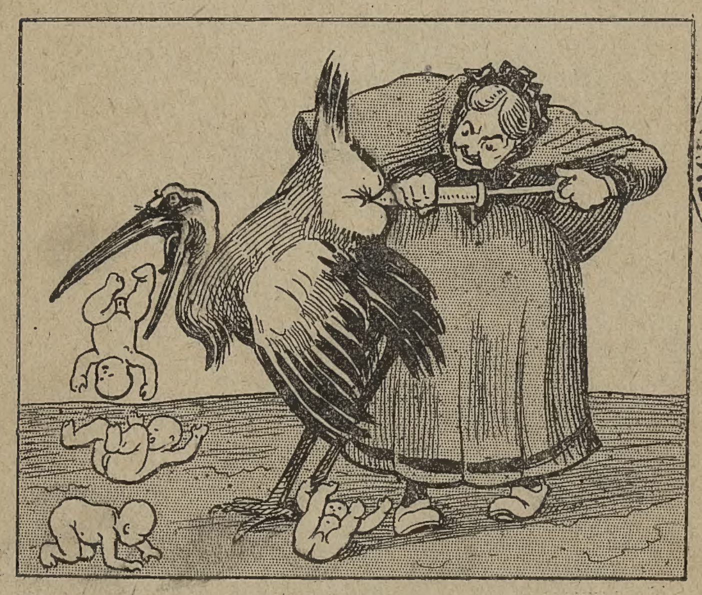


0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



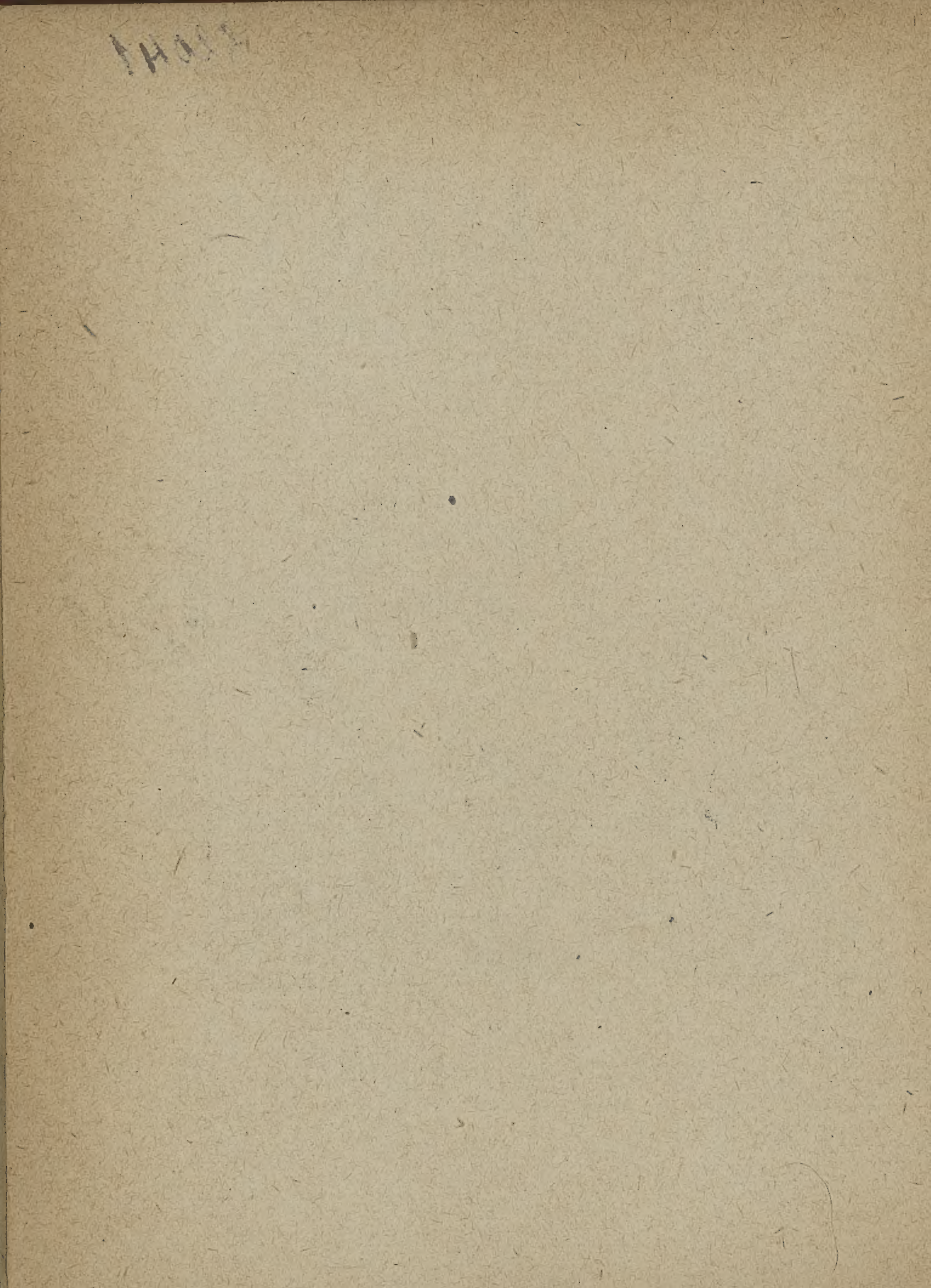
Dr G.-J. WITKOWSKI

CURIOSA
DE MÉDECINE
LITTÉRAIRE - ANECDOTIQUE - ARTISTIQUE





PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



CURIOSA[1] DE MÉDECINE

LITTÉRAIRE

ANECDOTIQUE — ARTISTIQUE

(1) Pour éviter les justes représailles des forts en thèmes et des membres de la *Société des médecins humanistes*, que de-ci, de-là, nous avons quelque peu houspillés, en tout bien tout honneur, nous ferons observer que *Curiosa* n'a pas, en latin, le sens que nous lui donnons ici. Chez les Romains, *Curiosus-a-um* n'a jamais signifié que « curieux de ». Mais, actuellement, en bibliographie, on se sert du mot *Curiosa* dans le sens de « curiosités », tel le titre d'un opuscule d'un impeccable latiniste : *Curiosa. Essais critiques de littérature ancienne, ignorée ou mal connue*, par Alcide Bonneau (Lisieux, 1887, in-8o).

À MOLIÈRE !



Molière mourant. — Marbre d'Henri ALLOUARD, exposé au vestibule de l'Odéon. E. BOULENAZ. *Scrips.*

ÉPITRE DÉDICATOIRE

O Molière, malgré tes critiques mordantes,
Plus que jamais chez nous pullulent les Argans,
Et plus nombreuse accourt la bande d'intrigants
Qui s'en font une proie, ou, disons mieux, des rentes.

Je n'irai pas jusqu'à les traiter de brigands,
Non, leurs procédés sont manœuvres trop savantes,
Et le moment venu de suriner les pantes,
Ils se lavent les mains et revêtent des gants.

L'un d'eux s'est avisé de voir en ton génie
Le syndrôme complet de la neurasthénie.
Quelle docte vengeance et quels propos congrus !

Dans le laboratoire où florit le microbe
Et sous le court veston qui remplace la robe,
Tu pourrais dépister encor Diafoirus.

CURIOSA DE MÉDECINE

LITTÉRAIRE

ANECDOTIQUE

ARTISTIQUE



La Curieuse (Wiertz).

Coups de ciseaux et de lancette

Avec 74 gravures.

Ceci est un bouquet de fleurs estrangères et du mien n'y ai mis que le filet à les lier.
Montaigne.



PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

BÉVUES MÉDICO-ARTISTIQUES [1]

Ces méprises émaillent les *Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris*. Inventaire raisonné par Noé Legrand, bibliothécaire à l'Université de Paris (lisez : à l'Ecole de Médecine) (2). Publié par les soins de L. Landouzy, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, 1911.

Préambule. — Quittez l'un de vos nombreux fauteuils présidentiels, M. le Doyen, pour vous asseoir sur la sellette, à côté de M. Noé Legrand ; dites-nous ce que vous entendez par un « inventaire raisonné » et « les soins » d'une publication.

A la page 112 de votre inventaire *raisonné* et *soigné*, brille le « clou » de votre publication : la reproduction, en teinte azurée, de la gracieuse peinture d'Esprit,

(1) Dignes de figurer dans les *Bévues parisiennes* de G. De Flotte.

(2) Ces pages étaient écrites lorsque nous avons appris la mort de Noé Legrand, tombé glorieusement sur le Champ d'honneur. Nous saluons respectueusement sa mémoire. Son collaborateur honorifique l'a suivi de peu dans la tombe ; mais c'est surtout aux morts que l'on doit la vérité.

Antoine, Gibelin (fig. 1) qui, sous l'apparence d'une couche laborieuse chez les Grecs anciens, allégorise l'*Accouchement*.

Vous voulez bien rappeler que nous l'avons reproduite dans notre *Histoire des accouchements chez tous les peuples* (1). Puis, à la page suivante, au sujet de *La Saignée* et aussi de *L'Accouchement* du même artiste, vous écrivez :

On lit dans Witkowski (*a*) : Le peintre antiquaire Gibelin, qui a fait revivre en France la fresque monochrome, a peint, d'après ce procédé, sur un panneau du Musée Orfila, une couche laborieuse chez les Grecs anciens ; ce tableau, désigné sous le titre de *L'Accouchement*, dénote le réel talent de Gibelin dans le genre restauré par lui.

Et vous continuez, cette fois sur le ton de l'ironie :

L'auteur qui déclarait que personne à la Bibliothèque de la Faculté ne connaissait l'œuvre de Gibelin, la connaissait-il bien lui-même pour présenter cet ouvrage, — exemplaire rare du travail de coloriste chez E.-A. Gibelin, — comme fresque monochrome ?

Effectivement, à cette époque (1886-1887), nous avons interrogé, sur l'identification de ce charmant tableau,

(1) Un numéro d'appel placé à la fin de la légende de cette gravure répond à la note suivante : « A la Faculté, personne — doyen, bibliothécaire, professeurs — ne connaît l'auteur ni le sujet de cette peinture. Nos recherches nous ont permis d'en découvrir une gravure qui porte pour légende : *L'Accouchement*, avec le nom du peintre E.-A. Gibelin ».

(*a*) « Voir à ses *Accouchements dans les Beaux-Arts*, 1894, p. 170, figure de la page 169. C'est la même que celle de l'ouvrage précité du même auteur ».



Fig. 1. — *L'Accouchement*, de E.-A. Gibelin. Extraite de notre *Histoire des accouchements* (p. 349, fig. 221).

d'abord le doyen BROUARDEL, puis un bibliothécaire érudit, quoique adjoint, le docteur CORLIEU, enfin le professeur d'accouchements PAJOT qui venait de prendre sa retraite : ils se récusèrent avec un accord désespérant. En conscience, pouvions-nous prévoir et attendre vingt-cinq ans la venue du doyen LANDOUZY et du bibliothécaire M. NOÉ LEGRAND, pour éclairer notre lanterne? Qu'il nous soit permis de faire observer à nos censeurs sévères, mais justes, comme l'instituteur Petde-loup, que la situation de ce tableau, au-dessus d'une haute porte, la couche épaisse de poussière séculaire qui l'estompait, la spécialité de fresques de l'artiste, enfin notre modeste titre de docteur en médecine, qui n'a rien de commun avec celui d'élève de l'Ecole des Beaux-Arts, sans compter l'ignorance des éminents fonctionnaires consultés, sont autant de circonstances atténuantes qui plaident en faveur de notre légère méprise artistique, contre ce verdict implacable.

A notre tour, Messieurs, de prendre votre férule pour des erreurs singulièrement plus grossières : *Me crinete ina me critete,* nous traduisons pour les « médecins humanistes » : (Ne jugez pas, pour n'être pas jugés), dit St-LUC, patron des médecins et des apothicaires, grâce à son nom lu à rebours.

I

Nous lisons, page 106 : « Tableau représentant le portrait en buste de DALIBO, chirurgien du Collège de Saint-Côme ».

Pourquoi appelez-vous ce chirurgien Dalibo? Parce que ce nom est tracé sur l'angle supérieur droit du tableau (fig. 2) :

DALIBO
PPSITVS?

Mais, vous n'avez donc pas vu que cette inscription

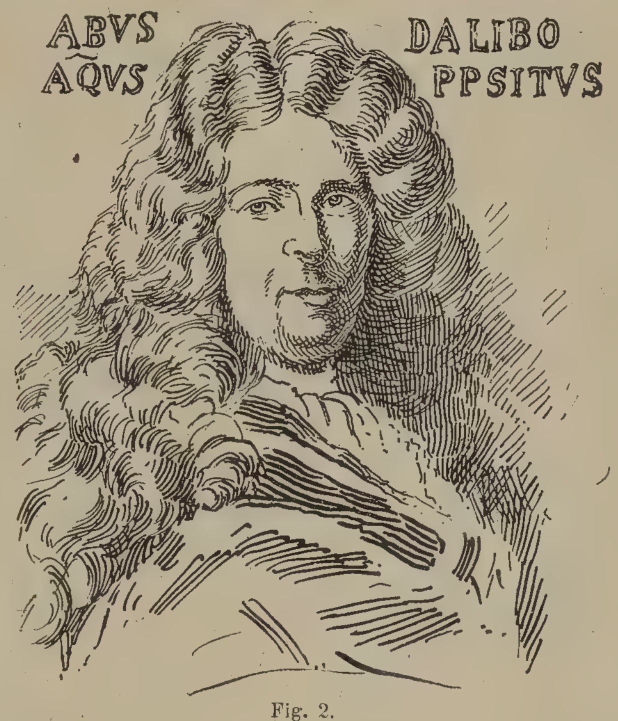


Fig. 2.

est un abrégé? Il faut lire : Dalibour Præpositus, c'est-à-dire Prévôt. Et naturellement cette erreur repa-

raît dans la légende : Dalibo, prévôt du Collège de Saint-Côme.

A. Franklin a publié, dans la *Vie privée d'autrefois, (les Chirurgiens)*, l'*Almanach royal* qui, pour la première fois, donne en 1714 la liste de *Messieurs les chirurgiens de Paris*. On en compte 246 et, parmi eux, se trouve notre Dalibour — et non pas Dalibo — rue de la Harpe.

II

Mais une bévue va rarement seule, comme les accidents.

A gauche, on lit :

ABVS
AQVS

Embarrassés, nos commentateurs se dérobent. Peut-être pourrons-nous venir à leur secours : Abvs est l'abréviation de Iacobvs, Jacques, prénom de Dalibour et Aqvs, placé en regard de Ppsitvs (prévôt), l'abréviation d'Antiquus (ancien prévôt). C.Q.F.D.

III

Passons à la page 153. « Sculpture représentant le buste de face de Dubois ou Sylvivs (François) ou Deleboë. Médecin français, né à Amiens, en 1478, mort à Paris, en 1555. »

Sur le devant du socle, se lisent pourtant le nom et les dates : Jacques (non pas François) Dubois (1), 1478-1555; ce qui n'empêche point nos deux commentateurs de l'identifier avec Deleboë. Or, ce François de Deleboë ou Sylvivs est né en 1614, à Hanau, près de Francfort-sur-le-Mein, et mort le 14 novembre 1672, à Leyde, recteur de l'Université.

Ce marbre est donc celui de Jacques Dubois, un Français, et non pas celui de l'allemand François Deleboë Sylvivs (mot latin qui signifie Bois), d'où la confusion.

IV

Nous lisons page 158, n° 238 : « Buste en sculpture représentant Winslow (Jacques-Bénigne), anatomiste Danois », et nos commentateurs ajoutent : « Né à Odessa, en 1669, mort à Pau en 1760 ».

(1) Cet anatomiste, plus connu sous son nom latinisé Jacobvs Sylvivs, passait, au dire de Muller, pour être le plus avare des hommes « à tel point qu'il est accusé de ne donner que du pain sec à ses gens, et que, dit-on, pour se réchauffer en hiver, il joue au ballon dans sa chambre, ou bien transporte sur ses épaules une énorme bûche du bas de sa maison au grenier, et la redescend pour la remonter encore, affirmant que la chaleur ainsi obtenue lui était plus salutaire que celle du feu ».

Un plaisant lui composa cette épitaphe anticipée :

Silvius hic situs est, qui nihil gratis dedit unquam !
Mortuus est, gratis quod legis ista dolet.

Ce que Robert Estienne traduisit ainsi :

Ici gît Sylvius, auquel oncques (jamais) de sa vie
De donner rien gratis ne prit aucune envie;
Et ores (maintenant) qu'il est mort et tout rongé de vers,
Encore il a dépit qu'on lit gratis ces vers.

Un Danois né à Odessa! ville russe prise pour Odense (Danemark). Est-ce étourderie? Est-ce faute d'impression?

A censeurs impitoyables, censeur bienveillant, salut!

G.-J. W.

P. S. — Nous avons voulu justifier une fois de plus la maxime de l'Ecriture : « Celui qui sème le vent récolte la tempête. » Au lecteur bénévole à décider si nous y avons réussi.

***

Coups de boutoir.

Ressemblance garantie.

Gros, grand, gras, laid, eunuque et bête,
Son visage n'est qu'un bouton.
On se dit, en voyant sa tête,
Il a l'air franc comme un jeton.

Le règne de la médiocrité.

Aujourd'hui, le mérite est l'insignifiance;
Le succès est certain pour toute nullité :
Ç... est à la Présidence,
X... à la Faculté.

Contre Z...

L'on peut voir, sous ce chenapan,
A tout pouvoir fesant risette,
L'honnête homme avec un ruban,
Le pick-poket eut la rosette!

Quand le gâtisme vint, X... lui fit un don :
La croix de Quémandeur adoucit sa retraite!
En lui voyant le cou serré par un cordon,
Chacun s'est dit : « Justice est faite! »

Epitaphe censurée.

Ici-gît un vieux p.........,
Dont tout M... a connu l'histoire,
A vingt ans, quand il n'était rien,
Il volait déjà vers la gloire.
Il eut le titre d'I.........
Et le mérita sans reproches,
Car, même avant d'être docteur,
Il inspectait toutes les poches.

Professeur Pajot, *scripsit.*

*
* *

La pudeur des dames du XVIIe siècle.

Quelque circonspect que dût être Loret dans sa gazette, *La Muse historique* (1650-1665), adressée à S. A. Mlle De Longueville, on ne laisse pas que de rencontrer maintes pièces tant soit peu libres qui effaroucheraient la pudeur bérengère et anglomane de notre siècle. Tout en évitant les mots licencieux et à deux-entendre, il s'en trouve de malsonnants qui sont imprimés en toutes lettres, au goût de l'époque; mais alors,

Le *français* dans les mots bravait l'honnêteté!

Lisez, par exemple, l'aventure de cette aïeule de Miss HELYETT et vous serez édifiés :

L'autre jour, une demoiselle,
Jeune, aimable, charmante et belle,
Non sans se faire un peu de mal,
En chassant tomba de cheval,
Et Zéphir, la prenant pour Flore,
Hormis qu'elle est plus fraîche encore,
Lui souleva, quand elle chut,
Chemise et cotillon. Mais chut!
Je suis si simple et si modeste,
Que j'ai peine à dire le reste.
On ne vit qu'un beau c.., pourtant,
Admirablement éclatant,
Et dont la blancheur sans pareille
Des autres c.. est la merveille
C.., royal et des plus polis,
Puisqu'il est tout semé de lis;
C.., qui, cette fois sans obstacle,
Fit voir un prodige ou miracle :
Car c'est la pure vérité
Que, dans un des chauds jours d'été,
Quant il fit ce plaisant parterre,
On vit de la neige sur terre.
Plusieurs se trouvant vis-à-vis
De cet objet furent ravis,
Le nommant, en cette aventure,
Un chef-d'œuvre de la nature;
Et même un auteur incertain
Composa ce joli huitain :

Trésor caché, beauté jumelle,
Brillant séjour de l'embonpoint,
Ta splendeur a paru si belle
Et mit ta gloire à si haut point,

Qu'il faut qu'incessamment l'on prône,
O c.., qui les dieux charmeret
Que, si tu n'es digne du trône,
Tu l'es au moins du tabouret.

HATIN. *Bibliogr. de la Presse.*

*
* *

Les préservatifs des dangers de l'amour à travers les âges.

D'après le Dr H. LE PILEUR, médecin de Saint-Lazare (1).

Vers 1555 (date offrant trois chiffres de forme analogue à celle des spermatozoïdes), Gabriel FALLOPE conseille l'usage d'un petit fourreau en linge — malheureusement perméable — imbibé d'une décoction d'herbes spécifiques et assure avoir empêché cent mille — *centum et mille* — hommes d'être contaminés, ni plus ni moins.

Cent cinquante ans plus tard, aux dernières années du XVIIe siècle, un ouvrier boyaudier, apparemment, imagina de substituer au fourreau de lin le cæcum d'un agneau. Un industriel — tel notre « gros Milan » du Palais-Royal — ou un charlatan quelconque, se sera emparé de cette découverte et l'aura exploitée pour le plus grand bien de l'humanité et du sien.

On donna à cette « cuirasse contre le plaisir et toile d'araignée contre le danger », le nom de *condum*, accu-

(1) Cette page écourtée a été rédigée, comme celles de ce recueil, avant 1914, année où les hostilités ont retardé leur impression. Le *gentil* Dr G... — le bien nommé, — sous le pseudonyme RONDIBILIS, a consacré quelques colonnes du *Progrès Médical*, du 8 février 1919, à une étude plus complète du même sujet.

satif du mot *condus* qui vient du verbe *condere*, lequel signifie, dans une de ses acceptions, cacher, protéger. La vicieuse prononciation moderne a fait dire en France : *Condom*, qui, en tant que nom propre d'inventeur et surtout de médecin inventeur, n'a jamais existé, pas plus que *Condon* ou *Conton*.

Vers 1774-1780, on appelait, en France, ces « boucliers qu'on oppose aux traits empoisonnés de l'amour et qui n'émoussent que le plaisir », *redingotes* ou *capotes anglaises* et, en Angleterre, *Condon*, que nos voisins changeront, plus tard, en *Frenchletters*. Le cæcum de mouton sera remplacé avantageusement par la baudruche ou le caoutchouc, célébré par Camuset dans ses petits chefs-d'œuvre, les *Sonnets du Docteur* :

Caché sous la baudruche,
Je veux comme l'autruche.
Ne plus croire au danger...

*
* *

Carte postale anglaise doublement Shocking.

Traduction littérale :

Je vous envoie, à titre de présent,
Fraîche et délicate (du métier du tisserand)
Une superbe paire de rideaux,
Ma chérie, pour votre *chambre séant*.

Le jeu de mot roule sur le dernier *sitting-room*. En Albion, ce mot est souvent employé pour désigner le boudoir, c'est-à-dire la chambre où l'on se met sur son

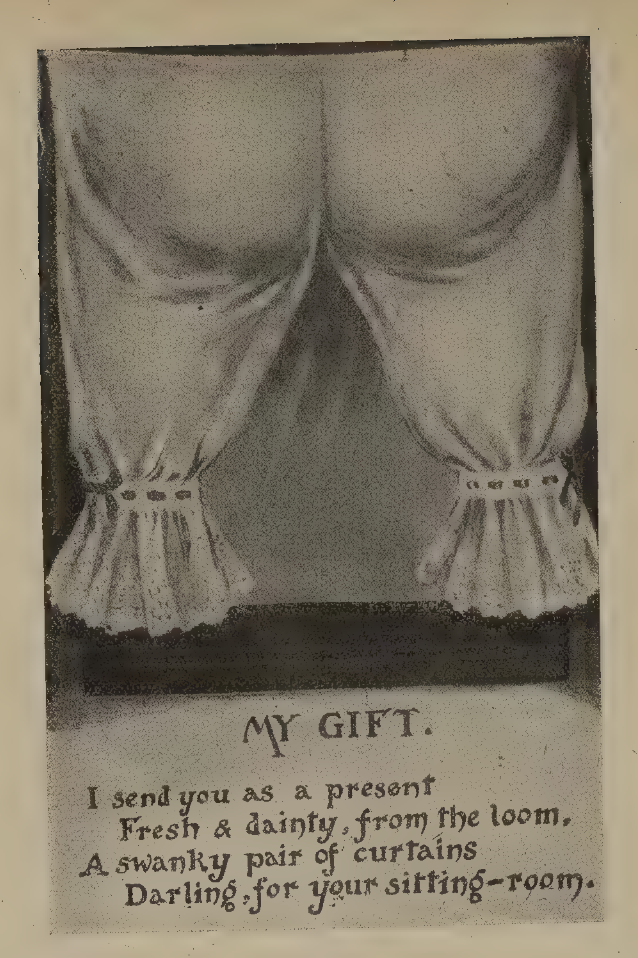


Fig. 3.

séant, comme on s'assied sur son « mégalopyge ». Les rideaux sont d'une ampleur magnifique (fig. 3).

Ce document figuré prouve que si les Anglais ne prononcent pas le mot culotte, ils ne craignent pas d'en montrer l'image même burlesque et d'en porter.

*
* *

Le débat moderne de la culotte.

Comparez ce graphique (fig. 4) à tous les motifs médiévaux sculptés sur nos cathédrales (1); rien n'est changé



Fig. 4. — Culotte : Vêtement que mettent les hommes et que portent les femmes.

que le costume, dans la paix armée du *conjungo*. Ce dessin de Bertall illustre le mot Culotte du *Petit Dic-*

(1) Consulter nos trois volumes in-8°, sur l'*Art profane à l'Eglise.* Cette scène d'intérieur de la vie conjugale a exercé maintes fois le ciseau émancipé des imagiers d'édifices religieux : le plus souvent le couple sort du lit, dans le « simple appareil ». Sur une miséricorde

tionnaire du Dr Grégoire (Adrien DECOURCELLES), publié par le *Figaro*.

*
* *

Jeu de massacre.

DUPUIS, Benjamin de la Presse,
La coqueluche des salons,
Prend chaque jour nouveaux galons,
Tel Fritz de la *Grande Duchesse*.

Féru de gynécologie,
Entre Pécuchet et Bouvard,
Nous le verrons en effigie
Plastronner sur un boulevard.

*
* *

La fin d'une collection (1).

On se rappelle la fâcheuse aventure de ce collectionneur d'objets macabres, funèbres et criminalistes dont la plus belle

de Saint-Materne, à Walcourt (fig. 59 de notre *Art chrétien*, d'après L. MÆTERLINCK), la mégère est vêtue, mais son souffre-douleur est sans-culotte et elle le mène, non pas à la baguette, mais à la braguette, à l'aide d'une cordelette fixée à sa... corde sensible. Le seul motif convenable sur ce sujet scabreux figure à l'église de Ploërmel : « Sur un portail bien connu des Anglais, écrit M. RATHIER, auteur d'un *Voyage artistique en province* (1880), qui viennent souvent le visiter, on voit une femme qui tient et qui tire par... le nez la tête de son mari ; » l'appendice diffère et n'est plus licencieux. « Sauvons les apparences » est le principe de la pudeur britannique.

(1) D'Alphonse ALLAIS, tirée de sa série tordante, gondolante et tirbouchonnante de *Pas de Bile*, éditée dar FLAMMARION ; reproduite avec l'autorisation de l'éditeur.

pièce, — le faux col d'une victime célèbre, — fut lavée, empesée, repassée par une chambrière zélée, mais peu documentaire.

Pareille aventure arriva, voilà tantôt quelques années et même un peu plus, à un vieux gentilhomme que je connaissais, et qui s'appelait le marquis de Bois-Lamothe.

Un rude homme dans son temps que le marquis !

Riche, solide, beau gars, inlassable trousseur de jupes, craignant pas Dieu et camarade du diable, Bois-Lamothe était la terreur de tous les maris des voisinages.

Je dis *des voisinages*, au pluriel, car le marquis, alors grand propriétaire foncier en même temps que nature frivole et baladeuse, changeait de voisinage comme de chemise.

Hélas! on ne peut pas être et avoir été, comme l'a si bien observé Francisque Sarcey, notre oncle à tous.

Le marquis de Bois-Lamothe avait vieilli, ses anciennes bonnes amies aussi.

D'hypothèques en licitations (?), les biens domaniaux du marquis s'étaient envolés aux quatre vents des enchères publiques.

Ses écus avaient tellement sonné qu'une aphonie cruelle s'en était suivie, et tant trébuché que l'œil le plus exercé n'en trouvait plus trace, hormis pourtant dans la bourse des autres.

Seul, un vieux petit bien patrimonial s'était conservé intact, trop intact même, car depuis vingt ans, nul jardinier n'en avait foui le sol et nul bûcheron attenté à la hautaine poussée des châtaigniers héraldiques.

Revenu de tout, solitaire, le marquis s'était un beau jour découvert, en son vieux cœur parcheminé, une fibre fraîche, une fibre toute neuve qui vibrait maintenant comme toute une florissante manufacture de harpes.

Bois-Lamothe avait été pris de la manie, de la rage, du délire de la collection.

Et la drôle de collection !

Le marquis collectionnait les haricots écossés.

Imaginez-vous 4.500 haricots dont les plus semblables hurlaient encore — pour l'œil d'un amateur — de disparatisme.

Il y en avait des blancs, des noirs, des bleus, des rouges,

des violets. Il y en avait des rayés, des chinés. Il y en avait des jaune et violet, des bleu et orange, des rouge et vert.

Cette collection, que Bois-Lamothe savait par cœur, à un spécimen près, et qu'il aimait comme une seconde famille, était contenue tout entière dans un vaste saladier, tout prêt à déborder.

Et chaque matin, le marquis se disait, dans la langue du grand siècle : « Faudra pourtant que je la classe ! Faudra pourtant que je la classe ! »

Mais chaque soir tombait sur la plaine sans qu'elle fût classée, la précieuse collection.

*
* *

C'était par une radieuse matinée de printemps.

Bois-Lamothe venait de sortir avec son vieux chien et son vieux fusil pour tuer de jeunes lapins.

Peu après, la cloche rouillée du château rendit des sons, des sons voilés, déjà pas trop agréables en eux-mêmes, mais rendus plus inhospitaliers encore par le grincement discourtois de la tringle oxydée.

Une manière de vieille servante, vilaine, extraordinairement malpropre, et parlant le français comme si elle avait été élevée dans un pensionnat de vaches espagnoles, vint ouvrir :

— Qui qu' c'est que vous voulez?

— M. le marquis de Bois-Lamothe.

— Il est pas là.

— Va-t-il rentrer bientôt ?

— Je sais-t-y, moi! Je sais-t-y!

Devant cet accueil contestable, les visiteurs prirent le parti de pénétrer :

— Je suis le neveu de M. de Bois-Lamothe, dit le monsieur, et voici ma femme. Nous attendrons mon oncle au château.

La marche, le grand air avaient sans doute donné de l'appétit aux visiteurs, car la jeune femme s'écria :

— Si on préparait le déjeuner, en attendant ?

Consultée, la vieille petite servante leva au ciel ses vieux

petits bras, marmottant son éternel : « Je sais-t-y, moi! Je sais-t-y ! »

La nièce du marquis prit alors un ton d'autorité :

— Allez me chercher des œufs! Tordez le cou à un canard! Et plus vite que ça!

Puis, furetant dans les appartements, elle découvrit le fameux saladier aux haricots.

Alors se passa un fait, probablement unique dans l'histoire des collections.

La jeune femme fit cuire la collection. Quand la collection fut cuite, la jeune femme la fit égoutter soigneusement.

Ensuite la jeune femme mit la collection dans une poêle avec du beurre et de l'oignon coupé en tranches minces.

Tout de suite, l'antique castel des Bois-Lamothe sentit bon.

Le feu clair léchait la poêle qui chantait la vie, qui chantait l'amour, qui chantait la gloire.

Justement le marquis rentrait.

Je laisse à deviner les *bonjour mon oncle* qui accueillirent le vieux gentilhomme.

Le couvert était dressé.

On servit une bonne omelette au lard, et puis un bon canard, et puis...

Et puis...

Et puis... les haricots!

Bois-Lamothe ne s'y trompa pas une seconde.

Il reconnut ses haricots blancs, ses noirs, ses bleus, ses rouges, ses violets. Il reconnut ses haricots jaune et violet, bleu et orange, rouge et vert.

Le marquis se leva tout droit, battit l'air de ses grands bras secs et s'effondra en arrière sur une vieille pendule, qui n'avait sûrement pas marqué vingt minutes depuis Henri IV.

Il était mort.

Moralité : Blaguez les collectionneurs tant que vous voudrez, mais ne leur faites jamais manger leur collection, même à l'oignon.

Nota bene. — Cette fantaisie humoristique peut servir de pierre de touche à la mentalité du lecteur : celui qui n'éclatera pas de rire après sa lecture, a le droit, sans conteste, de se considérer comme un parfait imbécile.

*
* *

Quel fut le coup mortel de Henri IV?

D'après le procès-verbal de l'autopsie, au premier coup, la lame glissa *horizontalement* sur la face extérieure des 2e et 3e côtes, et la pointe s'arrêta au niveau de l'artère pulmonaire qui émerge à l'origine du deuxième espace intercostal gauche; au second coup, la lame à double tranchant pénétra *obliquement*, entre la cinquième et sixième côte, et sa pointe atteignit le même vaisseau qu'elle perfora (1). L'extrémité pointue du couteau, dans les deux coups, se serait arrêtée au même point anatomique.

Nous pensons que le rebord inférieur de la 5e côte empêcha l'instrument du crime de se diriger en *avant,* derrière le sternum, lequel est en contact avec ce gros vaisseau, et qu'il s'enfonça en arrière dans le poumon gauche. En quel cas, contrairement au rapport officiel,

(1) « Le second coup porté entre la 5e et la 6e côte du même côté, perçant l'un des lobes du poumon gauche et coupant le tronc de l'artère veineuse, au-dessus de l'oreille gauche du cœur... et la veine cave supérieure a paru noircie de la contusion faite par la pointe du couteau. » Il est matériellement impossible que la pointe dirigée obliquement de bas en haut, ait pu passer au-dessus de l'oreillette gauche, puis atteindre le tronc de l'artère pulmonaire et toucher la veine cave supérieure, tandis que, dans le premier coup, la pointe, prenant une direction horizontale, a pu naturellement suivre ce trajet.

signé par trente-et-un médecins, le coup mortel serait,

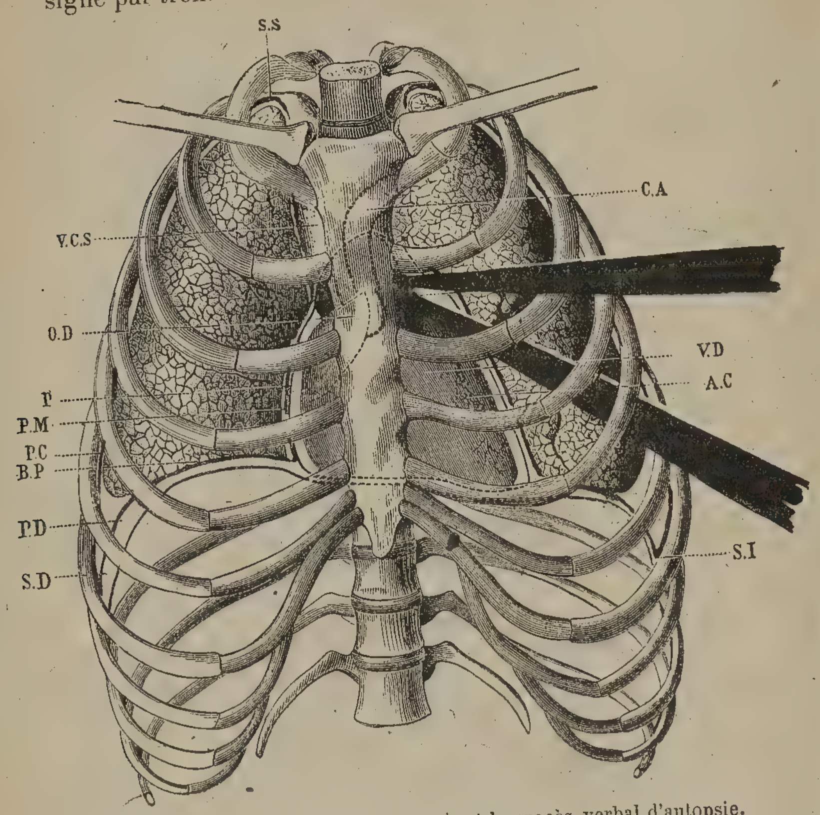


Fig. 5. — D'après l'*Anatomie* de Tillaux et le procès-verbal d'autopsie.

non pas le second, mais le premier. *Quod erat demonstrandum.*

* * *

L'esprit débridé du Vert-Galant.

Pendant le siège de Paris.

Comment Henri IV, qui ne répudia Marguerite que pour des motifs politiques, prenait-il les escapades de sa femme? Sauval va nous l'apprendre.



Fig. 5 *bis*.

Un jour, que le roi s'amusoit à regarder Paris du haut de Montmartre entre ses iambes (de cette manière, les obiets

(1) Dessin et texte à joindre à notre vol. in-12 illustré : *Comment j'ai appris l'Histoire de France. Henri IV.*

Petits moyens mnémotechniques
A l'usage des amnésiques,

paroissent beaucoup plus singuliers), et comme il vint à dire : *Que ie vois de nids de cocus!* Gallet aussitôt, ce grand ioueur, se mettant dans la même posture, lui cria : *Sire, ie vois le Louvre!* — Dont il se prit à rire. »

Abjuration du calvinisme,

Le 25 juillet 1593, le roi de Navarre, vêtu d'un habit de satin blanc, devint roi de France. « C'est grâce aux



Fig. 5 *ter*.

CANONS de l'Eglise, disait-il, que je suis roi. » Le mot *historique* : « Paris vaut bien une messe », serait de SULLY. Mais le suivant est bien du Béarnais : « Ce sera dimanche que je ferai le *sault périlleux* », écrit-il, le 23 juillet, à GABRIELLE (nom qui rappelle CABRIOLE ou SAUT PÉRILLEUX). La figure 5 *ter* est inédite; elle représente le « saut périlleux » de l'abjuration exécuté sur le

tremplin de l'église de Saint-Denis, la planche de salut du roi et de la France. HENRI IV semble agenouillé dans l'espace, les mains jointes. Les poteaux et la corde du tremplin ont la forme d'un H, initiale d'HENRI-IV.

*
* *

Un sujet inédit.

— Je voudrais, disait un écrivailleur atteint d'incontinence chronique, traiter un sujet auquel personne n'ait encore pensé.

— Ecrivez donc votre éloge, lui souffla sans rire le Docteur W...

Dr E. C.

*
* *

L'éloquence des noms.

C'était à l'Assemblée nationale, le 17 juillet 1851. Victor HUGO, prononçant un discours, était violemment interrompu. Il interpelle son contradicteur :

— Comment vous appelez-vous ?

— Chabanais,

— C'est plus que je n'espérais... (Longs éclats de rire sur tous les bancs).

Dr E. C.

*
* *

Louis XIII rimailleur.

Le bègue roitelet, si mal dénommé le *Chaste*, « pissait de la copie », comme un vulgaire folliculaire ; il fit insérer, dans la *Gazette* de Théophraste RENAUDOT, ce pi-pi-être huitain :

Petite LAFAYETTE
Votre cas n'est point net ;
Vous avez fait pissette
Dedans le cabinet.
A la barbe royale
Et même aux yeux de tous,
Vous avez fait la sâle
Ayant pissé sous vous.

Cette pi-pi-èce fut inspirée par « une... distraction de Mlle de LAFAYETTE, laquelle, rappelle le Docteur E. SICARD dans *Æsculape,* au jeu de la Reine, à Saint-Germain, avait éclaté de rire au-delà de toute prudence ».

*
* *

Louis XIII caricaturiste.

HÉROUARD, le médecin de ce monarque, dans *Enfance et jeunesse de Louis XIII*, reproduit un croquis (1) extra-libertin de ce prince (fig. 6), alors âgé de 6 ans, et qui proteste aussi contre son titre de *Chaste*. C'est

(1) Ce dessin à la plume, qui était inédit, jusqu'à ce jour, a été publié, en 1918, dans notre opuscule : *Comment nous avons appris l'Histoire de France: Henri IV*. Chez Le François.

la caricature de sa nourrice *in naturalibus*, avec circonstance aggravante d'une légende autographe expli-

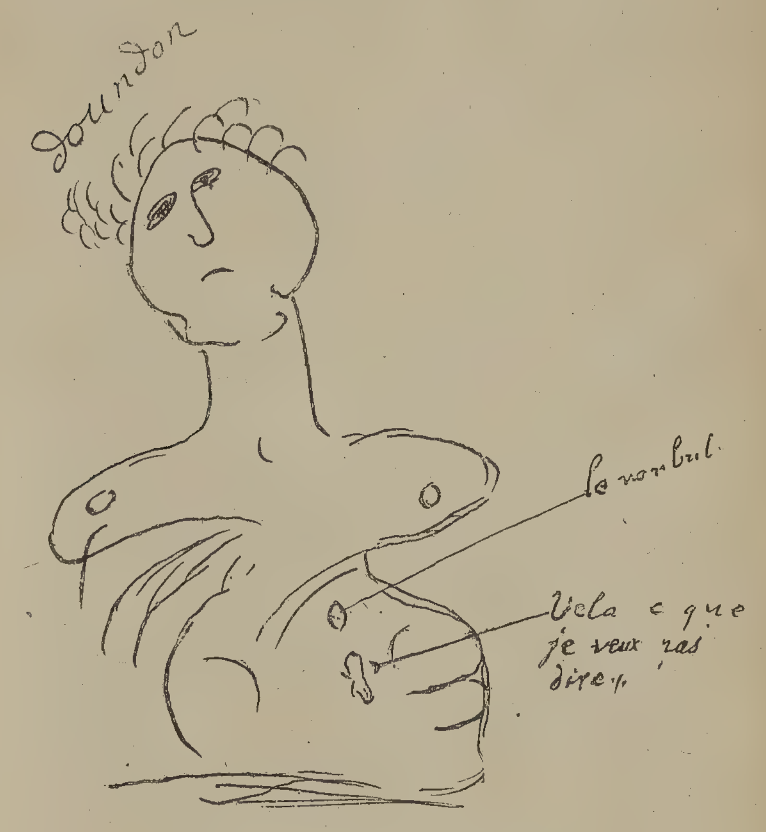


Fig. 6. — Louis XIII *delineavit*.

cative, où « sans le vouloir » sa précocité érotique fait mettre les points sur les i au digne fils du *Vert-Galant*. Mais, adolescent, il ne tint pas ce qu'il avait promis et

le dévergondage de sa prime jeunesse se changea en pruderie tartuffienne : le diablotin prit le masque de l'ermite de bonne heure, mais le ver était dans le fruit.

Cédons un instant la plume à Emile GABORIAU, auteur des *Cotillons célèbres*.

La chasteté chez Louis XIII était bien moins une vertu qu'une affaire de tempérament ; ainsi, souvent il allait, suivant l'usage d'alors, coucher avec le connétable de LUYNÉS et, bien qu'il fût amoureux de la femme du connétable, il s'endormait tranquille sur le même chevet : « Pour moi, disait-il souvent, les femmes sont chastes jusqu'à la ceinture. — Il fallait donc, répliquait BASSOMPIERRE, la leur faire porter aux genoux. »

Mais que dire de l'incroyable pruderie de ce prince ! Entrant un jour à l'improviste chez la reine, il aperçut aux mains de Mlle DE HAUTEFORT un billet qu'elle venait de recevoir. Il la pria de le lui laisser lire ; mais, comme il contenait quelques plaisanteries sur les platoniques amours du roi, la jeune fille refusa et cacha le billet dans son sein. La reine alors saisit, en plaisantant, les mains de Mlle DE HAUTEFORT et, les retenant dans les siennes, dit au roi de prendre le billet où il se trouvait. Louis XIII, n'osant se servir de ses mains, prit les pincettes d'argent du foyer et essaya d'atteindre le malencontreux billet. Il n'y put réussir et s'éloigna, fort attristé des rires des deux femmes.

Ainsi agit le Louis XIII de l'admirable drame de Victor HUGO, et lorsque Marion Delorme a caché dans son sein la grâce de Didier, l'Angely peut lui dire :

.... Bon, gardez-la,
Tenez ferme, le roi ne met pas les mains là ;
Il n'oserait rien prendre au corset de la reine.

*
* *

Epigramme.

Je connais un chirurgien,
Savant, pimpant, homme du monde.
Gare à qui tombe sous sa main,
Peu lui chaut, la brune ou la blonde.

Il sut dénicher un trésor
Dans les ovaires de ses poules
Et remplir sa poche avec l'or
De mille hystériques maboules.

A bras raccourcis il coupa...
Les jours où la Docte Assemblée
Crie à la France dépeuplée,
Il peut dire : *meâ culpâ!*

*
* *

Histoires et Contes De Demachy (1).

Ce *Censeur royal* « oublia, sans doute, de se censurer lui-même », fait observer à juste titre son avisé commentateur, L.-G. Toraude, sans quoi, il n'eût certes pas laissé passer la plupart de ses œuvres, surtout de ses œuvres littéraires.

On a pu lire, dans la *Revue Pharmaceutique d'Hypodermie*, la piécette intitulée le *Flageolet*; le spécimen qui suit ne lui cède en rien pour la légèreté :

(1) Maître Apothicaire de Paris, Professeur d'histoire naturelle au Collège de Pharmacie, Pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu et... Censeur royal. (Ch. Carrington, édit., 1907).

Couplet pour une accouchée (1).

L'amour frappait à mon guichet :
    Je l'ébergeai, le traître!
Mais de mon cœur qu'il recherchait,
    Il se rendit le maître;
Dans son réduit, il profita
    De si belle manière.
Qu'après neuf mois, il décampa
    Par la porte cochère.

Le Mangeur d'araignées.

Le plus hideux mortel qu'ait formé la nature
    Ajoute encore à sa laideur
    Par le choix de sa nourriture.
Dans ses ébats gloutons, il fait bondir le cœur
De qui le voit croquer, d'Aragne la lignée!
    Messieurs, ne criez pas si haut;
    Il est trop juste qu'un crapaud
    Se repaisse d'une araignée.

Ce « mangeur d'araignées » était l'astronome Joseph, Gérome de Lalande (1732-1807). **PÉLISSON** les élevait dans sa prison et **SPINOSA** s'amusait à les faire battre.

On retiendra facilement ces noms, souvent confondus, à l'aide de ces moyens mnémoniques : **A**-stronome et **A**-raignée ont même initiale. — Le mot **LA LANGUE** rappelle le « mangeur d'araignées » **LA-LANDE**. **P**-r-**ISON** et **P**-el-**ISSON** ont même initiale et même terminaison. — L'arme e-**SPIN**-gole rappelle de loin **SPIN**-osa, lequel incitait ces animaux au carnage.

(1) Pièce à joindre à la collection de notre *Obstétrique dans la littérature, au théâtre et dans les beaux-arts.*

L'Académicien manqué.

Demachy, après avoir été candidat perpétuel et malheureux à l'Académie des Sciences, — à l'instar de nos confrères, C..., à l'Académie de Médecine, — finit par se retirer de l'arène, en lançant, de dépit, le trait du Parthe ou le coup de pied de l'âne :

Non, je ne serai pas de cette Académie,
Séjour autrefois du savoir.
De protégés intrus, la cohorte enhardie,
Contre le vrai mérite y prend trop de pouvoir.
Des protecteurs trop bons, pliés par la souplesse,
Au flatteur le plus vil, prodiguent leur crédit,
Négligeant le talent qui s'offre sans bassesse,
On ne veut plus ici de génie ou d'esprit :
Les battants sont ouverts au fat, au petit maître ;
J'y vois séants Pompon (1), Ragotin (2), Durillon (3).
Avec de pareils gens, on rougit de paraître !

Comme le renard de la fable, il trouva les broderies du frac académique « trop vertes » et bonnes pour les goujats : Malouin, l'abbé Delille, Fourcroy, Lavoisier, Baumé, Lalande, *etc.*, dont il fit ses têtes de turcs, en compagnie d'autres médecins et d'apothicaires. A leur égard, il se conduisit comme *l'apothicarius venenosus seu torminosus* de Joulin (4), qui a encore quelques représentants parmi le corps médical. Il eut pourtant le courage de tenir tête à l'ex-docteur ou mieux

(1) Sage.
(2) Cadet.
(3) Baron.
(4) *Les Causeries du docteur*, 2e édit., p. 229. Paris, 1868.

charlatan Marat, rédacteur de *L'Ami du peuple* et pourvoyeur de l'échafaud.

*
* *

Lettre ouverte au professeur Debove.
Secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine.

Honoré Maître,

Avec l'ardeur d'un néophyte, vous vous êtes assigné la mission de régénérer notre Académie caduque et décrépite, en lui transfusant du sang nouveau. Mais, vous le savez mieux que nous, la transfusion est une opération de fortune. Elle ne remédie qu'à un accident passager, à une perte de sang accidentelle et ne réussit jamais à régénérer un organisme affaibli par l'âge ou par une cachexie.

Dans une intention louable, vous faites appel à ceux qui ont à cœur la dignité de l'Olympe médical ; c'est à quoi vise la présente missive qui vous apporte un réconfort et vous soumèt des modifications, purement morphologiques, mais essentielles, aux usages académiques désuets.

I

Votre première tentative de réforme s'est appliquée à éloigner du sein de l'Académie intrigants, arrivistes ou flagorneurs de toute catégorie, qui espèrent s'y faufiler par les fissures de son règlement et par l'escalier des « services exceptionnels ».

Ainsi, les « Associés libres » peuvent obtenir leur fauteuil accessoire, sans la production d'aucun titre scientifique proprement dit, tandis que les cent titulaires sont soumis à cette sage obligation.

Pour parer à cet abus criant, et dans l'espoir de décourager les « indésirables », vous avez assujetti les candidats à ces sièges secondaires à la lecture, en séance publique, de deux communications. Quel oubli avez-vous fait en ne spécifiant pas la nature de ces communications et en n'ajoutant pas : *travaux inédits et personnels* !

Aussi, que verrons-nous? Des postulants à ces strapontins tant enviés viendront à la tribune lire une indigeste compilation, un article de journal, où rien ne leur appartiendra en propre ; c'est ce que le bon La Fontaine appelle se parer des plumes du paon.

Trop souvent la tribune académique a servi de tremplin pour d'adroites réclames. Devons-nous rappeler, entre maints exemples, les biscuits mercuriels du Docteur Ollivier, auxquels l'Académie, en 1832, eut le tort d'accorder son approbation, qui fut exploitée par la Société de la méthode alimentaire mercurielle? C'est de l'histoire ancienne, direz-vous, mais

N'est-ce pas par le vieux qu'on arrive au nouveau?

Eloignez donc à coups d'étrilles tous les vendeurs du Temple. Il faut que votre tribune soit une chaire de vérité et de probité, où les candidats sérieux viendront publier leurs travaux personnels et leurs découvertes (1).

(1) M. le professeur Debove a fait mieux et vient de mettre le comble à nos veux, en obtenant du Ministre la suppression des can-

II

Le public établit une confusion entre les membres « titulaires » qui ont produit leurs titres scientifiques, et les « associés libres » qui, nous le répétons, en ont été dispensés. Ce favoritisme permet à ceux-ci de causer un préjudice grave aux confrères du voisinage, en s'affublant de la qualité, en apparence légale, de « Membre de l'Académie de Médecine », sans autre désignation.

Aussi demandons-nous, afin d'éviter l'usage de cette poudre aux yeux et de ces subterfuges préjudiciables à la dignité professionnelle, que tout élu à un siège d' « as-

didatures aux fauteuils de seconde galerie. A l'avenir, l'Académie désignera en séance privée, celui qui, par ses travaux scientifiques ou de littérature médicale, sera digne d'occuper le fauteuil vacant d'associé libre. Un délégué de l'honorable corporation ira porter la bonne nouvelle au modeste savant de son choix, dans son laboratoire ou dans son cabinet de travail. De sorte que, naguère, l'Académie honorait ces candidats de second ordre, tandis que dorénavant ce sont eux qui l'honoreront en acceptant son offre, et leur élection n'en aura que plus de valeur.

C'est le coup du lapin pour les « batons flottants » de la fable, qui de loin paraissent quelque chose, et pour les nullités « d'importance » ou les « pétardiers » de la réclame.

L'un de ces candidats déconfits nous a conté un beau rêve — songe, mensonge — qu'il venait de faire, au lendemain de cette fâcheuse décision :

Quel rêve j'avais fait !
J'en étais stupéfait !
L'Académie en corps m'élisait ! Quelle fête !
De fleurs, de lauriers, elle couvrait ma tête,
Puis... patratas ! Je suis gros Jean
Comme devant.
Adieu beau rêve,
Qui tôt s'achève
Comme ce vieux récit qu'en farce il en fut fait,
On l'appela le *Pot au lait.*

socié libre » spécifie cette mention subalterne, sous peine de radiation, chaque fois, qu'il ajoutera à son nom : *De l'Académie de Médecine.* De même un *membre adhérent* de la Société des Gens de Lettres doit toujours mentionner ce titre secondaire.

N'est-il pas juste qu'on puisse distinguer l' « associé libre » du « concierge » de l'Académie, honorable fonctionnaire qui y vit et peut aussi ajouter sur ses cartes : *De l'Académie de Médecine?*

Au surplus, nous ne voyons pas pourquoi on exigerait que l'un plutôt que l'autre spécifiât son qualificatif de « concierge » ou « d'associé libre ».

III

Autre réforme non moins urgente. Il existe à l'Académie de Médecine un prix annuel de 1.000 francs, destiné, par le fondateur, un sieur Laval, — sur l'identité duquel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement, — « à l'étudiant le plus méritant » parmi les deux ou trois mille étudiants en médecine de la Faculté de Paris.

Ce merle blanc est, de toute évidence, matatériellement impossible à dénicher.

Durant le cours de nos études, il eût été difficile d'être plus laborieux que nous qui, dans la première année de médecine, après essai de plusieurs professions, avons passé le baccalauréat ès-lettres, le baccalauréat ès-sciences restreint, le premier examen de médecine de fin d'année et le concours de l'externat, où nous avons piqué le maximum à l'épreuve orale : *Maxillaire infé-*

rieur et extraction des dents. Or, dans notre mansarde de la rue St-Jacques 212, oncques ne reçumes la visite d'aucun des cinq membres de la commission *Laval* et encore moins le dit prix de faveur.

Que l'Académie fasse cette aumône à un élève méritant, sinon « le plus méritant », qu'il la sollicite ou qu'on la sollicite pour lui, rien de plus légitime, dans l'impossibilité où la commission se trouve d'appliquer à la lettre la susdite destination : mais il ne faut pas que le « lauréat » se targue de ce titre et puisse en imposer au public, au détriment des confrères du quartier, tout aussi honorables et laborieux.

Pour éviter toute confusion avec les autres lauréats de prix scientifiques, nous voudrions que les « Lauréats de l'Académie de Médecine », à chaque mention qu'ils feront de leur titre, soient tenus de désigner le nom du fondateur du prix obtenu : *M. le docteur X..., lauréat de l'Académie de Médecine, prix Laval*, ou *Monbinne*, *Saintour*, *Hugo*, etc., ne fût-ce qu'en reconnaissance envers le généreux donateur. *Dixi*.

Dr G.-J. Witkowski.

P.-S. — Nous rouvrons la présente pour exprimer un dernier desideratum relatif à la présentation des ouvrages imprimés. Afin d'éviter l'abus, dont nous avons souvent profité, d'assimiler la tribune académique à une agence d'annonces et de réclames bibliographiques, il serait utile de supprimer l'analyse élogieuse, lue par le membre qui s'est chargé de la présentation et rédigée sous l'inspiration de l'auteur, émule de M. Josse. Trop souvent le lendemain cette matoisie fait le tour de la

presse, sous l'égide de la consécration académique.

Il suffirait, en déposant l'ouvrage, d'annoncer : le nom de l'auteur, le titre et le format du volume et, par surcroît, le nombre de pages et d'illustrations, *ad libitum*, renseignements propres à satisfaire les érudits et les curieux qui s'intéressent à certains sujets.

Notre desideratum, date, répétons-le, de 1913. Au commencement de mars 1918, nous apprenons avec satisfaction qu'à l'Académie des sciences morales, sur une remarque de M. Lyon-Caen, secrétaire perpétuel, M. G. Lacour-Gayet a demandé que les ouvrages, paraissant en librairie, qui sont présentés à l'Académie, ne soient désormais mentionnés en séance que par leurs titres et les noms de leurs auteurs. Les notices seraient seulement insérées aux comptes-rendus officiels. « Le temps de l'Académie, ajouta ce savant, est précieux et les éditeurs ont d'autres moyens de publicité. » Nous faisons des vœux pour que cette excellente motion, moins radicale que la nôtre, soit acceptée, trop heureux de renoncer à notre droit de priorité et de voir cette honorable assemblée attacher le grelot.

*
* *

Réflexions d'Homais.

En fait d'*envies* des femmes enceintes nous n'admettons que les *envies* de vomir et d'uriner.

On tue le temps à tout moment, mais lui nous rend la pareille en un instant.

Etymologie phonétique. Un *empirique* doit son nom à ce qu'il laisse ou fait *empirer* le mal.

Pourquoi, dans le choix d'une nourrice, les médecins préfèrent-ils les seins en *poire*? — Parce qu'ils sont assurés que les bébés auront toujours une *poire* pour la soif.

DESAULT, « le bourru bienfaisant », avait la SAULT-ise (pardon pour ce moyen mnémonique, un de nos dadas), de frapper d'ostracisme les planches d'anatomie et les pièces de cire — qu'eût-il dit du merveilleux mannequin démontable du Docteur Auzoux et de notre *Anatomie iconoclastique*? Cela n'empêche pas le cadavre d'être le meilleur atlas d'anatomie; les procédés artificiels d'enseignement n'en sont que le complément.

Une fistule anale, fût-ce celle du roi SOLEIL, n'est qu'un trou à la LUNE.

Le CRE-*do* est la santé de l'âme, comme le CRE-sson de fontaine est « la santé du corps ».

Vocabulaire fantaisiste :

SODOMIE. — Le *Vice a tergo*.

GROSSESSE. — La bosse de la fécondité.

FAIRE LA BOMBE. — Expression qui vient de ce qu'on y fait tout ce qu'il faut pour faire BOMBER le ventre féminin.

MONTRE. — Instrument d'horlogerie qui sert aux médecins pour se donner une contenance au lit de l'égrotant et, surtout, pour savoir si l'heure du déjeuner est proche.

GOURDE. — Locution vicieuse appliquée à une personne qui n'est pas dé-GOURDIE.

VENTOUSE SCARIFIÉE. — Sangsue mécanique.

PUER, *abige muscas* ! — Traduction libre : Celui ou celle qui PUE (de la BOUCHE d'égoût) chasse les mouches. C'est d'ailleurs un contre-sens de dire d'une personne qui a mauvaise haleine qu'elle tue les mouches à quinze pas, alors qu'au contraire ces bestioles recherchent les ordures.

Recette homœopathique garantie contre l'ozène amygdalien, incurable, en dépit de l'ablation toujours incomplète des amygdales :

Contre l'haleine de tinette,
Guérissez le mal par le mal :
Coupez le mal... avec la tête,
ÉTRON çonnez... c'est radical.

Comment peut-on DÉCOUVRIR la Vérité qui est toute nue?

Le curé qui prêche fait œuvre de chaire.

L' « horizontale » est le plus court chemin de Cythère à l'hôpital du Midi.

Libres paroles (rien de la *Libre Parole*). Comme quoi les religions se suivent et se ressemblent :

Léda fut maculée
Par le cygne Jupin
Et Marie, obombrée
Par le pigeon divin.
Donc, le Christianisme
Descend du Paganisme :
Oiseau blanc, blanc oiseau,
C'est de même tonneau.

C. Q. F. D.

Un gros mot peut parfois devenir un grand mot : pensez à celui de CAMBRONNE.

La Société des Gens de lettres, en raison du nombre de ses membres qui s'y parent des plumes de paon, pourrait être dénommée la Société des GEAIS de lettres.

« Le calembour est l'esprit de ceux qui n'en ont pas », a dit RIVAROL, à moins que ce ne soit CHAMPFORT. LA FONTAINE enchérit :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

Combien d'illustrations littéraires manqueraient d'esprit à ce compte, en remontant au Christ (*pierre sur Pierre, pêcheurs de poissons et de pécheurs*)?

CORNEILLE ne risque-t-il pas dans *Polyeucte* cette dissonance :

Et le désir s'accroît quand *l'effet se recule?*

Puis, VOLTAIRE n'adresse-t-il pas à DESTOUCHES ce jeu de mots :

> Vous qui fites le *Glorieux*,
> Il ne tiendroit qu'à vous de l'être?

Et que penser de ce vers équivoque de l'abbé PELLEGRIN, dans son opéra de *Loth :*

> L'Amour a *vaincu Loth* ?

Compulsez encore les *Lettres persanes* de Montesquieu, *Don Juan* de lord BYRON, le *Paradis perdu* de MILTON, *Tristan Shandy* de STERNE, où se trouvent des images à double sens ; comme celle de RACINE, dans *Athalie* :

> Le peuple saint en foule *inondait* les portiques,

ou celle du *Camp des Croisés*, d'Adolphe DUMAS à propos de la vie :

> Et j'en saurais sortir comme *un vieillard en sort;*

sans oublier cette liaison dangereuse dans *Isule et Orovèze*, de NÉPOMUCÈNE-LEMERCIER, joué au Théâtre-Français :

> Je ne pus t'informer qu'elle fût *ma querelle.*

Arrêtons-nous à Victor HUGO, pour qui le calembour est « la fiente de l'esprit qui vole » et en a maintes fois usé.

*
* *

Cabinet secret de l'Art chrétien.

On trouvera dans les *Promenades archéologiques en Béarn*, par Ch. Le Cœur (1877), la reproduction de plusieurs motifs qui ne figurent pas dans nos volumes : l'*Art profane à l'Eglise* (France et Etranger) 2 vol, in-8° et *l'Art chrétien, ses licences*.

Signalons pour mémoire : Eglise de Lescar, deux chapiteaux portent, chacun, une femme nue accroupie, symbole de la *Luxure*.

Eglise d'Assouste, un modillon montre un personnage dénudé, insexué, la tête entre les jambes.

Eglise de Boeil, une sirène prend la même attitude indécente.

Oloron. Eglise **Sainte-Marie**; un chapiteau est occupé par une centauresse. Eglise **Sainte-Croix**; un centaure porte un arc. Ces motifs allégorisent encore la *Luxure*.

Sévignacq. — Eglise antérieure au XIe siècle (fig. 7). La voussure du tympan du porche comprend une série de vilains bonshommes, assis sur un tore, qui personnifient les vices. Nous en détachons les figures 8 et 9 qui allégorisent cruement la *Luxure* et l'*Onanisme* (1). Les moules de ces détails artistiques, exécutés sous la direction de Paul Lafond, l'érudit et habile conservateur du

(1) Bien que ces sculptures licencieuses soient exposées en pleine façade — au lieu de l'abside — d'un monument religieux, aux yeux des jeunes filles et des garçons, en dépit du *Maxima debetur puero reverentia* de Juvenal, nous en avons quelque peu expurgé l'original. N'oublions pas qu'il s'agit d'un spécimen de l'art chrétien, remontant au XIe siècle.

Musée de Pau (1), sont exposés dans une des salles.

Son prédécesseur, Ch. Le Coeur, « conservateur » officiel, de titre et non pas de fait, par excès de zèle pudibond, peu conciliable avec ses fonctions, émascula ces motifs, que notre dessinateur a reproduits *de visu*,



Fig. 7. — Porche de l'église de Sévignacq, près de Morlaas (Basses-Pyrénées).

en 1914. Ce singulier « conservateur » iconoclaste, à la façon des huguenots de jadis et des boches luthériens actuels, nous fournit quelques particularités archéologiques qui valent d'être relevées :

(1) Auteur de nombreux travaux sur l'art, entre autres, *Hieronymnes Basch*, magnifique publication, éditée par G. Van Oest, Bruxelles, 1914.

Le plus souvent, ces représentations obscènes, attribuées au caprice et à l'esprit satirique des ouvriers, se cachent dans des coins obscurs de l'intérieur ou dans les parties élevées de l'édifice et ces écarts de sculpture viennent fort rarement se montrer au front du portail, et lorsque, par exception, elles



Fig. 8.



Fig. 9.

s'y produisent, on trouve, en regard des vices, l'exemple des châtiments qui leur sont réservés. On a, il est vrai, attribué aux artistes l'intention assez douteuse d'inspirer le dégoût et l'horreur des vices présentés par ces images si peu en harmonie avec nos mœurs actuelles. Cette explication offre du moins l'avantage de permettre la conservation de ces œuvres d'un autre âge et de pousser aussi loin que possible le respect dû à nos vieux monuments.

Nous devons encore à l'obligeance de Paul Lafond un renseignement utile pour les curieux d'art qui recherchent dans l'art chrétien, le côté fantaisiste sinon profane. Au dire de cet éminent critique d'art, la Collé-

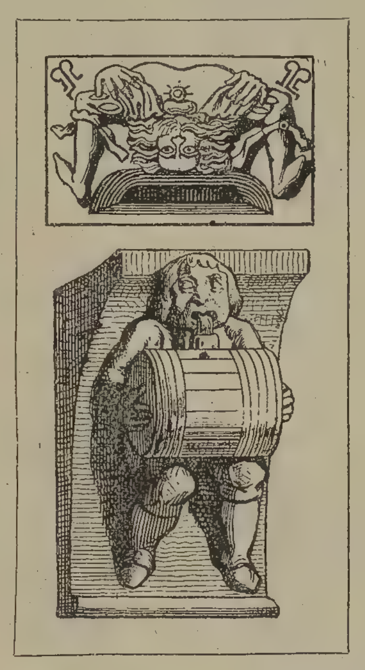


Fig. 10 et 11, tirées de l'*Histoire de la caricature*, de Champfleury.

giale de **Cervatas**, province de Santander, au nord-ouest de l'Espagne, serait l'édifice religieux qui renferme le plus de détails obscènes au point que, pour maints archéologues, ces figurations débridées leur a fait prendre cette églisette pour un temple phénicien dédié au dieu Priape!

A Tours, en 1918, nous avons vu (accrochée au coin du haut d'une fenêtre de l'ancien Petit Séminaire,



Fig. 12. —Photo A. P.

transformé en Ecole Supérieure des Jeunes Filles, puis en infirmerie temporaire, depuis les hostilités) une figure facétieuse (Fig. 12) qui n'a rien d'allégorique et

nous montre une façon originale de boire à la régalade.

Ce motif rappelle quelque peu une sculpture de la tour Desch, à Metz (Fig. 10), percée de canonnières, « émanation directe de la grosse gaieté de nos pères », au dire de LARCHEY. Elle représente « un guerrier fort chevelu et fort déculotté, dont le derrière menaçant se charge aussi d'annoncer la canonnade à l'ennemi ».

Cette figure acrobatique de l'ivrognerie, vidant un tonnelet de vin, rappelle aussi un bas-relief de l'église **Saint-Gille** à MALESTROIT, en Bretagne (Fig. 11), symbolisant l'ivrognerie. « Un homme, écrit Champfleury, introduit sa langue par la bonde d'un tonneau, comme pour le humer tout entier ». Ces facéties artistiques, reflet de la mentalité joyeuse de nos ancêtres, sont tirées du même tonneau.

*
* *

Guillaume-Dieu sanctifié (Fig. 13).

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou.

L'incohérent démolisseur des cathédrales de Louvain, de Reims, etc., a pourtant fait restaurer nombre de sanctuaires catholiques, la cathédrale de Strasbourg entre autres et le portail de la cathédrale de Metz. A ce sujet, narre Henri de NOUSSANNE, dans son *Véritable Guillaume II*, ce sycophante eut l'audace de dire aux chanoines du chapître, dans une de ses incontinences de verbiage dont il est coutumier, que la restauration des monuments religieux était une idée chère à ses ancêtres.

« Le grand Charles, son aïeul, n'avait-il pas commencé la construction de leur église!... Aussi, je souhaite qu'il me soit donné à moi, son indigne successeur, de la voir rebâtie le soir de ma vie. »



Fig. 13. — Guillaume II décorant le nouveau portail de la cathédrale de Metz, dont il est le donateur. Tirée de *Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense*, de Jules ARREN.

L'architecte glorifia le délicat dessein qui avait inspiré le roi de Prusse, en reproduisant sur un de côtés du portail, le prophète Daniel, sous les traits de l'Empereur allemand. Les illustrés du monde entier ont reproduit cette image du prophète biblique à la moustache en pointe : *Est ist erreicht* ! Ce Daniel imprévu eut un succès de fou rire. Un seul homme n'a pas ri et s'est contenté de sourire d'un air noble et satisfait : c'est celui dont l'univers, s'il le connaissait mieux, s'esclaferait chaque jour.

Juste retour des choses d'ici-bas. Le 19 novembre 1918, au début de l'armistice libérateur et vengeur, cette effigie du kaiser déchu avait les mains enchaînées et portait une pancarte où était écrite cette conclusion morale : *Sic transit gloria mundi.* (Ainsi passe la gloire du monde), tirée de l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est dans cette piteuse attitude que le « prophète Daniel » vit passer nos troupes triomphantes.

Ce choix d'attribution n'est pas heureux. Il se peut que GUILLAUME échappe à la fosse

du lion, mais échappera-t-il à la prophétie de Daniel, qu'on trouve au XIe chapitre de son livre : « Son royaume sera morcelé et sera jeté aux quatre vents du ciel. Son royaume sera anéanti ? »

SON ÉPITAPHE. — Les Anglais viennent, on le sait, de condamner GUILLAUME à mort, pour *assassinats avec préméditation*. Aussitôt pris, aussitôt pendu.

La corde étant prête, Paul BILHAUD, de la *Liberté*, a pensé qu'il serait bon, pour ne pas perdre de temps, de préparer également l'épitaphe. La voici :

Ci gît, pire qu'HÉRODE et pire que JUDAS,
WILHELM II. Dans le sang et la boue il succombe.
Passant, devant ce mort ne te découvre pas
Et crache sur sa tombe !

INVECTIVE D'UN PRÉDICATEUR CONTRE LES CONQUÉRANTS. — Rappelons la vigoureuse et courageuse apostrophe du Père MASCARON qui, selon une lettre de Mme de MAINTENON, a lancé, du haut de la *chaire de vérité* — qui ce jour-là était bien nommée — cette « vérité » éclatante : « qu'un héros était un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul. »

« Notre maître, ajoute la veuve **SCARON** (nom compris dans MA-**SCARON**), n'a pas été content de la comparaison. » Turellement, les monarques, à l'abri du danger, préfèrent les encenseurs aux censeurs.

LOUIS, Dauphin de France, mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765, était du même avis que ce prédicateur marseillais qui n'a de **Mascarille** que les six premières lettres de son nom.

Ce prince — *rara avis* — « n'avoit que de l'horreur

et du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province put être mise en balance avec la vie d'un homme, et le prince qui remportoit une victoire injuste, lui paroissoit être autant de fois assassin et meurtrier, qu'il périssoit d'hommes sur le champ de bataille. »

*
* *

Amendes honorables.

Dans notre *Art chrétien*, t. 1, nous avons contesté, à tort, l'assertion de F. de GUILHERMY, assurant que, parmi les sculptures de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris, « il n'y a pas ombre d'indécences révoltantes ».

Nous lui opposions l'*Enfer*, entraîné par la *Mort*; mais, malgré plusieurs examens minutieux des reliefs qui prêtent à l'équivoque, nous prenions pour des organes génitaux volumineux « les entrailles qui, écrit Marcel AUBERT, plus clairvoyant, sortent de son corps efflanqué ». Quant aux « indécences révoltantes » que nous avons dénichées, avec ou sans l'aide de VIOLLET-LE DUC, sur d'autres points de l'église métropolite, leur exactitude reste absolue.

Profitons de la circonstance pour modifier quelques passages de nos divers ouvrages.

Corps humain, p. 568. A l'époque de cette publication, par suite de pénurie de documents, nous n'avions pas encore étudié à fond la cause de la mort de MOLIÈRE, due à la tuberculose pulmonaire. (Voir la

Consultation après décès sur notre immortel comique qui sert de préface à notre second volume du *Mal qu'on a*



Fig. 15 et 16.

dit des médecins) et nous adoptions le diagnostic erroné : rupture d'anévrysme, porté par le professeur Maurice

RAYNAUD, dans sa thèse d'agrégation es-lettres sur les *Médecins du temps de Molière.*

Anecdotes historiques sur les accouchements. — Le lecteur voudra bien intervertir les légendes des figures 11 de la page 199, et 17 de la page 208.

Les Seins à l'Église. — Quelque part nous désignons le voluptueux MÉRIMÉE comme l'auteur de *Volupté*; prière de substituer à ce *lapsus calami*...teux : « de *Carmen* ».

Les Seins dans l'Histoire. — A la description de la figure 237, p. 345, représentant un chandelier, remplacer les deux dernières lignes par : « à ventre de profil, avec hernie ombilicale, simulant un sein volumineux et à torse muni de deux mamelettes sous les bras ».

L'Art profane à l'Église (France). — Le motif qui montre un démon en train de faire un tas sur un chapiteau, p. 324, n'existe pas à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), mais dans une églisette de Marseille-le-petit (Oise), p. 319, et est approprié au vocable de l'édifice religieux : **Saint-Cucuphat**. Cet ouvrage étant épuisé, nous croyons être agréable aux curieux d'art en la reproduisant ici (fig. 16 *bis*).

L'Art profane à l'Église (Étranger). p. 359, ligne 5, — Lire Maréchal de Montmorency, au lieu de connétable.

Même volume, au passage où il est question de « l'orée » de l'année, bien que ce vieux mot soit employé parfois dans l'acception de commencement (du latin *os, oris*), mais plus souvent pour désigner la lisière d'un bois, substituer à ce terme désuet celui de début.

Même volume, p. 418, ligne 3, lire Palatine, au lieu de Palestine.

L'Art chrétien, p. 80, au lieu de l'Aretin enterré à **Saint-Luc** de Venise, lire de Murano.

Comment j'ai appris l'histoire de France. Henri IV. P. 58, le point de ralliement des trois poiriers d'Épieds et la pyramide commémorative se rapportent à la ba-



Fig. 16 *bis*.

taille d'Ivry et non pas à celle d'Arques. D'après POIRSON, qui fait autorité en la matière, le Béarnais n'aurait pas fait allusion à son « panache blanc » pendant cette bataille, mais aux trois arbres fruitiers d'**EPIEDS**, sous lesquels il reposa s-**ESPIEDS**, après la victoire.

Terminons cette série de légèretés à notre actif, par le relevé de maintes fautes d'interprétation de M. RATIER,

déjà cité. La critique est aisée... A l'Église **Sainte-Croix** de Bordeaux, il prend des serpents infernaux, et des crapauds attachés aux seins des luxurieuses réprouvées (Fig. 303 *bis*, p. 235, de notre *Art profane à l'Église, en France*) pour des « couleuvres et des petits chiens ». « On y voit, dit-il, des femmes donner à téter à des couleuvres et à des petits chiens; deux petits chiens tirent de toute leur force sur les mamelles d'une femme ». C'est pourtant un fervent croyant, que le saint esprit eût dû éclairer.

Il prend aussi des démons nus, qui pressent ces mêmes damnées, pour « des corps d'hommes qui paraissent comme se pencher sur des femmes. Quelqu'un me dit, ajoute-t-il, que ces sculptures indiquent que l'église a été bâtie, sur l'emplacement d'un de ces édifices connus dans l'antiquité sous le nom de temples de multiplication... », autrement dit maisons publiques sacrées, comme les pagodes des Indiens où « les bayadères se livrent à tous ceux qui veulent avoir affaire à elles ». Pourquoi ne pas conclure aussi que *Bordeaux* tire son nom de *bordel*, donné depuis aux temples modernes de Vénus ou, parlons net, aux maisons de tolérance? Et voilà comme un amateur de *Voyages artistiques* décrit et interprète certaines curiosités archéologiques.

***

La Mythologie à l'Eglise.

C'est surtout en Italie que les sujets mythiques ornent les édifices religieux; nous avons déjà reproduit une *Diane d'Éphèse,* multimammée dans les Loges de Raphaël, au Vatican. Le Sanzio a peint la même divinité, sous un autre aspect (Fig. 17), pour adorner l'autel de **Saint-Pierre**, à Pérouse. Cette mère nourricière de tous les animaux porte deux petits êtres humains sur ses bras, tandis que deux fauves rampent à ses pieds.

Un autre ornement du même autel (Fig. 18) représente deux centaures enlevant des nymphes émues, sans doute l'allégorie de l'œuvre de chair; nous en avons déjà donné un simple croquis (fig. 209, 210), p. 197 de notre *Art profane à l'Église* (*Étranger*).

*
* *

La décence à l'Eglise.

Nous savons que l'Eglise catholique repose sur un calembour : « Tu es Pierre et sur cette *pierre* je bâtirai mon église ». Nous n'apprenons rien aux orthodoxes et ce n'est pas cette origine profane qui, à leurs yeux, nuira au prestige de la fondation du Christianisme : la foi est aveugle. Il n'est donc pas étonnant que les murs des édifices religieux soient couverts de sculptures et de peintures où les détails plaisants et licencieux abondent. Ajoutons à la série, plutôt copieuse, que nous avons



Fig. 17.



Fig. 18.

publiée, un nouveau et singulier document figuré (fig. 19).

Ce motif, aux yeux des « pauvres d'esprit », et des



Fig. 19. — Modillon de la cathédrale de Poitiers (XII[e] siècle). Pilon du mortier de Cythère.

« bonnes âmes », passe pour une représentation innocente et folklorique d'un apothicaire, tenant d'une main un mortier et, de l'autre, un pilon (1). Nos pères, moins

(1) Ci-joint la description ingénue, que l'abbé AUBER nous en donne, dans son *Histoire de la Cathédrale de Poitiers* (T. XVI, p. 225, des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1[re] série) : « Dans la 2[e] travée méridionale, le 9[e] modillon repré-

hypocrites que nous et amateurs de récits de haultes gresses, y découvraient une allusion au phallus sacré des Anciens et Rabelais y eût reconnu Pantagruel « montrant sa longue braguette » ou mieux « Maistre Jean Chouart qui demande logis » ou encore « le vaillant champion qui faict sentille au bas ventre ». Nos marins simplistes, en se dodelinant, y voient « un gaillard d'avant » et les esprits malins, l'image allégorique du péché d'Onan; tandis que les humanistes modernes se contenteront de l'enrubanner, « les yeux baissés et le sourire pincé », du *Sic itur ad astra* virgilien (Ainsi l'on s'élève jusqu'aux astres). Que les temps sont changés!

Cette figurine lapidaire, issue apparemment d'un ciseau flamand, a été prise pour enseigne, à double sens, par moult apothicaires, préposés, grâce à leur fonction *a posteriori*, « à voir les gros visages », selon l'expression de Sallé, ce qui les incitait quelque peu au libertinage :

Le français, né badin, est toujours prêt à rire.

Certes, de nos jours, cette figure phallique ne dérogerait pas et honorerait le souvenir de la corporation éteinte, en illustrant les *Histoires et Contes* de l'apothicaire Demachy (1728-1803), qui avait fixé à la première page de son manuscrit cette devise superbe d'audace : *Mentula semper adeat*. Image érotique de rhétorique, dont son commentateur, le *pharmacopoeus* Toraude

sente un homme aux cheveux courts, au vêtement dégagé, est assis et tient entre ses genoux un mortier dans lequel il agite un pilon. C'est quelque alchimiste cherchant le grand œuvre sans le trouver, comme nous le bonheur dans les vaines pensées de la Terre. Ou quelque homme de métier, comme nous en verrons d'autres ».

d'Asnières, nous donne la traduction approximative : (Priape est toujours debout) ; évocation fameuse qui, sur la scène subventionnée de l'Opéra est devenue : « Le Veau d'or est toujours debout ! » Tout dépend du milieu, profane ou sacré, dans lequel évolue ce pilon allégorique.

*
* *

Enseigne parlante.

Dans la préface du *Promptuaire des médecines simples* de Thibault Lespleigney, M. Emile Roy décrit une enseigne grotesque d'apothicaire auvergnat, qui se voit encore à Montferrant : « L'apothicaire s'est fait représenter sur l'une des poutres d'angles de sa maison, la seringue en joue, tandis qu'à l'autre extrémité du toit, sur la poutre opposée, un client attend patiemment le résultat de l'opération ».

*
* *

Enseigne de bandagiste.

O souvenance, sou retrouvé dans ma bourse !
Ce bandagiste à côté de la Source ;
Sur le panneau de gauche était peint un Vulcain
Avec ces quatre vers sortant d'un brodequin :
« De mon père indigné, j'ai subi la colère ;
« Quand du haut de l'Olympe, il me jeta sur terre ;

« Mais si l'orthopédie alors eût existé,
« Le reste de mes jours je n'aurais pas boîté. »
Et je songe à l'amour où rien ne remédie :
— Pourquoi le cœur n'a-t-il pas son orthopédie ?

Jean RICHEPIN.

*
* *

La Précaution utile.

Quelqu'un me racontait, qu'une de ses parentes ayant été nommée dame d'honneur d'une princesse, sous Louis XVI, le jour où elle entra en charge, la dame d'honneur qu'elle remplaçait, lui demanda si elle avait fait *sa toilette*, et sur son étonnement, lui révéla le secret du mot. Toute dame tenue à un service de cour, prenait, avant de le commencer, un, deux trois lavements, tant qu'il en fallait, enfin, pour n'être plus distraite de son service, de toute la journée.

Journal des GONCOURT, 1864.

*
* *

Devinette.

X..., français né malin,
Prenant du tien, prenant du mien, prenant du nôtre.
Mettant du sien, très peu du sien,
Signe modestement L...

Dr M.

*
* *

Vieux jeu... de mots latins.

Un malade alité consulte son médecin : « Quel est ce mal cruel qui me fait tant souffrir? — Ce mal, lui dit l'autre, c'est ce qu'on appelle la sciatique (*Siatica*). — Ah! Alors, adieu, médecin, répond le malade; c'est pour moi mal peu grave que la soif (*Sitiatica*); qui a bonne cave n'a pas besoin de la Médecine. »

N. B. — *Siatica* et *Sitiatica* ne se trouvent dans aucun lexique classique.

*
* *

Vicieuses interprétations.

Lorsque Léon Say fut atteint de la maladie qui l'emporta, les médecins qui le soignaient agirent, comme c'était alors l'usage, et appelèrent en consultation l'homme au diagnostic raffiné dont tous ceux qui l'ont approché ont conservé le souvenir ému, le père Potain. Il trouva Léon Say dans *le coma.*

Quelques instants après la consultation, des amis vinrent chez le concierge prendre des nouvelles du malade.

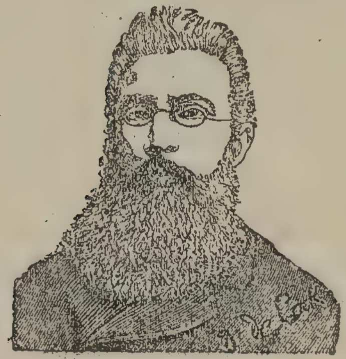
— Oh! messieurs, dit le concierge, il est perdu. — Comment, qui vous l'a dit? — Tout à l'heure, il est venu en consultation un célèbre médecin; je ne me rappelle plus son nom, mais il est très vieux et tout ratatiné. Je lui ai demandé des nouvelles de mon maître et il a hoché la tête en disant : « Ah! il est bien bas, il est *comme ma queue* (*comateux*), il ne s'en relèvera pas. » Si vous aviez vu le vieux médecin, vous sauriez ce qu'il a voulu dire; il n'y a plus d'espoir. »

Iacet sine ramice nervus
Et quamvis totâ palpetur nocte jacebit.

a écrit Juvénal en sa Xe *Satire*.

Pierre PIC. *Le passé para-médical.*

Le vrai sauveur des femmes



Dr de Cock

Fig. 22.

Longtemps, le *Journal* et le *Matin* ont laissé passer dans leurs annonces la réclame illustrée ci-dessus, (Fig. 22), qui leur semblait parée d'une innocente philanthropie ou mieux philogynie. Ces quotidiens ne comprirent que sur le tard le nom, à double sens génésique, de cet humanitaire qui faisait rougir la pudique Albion jusqu'au blanc des yeux : Cock (mot qui rappelle Coq), en anglais, signifie pénis! C'est effectivement « le Sauveur » des femmes.

Depuis, l'annonce des « Poudres de Cock », panacée universelle, le portrait et le nom du docteur, ont reparu à la quatrième page avec la mention anodine : MALADIES

D'ESTOMAC, DU FOIE. *Demandez à votre pharmacien une boîte de Poudres de* Cock. *2 fr. 50 la boîte.*

*
* *

Croisade anglaise contre les accoucheurs.

On trouvera l'histoire complète de cette levée de boucliers contre les tocologues en culotte, de France (1) et d'Angleterre, dès le XVIIIe siècle, dans notre *Histoire des Accouchements* et dans nos *Sages-femmes et Accoucheurs célèbres*, où nous avons réuni les plus mordantes diatribes des deux camps.

En France, le plus acharné champion des sages-femmes fut, par esprit-religieux, Philippe HECQUET 1681-1737). Il publia *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes;* de LA MOTTE réfuta ce libelle en 1718.

La lutte ne fut pas moins vive en Angleterre, surtout dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. A la tête, évoluait la plus fameuse des accoucheuses anglaises, Elisabeth NIHELL (née en 1723). Après avoir été élève de l'Hôtel-Dieu, elle retourna à Londres prendre la défense de ses consœurs et fit une guerre acharnée aux accoucheurs qui étaient parvenus à supplanter leurs rivales. Sans hésiter, elle s'attaqua au plus célèbre d'entre eux,

(1) « La Reine, Madame, la Princesse et moi avons été les dernières qui ayons été accouchées par des sages femmes », écrit la Palatine qui, rapporte Cabanès, dans *Une Allemande à la Cour de France*, « trouvait affreux la mode de se faire accoucher par des hommes ».

à SMELLIE, ians l'ouvrage intitulé, *La Cause de l'humanité référé au tribunal de la raison ou traitée des accouchemats pour les femmes* (1). Le docteur Frank NICHOLLS entra dans la mêlée, avec sa *Requeste des enfants dans le sein de leurs mères* (1770) (2). Des satires aggressive, imprimées et figurées, furent dirigées contre les accoucheurs par des hommes étrangers à l'art, qui en fuent pour leur humour et leurs frais d'éloquence. Telles les attaques de STERNE à l'adresse des accoucheurs, dans la personne du Dr Slop, de sa *Vie et opinions de Tristram Shandy* (1759-1767). La caricature satirique (fig. 23), que nous reproduisons, remonte à la même époque.

Cette gavure coloriée porte en titre A MAN-MID-WIFE (Un homme sage-femme) et est accompagnée de cette légende :

Or a newly discover'd animal, not Known in Buffon's time; for a more fult description of this Monster, see an ingenious book, lately publish'd, price 3/6, entitled, Man Midwifery difssected, containing a variety of well authentiated cases, elucidating this animal's Prospensities, to cruelty and indecency, sold by the publisher of this Print, whohas presented the Author with the above for a Frontispiece to his Book.

(Un homme moitié femme ou un animal nouvellement découvet, inconnu au temps de Buffon.

(1) Conulter nos *Sages-femmes et accoucheurs célèbres*, p. 51.
(2) *Loc cit.*, p. 332.



Fig. 23. — A MAN — MID — WIFE.

Pour une plus ample description de ce *Monstre*, voir un livre ingénieux publié récemment, au prix de 3/6, 4 sofe, intitulé : *Homme sage-femme disséqué* (*dissected*), contenant une variété de cas authentiques expliquant les propensions de cet animal à la cruauté et à l'indécence. Vendu par l'éditeur (1) de cette estampe, présentée à l'auteur pour servir de frontispice à ce livre).

Dans le corps de la gravure, nous relevons ces inscriptions :

Forceps. — (Forceps).
Boring Scissors. — (Ciseaux perforateurs).
Blunt Hook. — (Crochet épointé).
Love Water. — (L'eau d'amour).
Cantharides. — (Cantharides).
Eau de vie. — (Brandy).
Cream of Violets. — (Crême de violettes).
Levier. — (Levier).

This schelf for my own use. — (Ce rayon pour mon usage personnel).

***

Epigramme, pas d'agneau.

Flèche décochée dans le flanc de Fleich... et Cie.
Calamus, dit l'Historien (2)

(1) S.-W. Forès, no 50, Picadilly.
(2) S'entend des « marchands d'histoires » dont parle JUVÉNAL « qui entassent volumes sur volumes et ne sont que d'insipides compilateurs ».

Dit encor le scribe Protée,
Doit signer sa prose empruntée :
S. P. Q. R (1). (Si Peu Que Rien).

*
* *

Boutade.

Prendre un médecin pour son gendre
Passe encore, et l'on peut en risquer le destin.
Mais, il faut être fou pour prendre
Son gendre pour son médecin.

Le Noble, Eustache.

*
* *

Réflexions d'Homais.

Néologisme. A l'expression : *Avoir une veine de cocu*, mot que le code de la civilité puérile et honnête réprouve, substituons : *Avoir une veine de variqueux*, pour dire une *grosse veine*.

Les saints guérisseurs sont les précurseurs de l'homéopathie : ils ne guérissent que les maladies dont le nom a une similitude avec le leur, par application de la médecine dite des signatures et en vertu de l'éternelle et universelle bêtise humaine.

---

(1) Allusion à l'inscription latine : *Senatus Populus Que Romanus*

Pour le révérend Père Mallet, le genre humain descend de l'huître ; d'autres le font dériver du singe ; notre conviction est qu'il descend d'une cruche mobile à deux anses.

L'urine est la matière fécale du sang.

Prêcher la repopulation aux miséreux, sans leur venir en aide, c'est glorifier l'égoïsme et l'imprévoyance.

Contradiction entre les principes et les actes. Pourquoi les partisans des « indulgences » sont-ils si intolérants et si peu disposés à l'indulgence? Pensez aux horreurs de l'inquisition et aux massacres des guerres de religion. Pourquoi les dévôts et surtout les dévotes, qui aspirent au paradis, sont-ils si vindicatifs et ont-ils les langues infernales, au service de la médisance et de la calomnie ? DEMACHY dit, non sans raison, d'une bigote :

Acariâtre à la maison,
Sur les défauts d'autrui sa charité s'aiguise ;
C'est de l'Enfer un vrai tison
Qui court s'allumer à l'Eglise.

Légalement, la date de la naissance part du jour de l'accouchement, mais, physiologiquement, on escamote les neuf mois de la gestation, à partir de la conception réelle. Lorsqu'une mère dit : « Mon enfant a 18 mois »,

c'est 27 mois qu'on doit entendre. Elle rajeunit — travers du sexe qui voit et fait tout de *travers* sauf en ce qui concerne son intérêt — sa progéniture de 9 mois. Soyons précis et ajoutons une année, moins trois mois, à notre âge légal.

Le mot *ami* — qu'Aristote niait de fait : « *O mes amis, il n'y a nul ami!* » — s'emploie rarement au singulier et jamais au pluriel.

Puisque la sagesse des nations reconnaît que la Vérité est dans le vin — *in vino Veritas* — ne serait-il pas plus logique aux peintres de la faire sortir d'un tonneau au lieu d'un puits?

Le *parfait* n'existe que dans les verbes.

Restriction mentale :

Le prêtre, à l'autel, dit : *Domine! Domine!*
Et pense en *a parte* : Dominer! Dominer!

Ma devise? *Bien ou Rien.*

Un bon ménage — *rara avis* — est un duo, avec accord parfait; un mauvais ménage n'est qu'un duel perpétuel, avec courts intervalles de paix armée, et justifie le dicton : *Qui femme a guerre a.*

Dans la vie sociale, l'expérience s'acquiert à nos dépens ; dans la vie médicale, elle s'acquiert aux dépens des autres.

Bien difficile de *discuter* avec conviction sans *disputer*.

Le dénouement de la carrière médicale — toute de dévouement envers l'humanité — est trop souvent le dénûment.

Rosserie humaine.

Le MOI, dit-on, est haïssable
Lorsque à son propre éloge il sert
Mais, par contre, il est délectable
S'il se débine ou se dessert.

L'eau de Lourdes, nullement minérale, est certainement miraculeuse, en raison des pépites d'or qu'elle charrie, drainées dans la bourse des bigots, trigots et nigauds. De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet, le Christ, à Cana, ne changeait l'eau qu'en vin ; tandis que les Lourdois ou Lourdauds, *ad libitum*, changent leur eau insipide en Pactole.

Moyen mnémonique. Pour se rappeler que CHIRON est le véritable père de la Médecine (d'où vient CHIRur-

gien, de *chiros,* main) pensez à « la matière louable » le signe de la santé : on *chierond.*

Conseil pratique à deux fins, d'une mère à sa fille, avant la nuit de noces : « Souviens-toi, ma chère enfant, qu'en dehors du lit, la femme doit toujours prendre le dessus ».

Pourquoi, en France, ne guillotine-t-on pas les femmes criminelles? — Parce qu'elles sont étêtées. Saint JÉROME raconte naïvement un miracle arrivé dans la ville de Vercelli : il s'agit d'une femme faussement accusée d'adultère, à qui l'on ne put venir à bout de couper la tête... tellement elle était dure apparemment. Rien donc de miraculeux en l'espèce.

Les maris sont les serfs et les cerfs du mariage.

Le « péril jaune » du ménage n'est que maquignonnage, maquillage, maquerellage, marivaudage, marchandage et manéage.

On peut allégoriser le *conjungo* par un triangle dont la femme est la base, l'ami et « le plus heureux des trois » forment les côtés.

Une femme qui aime son mari doit désirer le rendre heureux et en fait un Sganarelle. Ça porte bonheur, dit-on.

Coquetterie mène à la cocoterie.

La tyrannie féminine rend l'existence si pénible à son conjoint martyr, ligoté dans les liens du mariage, qu'il se hâte de partir le premier; c'est pourquoi il n'y a pas de veufs, mais seulement des veuves.

Les femmes, en raison de leur nervosisme trépidant, sont des bâtons m...ielleux; on ne sait par quel bout les prendre.

Bizarrerie conventionnelle. Le périnée, qui sert de siège aux femmes, est, conventionnellement, le siège de l'honneur des maris, sur lequel elles s'assoient; singulier siège de l'Empire du milieu et des Pays-Bas de S. M. la Femme.

Que de femmes décrochent ou mieux raccrochent les palmes académiques, à l'aide de leur académie!

Si la coutume du Congo, de prendre les Congolaises à l'essai avant le mariage, prévalait en France, il n'y

aurait bientôt plus que des célibataires : aucune Française ne triompherait de l'épreuve.

*
* *

Histoire du Décolletage.

La figure 24 représente le costume d'une courtisane bavaroise, au commencement du XVI[e] siècle. C'est un dessin à la plume de Hans HOLBEIN (1497-1543), rehaussé à l'encre de Chine, du Musée de Bâle.

La gravure de modes suivante (fig. 25) est la reproduction d'une estampe anglaise du début du XIX[e] siècle, *Ladies Dress, as it soon will be* (vêtement de dame tel qu'il le sera bientôt). On reconnaît le dénudé de nos *Merveilleuses*.

Alors, les modes françaises étaient exportées Outre-Manche; déjà SHAKSPEARE (1564-1616) qualifiait les Français : « ces colporteurs de modes ». De nos jours, par suite de l'anglomanie qui sévit chez nos snobs et snobinettes, les modes anglaises sont importées en France.

*

Sur Christine de Suède (1).

Par les conseils du cardinal AZOLINO, elle chargea ANCONIBANO, sculpteur célèbre, de lui exécuter promptement son tombeau en marbre blanc, composé de quatre figures, dont

(1) Consulter notre *Nu au théâtre*, avec la collaboration du D[r] L. Nass, au chapitre du « Décolletage dans la salle » et notre *Art profane à l'Église* (Etranger).

l'une représentait l'*Amour en pleurs*; l'autre, la *Folie*, habillée en pape, montée sur un âne thiaré, qui rue; la troi-



Fig. 24. Fig. 25.

sième, la *Phisolophie* qui foule à ses pieds une couronne et la quatrième, un *Chimiste* qui souffle. On sait qu'elle s'adonnait à la chimie et à la recherche de la pierre philosophale (1).

(1) Lacombe. *Lettres secrètes de Christine de Suède aux personnages illustres de son siècle, dédiées au roi de Prusse.*

A Rome, elle fit une chute de sa calèche, « les jupes retroussées, appelant à l'aide; mais personne n'osait approcher d'elle en cet état; elle se moqua de leur sotte honte, en disant : *Je ne suis pas fâchée qu'on me voye telle que je suis, afin qu'on sache que je ne suis ni masle, ni hermaphrodite, comme on me veut faire passer dans le monde* ».

Un jour qu'elle alloit à l'audience du Pape, elle dit à ses femmes qui l'habilloient, couvrez-moy bien le sein afin de ne pas fâcher Mingon, car il s'attache à des minuties qui sont plus indécentes à lui que n'est le mal qu'il veut reprendre; à quoy servent ces habits de Béguines aux femme du monde? Il a beau faire, sous quelque forme que se mettent les femmes, elles trouveront toujours quelque agrément pour plaire aux hommes... (1)

Cette Princesse haïssoit ou faisoit semblant de haïr le mariage, même dans le commencement qu'elle fut à Rome, elle ne pouvoit souffrir de gens mariez à son service. Quand la Landini étoit grosse, elle ne la pouvoit voir, que si elle avoit besoin d'elle. Elle disoit : *Faites venir cette vache* et la renvoyoit si tôt qu'elle n'en avoit plus à faire.

Quand elle fit le mariage de la Beauregard, elle dit à son mari : *Dieu vous préserve des signes du Zodiaque, et vous la Beauregard*, dit-elle à sa femme, *vous avez la mine de devenir bientôt une vache, ne me venez point voir en cet état.*

(1) *Histoire des intrigues galantes de la reine Christine de Suède et de sa cour, pendant son séjour à Rome.*

*
* *

Réflexions d'Homais, sur la femme et le mariage.

La femme est une sirène par ses attraits, qui fait des traits, que l'enfant trait, qui lance des traits et ne se tait jamais.

Les mères contemporaines, sauf de rares exceptions, ne sont que des merluches.

La mère dernier style
Met son enfant au loin
Et donne tous ses soins à son cher petit chien.
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'élève la famille.

Après une longue et douloureuse expérience de la vie, nous pensons que mieux vaut être livré aux flammes infernales et éternelles qu'à l'éternel féminin, non moins infernal.

La femme ne porte intérêt qu'à l'intérêt. La vie pour elle n'est qu'une question de *bourse* : la bourse et la vie! C'est sa boussole. Calino, amateur de néologismes, dirait sa *boursole*.

On a raison de comparer la femme a un grand enfant, parce que l'un et l'autre sont de féroces égoïstes.

Inégalité criante : le Code ordonne aux femmes de suivre leur mari et la morale interdit aux hommes de suivre les femmes.

Les disciples de MALTHUS, qui sont, non pas légion mais cohue, dans la classe bourgeoise, ont pour maxime ce vers de LA FONTAINE :

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau.

Telle est la seule solution pratique de la question sociale, mais elle ne se concilie guère avec le devoir patriotique.

DIDEROT, ennemi de la feuille de vigne dans l'art, faisait enseigner l'anatomie à sa fille, inclus l'appareil de la génération. Puritains et Tartuffes de toutes les classes et vous surtout « bourgeois glabres, étroniformes et plus laids encore en dedans qu'en dehors », écrivait Théophile GAUTIER à *la Présidente*, méditez ce passage des *Mémoires* de DUFORT, introducteur des ambassadeurs sous Louis XV :

« L'intendant des menus, PAPILLON, présenta à la « pieuse Marie LECZINSKA, reine de France, la liste « des pièces qu'on devait jouer à la cour; n'osant « nommer le *Cocu imaginaire*, il l'avait laissé en blanc. « Elle l'interroge et le force de le lui nommer. « Apprenez, Monsieur, lui dit-elle, que jamais ces sortes « de mots ne sauraient choquer la pudeur de mes filles,

« et qu'il vaut mieux jouer devant elles ces excellentes « pièces que toutes les pièces à sentiment dont nous « sommes inondés ».

Au dire de neurologistes, la musique sert à la fois de cure d'airs et de bains de sons aux névrosés, soit! Mais cessons de colporter cette ineptie : *la musique adoucit les mœurs*. Tous les Boches sont mélomanes et les plus grands compositeurs de musique sont allemands : GLUCK, MOZART, BEETHOVEN, MEYERBEER, WEBER qui mourut de l'insuccès d'*Obéron*, WAGNER, etc.; or, le peuple allemand est le plus vaniteux et le plus barbare de tous les peuples, compris les sauvages.

Ne nous frappons pas et prenons tout du bon côté, comme nous y incite la philosophie optimiste. Il ne faut pas dire : les roses ont des épines, mais : les épines ont des roses; cessons de clamer en larmoyant : « Que la vie est bête! » et murmurons, en nous frappant la poitrine : « Que ma vie est bête, *mea culpa*! »

La croix de Saint André, en forme d'X, symbole de l'inconnu, devrait être l'insigne décoratif — dû à la faveur — des *Malplaqués* de la Légion dite d'honneur.

APELLE, selon PLINE, ne passait pas un jour sans tracer une ligne, *nulla dies sine linea*; TITUS avait perdu sa journée quand il n'avait pas eu l'occasion de

faire du bien, et, avec CHAMPFORT, nous pensons que : « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri ».

A tout médecin, de par le secret professionnel, il est défendu de dire ce qu'il *panse*.

Les vins *fins* doivent leur qualificatif à ce qu'ils sont *feints*.

Une consultation médicale est avant tout une consolation, mot contenu dans le premier.

DESCARTES perd la carte — à moins qu'il ironise — en avançant que le bon sens est la chose du monde la plus répandue. Rien, au contraire, n'est moins commun que le sens commun; mais, par amour-propre, chacun croit le posséder. Il existe pourtant une pierre de touche, à la portée de tous, pour s'assurer si l'on a du jugement : dans les questions sociales, politiques, judiciaires, militaires, nationales et internationales, enfin dans tout évènement important, dont vous recherchez la solution, établissez, *par écrit daté*, votre pronostic, étayé de vos raisons, et si vos prévisions se réalisent, alors seulement vous êtes autorisé à croire et à proclamer — en dépit du « moi est odieux », de PASCAL, — que vous avez fait la preuve de votre bon sens. *Experto crede Roberto.*

Homo est tiré d'*humus* (boue), ce qui explique la turpitude originaire de l'espèce dite humaine.

Ce n'est certes pas de la boue
Que Dieu tira le genre humain ;
Il le pétrit dans la gadoue,
Malaxée avec du purin.

Seul, l'alcoolisme progresse en France. Jadis, tout finissait par des chansons; de nos jours, tout commence, continue et finit par l'échanson ou le chand de vin. L'alcoolisme, voilà le résultat de la civilisation.

Similia similibus. Les pruneaux chassent les « pruneaux ».

Un ramolli n'a plus de roide que les articulations.

L'adage : *La fortune vient en dormant*, s'applique surtout au sexe horizontal.

Un luxurieux est le prototype de l'homme rangé; n'est-il pas l'homme d'intérieur par excellence?

Garçons et filles, nobles et vilains, dévots et indévots, puritains et libertins, ont tous exécuté la *danse du ventre*, vers quatre mois et demi de la vie intra-utérine.

Maxime à la satisfaction de chaque époux, selon le mode d'interprétation :

Si la femme prend le haut ton,
Son mari prendra le *bas ton*.

Nos aïeux moins galants disaient :

Un coup la fait braire
Deux coups la font taire.

Commentaire versifié du *Bis repetita placent*.

Autres pays, autres mœurs. Par une singulière marque d'affection (parasitaire), les femmes du roi de Sabo cherchaient les poux de leur époux et les mangeaient; en France, les épouses se contentent de *chercher des poux* — au figuré — à leurs maris : elles les chicanent à propos de rien.

Excuse religieuse d'un libertin bien pensant, qui ne recherchait que les femmes mariées : « J'observe à la lettre le VIe commandement de Dieu qui ne spécifie pas : *L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement* ».

L'énigme féminine. La femme, se plaît-on à répéter, est un être mystérieux, indéfinissable. Erreur :

Au beau pays de France,
L'Eternel féminin
En un mot se dépeint
Et c'est INCOHÉRENCE.

Se marier, passe encore, on ne savait pas ce que l'on faisait; mais se remarier est le comble de la démence. N'est-ce pas assez et même trop d'avoir été *embellemére* une fois. L'ami et super lettré CALLAMAND nous souffle cette boutade que FLAUBERT met dans la bouche de notre ancien et redouté professeur Charles ROBIN, qui n'a pas fait beaucoup de mots aussi piquants : — Non, pas de divorce! Les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'il ont faite en s'épousant. (Lettre du 4 janvier 1880).

Idée féminine de dessous le chignon :

Chez l'homme tout est bon
Comme dans le cochon.

Réponse du berger à la bergère : Toutes les femmes sont passionnées... pour l'argent et le mensonge.

Pour l'homme, mariage
Est, parfois, cocuage,
Souvent espionnage
Et toujours esclavage.

Le *Roman de la Rose*, au XIIIe siècle, disait déjà de notre ennemie intime :

Espionnage et cocuage
Sont le revers du mariage.

Nil novi.

La femme, à l'esprit borné et ratatiné, qui dénature tout ce qu'elle passe au fil de sa langue viperine, réflé-

chit comme une glace et résonne comme une casserole ou une marmite.

L'amour est une balançoire.

En mariage, c'est notoire,
L'un aime et l'autre n'aime pas.
C'est tout comme à la balançoire :
L'un est en haut, l'autre est en bas.

Comment une doctoresse pourra-t-elle s'astreindre au secret professionnel, si l'on en croit le bonhomme La Fontaine :

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames...

La femme est l'indulgence même... pour soi seule et ceux qui sortent d'elle (sauf chez les mères dénaturées plus nombreuses qu'on ne pense) :

Moi, dis-je, et c'est assez !

Son juron favori et égoïste est : *Aussi vrai que je m'aime* !

Rien de plus naturel que la côtelette adamique soit essentiellement cauteleuse.

La femme est gravide souvent, mais jamais grave. Un ancien auteur fait la femme plus légère que le vent :

Quid pluma levius, pulvis? Quid pulvere, ventus? Quid vento, mulier? Quid muliere, nihil? Quoi qu'il en soit, c'est elle qui mène le monde : pensez à Aspasie, Cléopâtre, Hélène, Isabeau de Bavière, Louise de Savoie, Catherine de Médicis, Catherine II, Marie Stuart, Christine de Suède, la veuve Scarron,... et pensez surtout à votre moitié, c'est pourquoi le monde va de mal en pis.

En vieillissant, le diable se fait ermite et la dame galante devient dévote : après l'amour de la chair et de la bonne chère, celui de la chaire. C'est édifiant et humain.

*
* *

Sur la mort de Raphaël.

Tout d'abord, qu'il nous soit permis de prendre la parole pour un fait personnel. Cette étude devait paraître dans *Æsculape* et le manuscrit en avait été remis au Dr BORD, rédacteur en chef, dès la première quinzaine de Mai 1914. Quand, après la publication, dans la *Chronique médicale*, de la lecture, faite à l'Académie, par le directeur-gérant de ce périodique, le Dr J. Rieux,-professeur agrégé au Val-de-Grâce, réfuta les cinq maladies dont on faisait mourir le Sanzio, et donna une conclusion absolument conforme à la nôtre, mais, appuyée sur moins de présomptions, notre article nous fut alors retourné, accompagné de la justification suivante :

Paris, 10 Juin 1914.

Mon cher ami,

Le Docteur J. Rieux, professeur agrégé au Val-de-Grâce, vient de montrer excellemment, dans la *Chronique médicale* du 1er Juin 1914, que deux seules hypothèses sur les causes de la mort de Raphaël devaient être retenues : *tuberculose aiguë* ou *pneumonie franche.*

Il n'est plus opportun, dans ces conditions, de publier le travail que vous m'avez remis, dans la première quinzaine de mai, *sur la Mort de Raphaël* et dans lequel, après avoir éliminé avec un grand bon sens et un esprit critique parfait les hypothèses de *paludisme*, *saignées intempestives* et... *excès sexuels*, vous vous arrêtez au diagnostic très vraisemblable de décès par *tuberculose aiguë.*

Un seul regret me demeure, c'est de n'avoir pu montrer aux lecteurs d'*Æsculape*, en publiant vos lignes, avec quel à-propos et quelle verve vous tombez sur ces fils de la race immortelle de Joseph Prudhomme, Vasari en tête, qui fait mourir Raphael... d'excès d'amour et se figurent qu'un homme vivant « *maritalement* » — permettez-moi d'employer cette expression de leur vocabulaire — avec une jolie femme, a pour coutume, même après dix ans d'union, de se livrer à des excès vénériens.

Penser que ce malheureux Raphael, malgré ses quarante degrés de fièvre, se serait laissé tenter par « le printemps, l'occasion, l'herbe tendre... » Quelle suggestion ! mon cher ami !

Croyez à mes sentiments bien cordiaux.

Docteur Bord.

Nous n'ajouterons qu'un mot : pas un iota n'a été changé à l'article destiné à *Æsculape* et que nous reproduisons ci-après :

Dans la séance de l'Académie de Médecine du 7 Avril

1914, le Dr Cabanès fit une lecture intitulée : *Conjectures sur la mort de Raphaël* (1).

Cette mort, nous dit-on, « est restée entourée d'ombre », et il ne paraît pas que la lumière qui a été répandue sur ce sujet l'ait beaucoup dissipée.

Notre confrère, aidé de M. A. Dezarrois, a pensé qu'il serait plus assuré d'approcher quelque peu de la vérité en multipliant les « Conjectures », et il attribue la mort du Sanzio (fig. 27) à cinq causes différentes « pas moins » : *Excès vénériens*; *pneumonie a frigore*; *malaria*; *tuberculose* et *saignées intempestives* (2). Examinons ces multiples diagnostics hypothétiques.

1° *Excès vénériens.* — Vasari, qui n'était pas contemporain de Raphael, écrivit : « Ayant excessivement abusé de ses forces (Raphael), rentra chez lui avec une fièvre ardente, *dont il cacha la cause* ! » Et le Dr Cabanès commente : Un jour « où *il était plus fatigué que de coutume*... il prit la fièvre... et ne put résister au désir impératif. Une nuit d'amour, — le printemps nais-

(1) Cf. *Lé Bulletin de l'Académie de Médecine*, p. 543, en donne un résumé.

(2) Plus exactement : « N'est-il pas permis de conjecturer, d'après toutes ces données, que Raphael, épuisé par une affection chronique ayant toutes les apparences de la *tuberculose*, aggravée de *paludisme*, en aura précipité l'issue par un *surmenage qui ne fut pas seulement cérébral* (il revient à la légende des excès vénériens propagée par Vasari !); et que des *saignées*, peut-être trop fréquemment renouvelées, auront hâté un dénouement, fatal, d'ailleurs, à brève échéance ? » D'après Vasari, « ce serait une saignée malencontreuse » qui détermina le décès. (Voir Lalanne, *Curiosités biographiques*, p. 378 (1858). « Les médicastres qui l'entouraient, ajoute notre confrère dans sa *Chronique Médicale*, sont-ils coupables ? Doivent-ils être incriminés pour avoir pratiqué cette saignée désastreuse ? Oui et non, mais non surtout... » Après avoir accepté « l'hypothèse séduisante » de « pneumonie ou fluxion de poitrine, *a frigore* » il a le tort d' « y renoncer ».



Fig. 27. — Mort de Raphaël. D'après le tableau de Rodolfo Morgari, de l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Tirée de notre *Art profane à l'Église* (étranger), p. 354, fig. 373 ter. (1).

(1) Léon X est représenté au chevet de Raphael agonisant; or, il paraît qu'il se contenta d'envoyer prendre « six fois » de ses nouvelles, mais ne quitta pas le Vatican. Ce personnage ne serait-il pas plutôt le cardinal Bernardo Davizzi da Bibbiena, l'auteur de la *Calandria* (Voir notre *Nu au théâtre*, avec la collaboration du Dr Lucien Nass, p. 315), dont la nièce, Maria, fiancée au peintre d'Urbin assista aussi à ses derniers moments; selon l'abbé Boulfroy, elle le précéda de trois mois dans la tombe? Cet anacronisme artistique reste à vérifier.

sait, ne l'oublions pas, — put très bien aggraver le mal. *Il n'avait pas à l'avouer...* » (1).

Pour un médecin, il est assez difficile d'accepter l'explication de VASARI et l'on est en droit de s'étonner de la facilité avec laquelle notre confrère lui emboite le pas. Ce n'est généralement pas lorsqu'on « est plus fatigué que de coutume » que, même « le printemps naissant », on songe à l'amour.

Cette explication, que seul RAPHAEL aurait pu confirmer et dont il n'a rien dit, a bien pu être imaginée par des médecins qui, déroutés, lui administrèrent une médication trop énergique et voulurent ensuite justifier leur néfaste maladresse. Mais tel n'est pas le cas; RAPHAEL, « ne l'oublions pas », vivait avec sa maîtresse (2) depuis une dizaine d'années, au grand scandale de la société bourgeoise et prudhommesque de son temps, car cette race est immortelle, comme la bêtise. Et les Prudhommes d'alors, qui couchaient tous les jours avec leurs femmes légitimes, estimaient, comme les Prudhommes d'aujourd'hui que coucher tous les jours avec son amie, constituait une vie de perpétuels excès. D'où la légende précitée. Que VASARI se soit fait l'écho des ateliers de son temps, passe encore; mais qu'un médecin admette, sans autre preuve, semblable hypothèse cela nous étonne quelque peu.

Nous nous permettons de signaler à notre confrère

(1) *Chron. médicale* p. 245. Mais en note, p. 228, CABANÈS se contredit : « Comment RAPHAEL a-t-il pu consentir, dans la simple honte d'avouer un excès, à se laisser faire une opération dont il ne devait pas ignorer les conséquences? ».

(2) De son vrai nom, Margarita. V. notre *Art Chrétien,* planche IV : la *Fornarina* de la Galerie Barberini et fig. 27 *bis*.

une charge de BERTALL qui lui fera saisir, par l'image, la valeur de la conjecture de M. Prudhomme. Le type créé par Henri MONNIER, vient de tomber du 3e étage et gît à terre : « — Avez-vous quelque chose de cassé, lui demande-t-on, avec compassion? — Je ne suis pas blessé », répond-il d'un air triomphant et il ajoute, sur le ton solennel qui accentue la banalité de son langage : « Voilà ce que c'est que de ne jamais avoir commis d'excès ! »

Cette sorte de gens, confite en stupidité et en préjugés, vitupère, non pas l'amour libre, mais ceux qui osent le pratiquer ouvertement. Aussi, point ne manquèrent-ils de dire : « Ah ! s'il n'avait pas tant commis d'excès! » MUNTZ estime que le grand peintre ne fit que des excès de travail; d'autres préfèrent croire à des excès génésiques, cela donne plus de montant et de piquant aux lecteurs. Certains pensent, au contraire, que la FORNARINA joua, à l'égard du SANZIO, le rôle modérateur de l'eau de Jouvence ; VANDAM, l'auteur de *Amours of Great Men*, est de ceux-là : « Il est certain (?), écrit-il, que Margarita prolongea la vie de son amant et que, sans elle, il aurait eu de six à sept ans de moins d'existence. » L'exagération dans un sens sollicite l'exagération dans le sens opposé.

Certes, les phtisiques sont sensuels ; ils « vivent d'avance » et anticipent l'avenir comme pour hâter son cours, suivant la pensée de PASCAL; mais, la *cause* de leur épuisement est d'ordre toxico-organique, — les bacilles de KOCH, — tandis que les manifestations psycho-physiologiques du sensorium n'en sont que l'*effet*.

2° *Fièvre continue et aiguë « una febre continua et*

acuta », telle est la désignation de la maladie fournie par le légat du duc de Ferrare, « venu à Rome pour s'entendre avec RAPHAËL au sujet de dessins de cheminées ». Ce personnage, qui approchait de près le moribond, assigne à la maladie une durée d'une huitaine de jours. « ... *che gia octo giorno l'assalto* ». Ce renseignement de première main nous suffit et prime ceux qui ont été fournis par des tiers. VASARI parle seulement de « fièvre ardente ».

Il est donc certain que cette soi-disant « *fièvre continue et aiguë* » fut de courte durée. Le Docteur CABANÈS pense qu'on peut admettre une *pneumonie a frigore* et s'il ne défend pas énergiquement ce diagnostic, c'est qu'il n'ose s'appuyer sur des documents dont « l'authencité est des plus contestables ».

En admettant même que ces documents soient recevables, nous sommes obligé de rejeter ce diagnostic. Notons tout d'abord que si l'on parle de fièvre, on ne cite nullement le point de côté caractéristique de la pneumonie, au moins chez les personnes jeunes; RAPHAËL avait 37 ans. Ensuite, un autre contemporain parle d'une durée de quinze jours; selon DIEULAFOY, « la pneumonie lobaire a une durée moyenne de 5 à 12 jours ». En outre, nous ne pouvons oublier que, dans le cas d'une terminaison fatale, l'intensité du délire (*doux*, en cas de guérison), empêche le malade de s'apercevoir de la gravité de son état et le rend incapable d'aucune prévoyance. Or, nous voyons RAPHAËL, en possession de toutes ses facultés, à ce point, qu'il rédige ou dicte un testament compliqué, où il assure l'avenir de la FORNARINA et, vraisemblablement, au



Fig. 27 *bis*. — La Fornarina. (Phot. Brogi).

moment d'être administré, prie son amie de le quitter avant l'issue fatale.

3° *La Malaria*. Un critique allemand fait mourir RAPHAËL d'une fièvre maligne, qu'il aurait contractée dans la campagne Romaine, où il travaillait, peignant des ruines et traversant journellement cette région marécageuse. De cette affirmation, PASSAVANT, — tel est le nom peu flatteur, de notre critique, — ne fournit aucune preuve.

Trop heureux de cette nouvelle conjecture, notre confrère ne chicane point et se hâte de l'adopter : « Ne peut-on supposer, dit-il, que son organisme aura offert d'autant moins de résistance aux miasmes paludiques qu'il était plus débilité par une vie de labeur et d'*excès*? »

La fièvre paludéenne, intermittente ou rémittente, est trop fréquemment observée à Rome pour n'avoir pas été sûrement diagnostiquée même par des médecins médiocres. Au reste, le légat du duc de Ferrare, qui était assez bien placé pour être renseigné, parle d'une « *fièvre continue* et aiguë », et nul n'ignore que les fièvres paludiques présentent des rémittences chez les touristes de passage et des intermittences, chez les indigènes, à chaque accès.

Bien que le légat POLIZZI ne fût pas médecin, il est peu probable qu'il ait confondu, avec une fièvre continue, des accès subintrants de fièvre palustre pernicieuse, — mortelle au second ou troisième accès, — à la suite desquels la rémittence ou la *continuité* s'établit.

En plus, « ne l'oublions pas », nous sommes au mois d'Avril et les accidents pernicieux, à Rome, s'observent

de juillet à octobre (BACCELLI) : objection de valeur à opposer à la conjecture *malaria*.



Fig. 28. — Portrait de RAPHAËL dans ses dernières années. Fac-simile de la gravure de MARC-ANTOINE. Reproduit par E. MUNTZ, dans *Raphaël*.

4° *Tuberculose.* « Un croquis (fig. 28) saisissant de réalisme, ajoute le *Bulletin de l'Académie*, nous montre le peintre d'Urbin sous les traits d'un phtisique arrivé

à la période où le mal ne saurait être enrayé dans sa marche implacable. » Ce croquis de Marc-Antoine Raimondi, qui fut crayonné, dit E. Muntz, « dans les *dernières années* de Raphaël » et non pas « dans les *derniers temps* de sa vie », semble donc avoir suffi à ce clinicien superficiel pour diagnostiquer la *tuberculose*. Or, ce croquis donne aussi bien l'impression d'un anémique « de complexion délicate », paludéen ou non. Combien ont le faciès pâle et amaigri sans être phymiques! Il avait le teint des blonds lymphatiques.

Bien que nous admettions que RAPHAËL soit mort de *tuberculose*, nous nous étonnons qu'on fonde un tel diagnostic sur un rapide crayon, où MARC-ANTOINE ne cherchait peut-être qu'une attitude à utiliser ultérieurement.

Le lendemain de la lecture académique, maintes gazettes publièrent des articles sensationnels sur cette vague impression objective. L'illustre peintre, clame l'une d'elles, a succombé à la *phtisie*, compliquée de *paludisme*. Malheureusement pour ce bi-diagnostic qui évoque le bi-diagnostic erroné qui fait mourrir FRÉDÉRIC III de laryngite *syphilo-cancéreuse*, la loi de BOUDIN, laquelle établit un antagonisme entre la tuberculose et le paludisme, nous incite à rejeter ce monstre bicéphale. Au surplus, en dehors de cette loi, battue en brèche par d'aucuns, nous savons ce qu'il faut penser de l'hypothèse paludéenne. Il reste donc que RAPHAËL a pu mourir de *tuberculose*.

MISSIRINI, selon E. MUNTZ qui ne partage pas l'avis de ce dernier, estime que RAPHAËL fut emporté par une *pleurésie*; mais tout ce qu'il rapporte tend à

démontrer qu'il s'agissait de *granulie aiguë* ou *phtisie galopante.*

Le Docteur CABANÈS, non plus, après MUNTZ, n'accorde aucune créance aux assertions de MISSIRINI et pourtant son récit est le seul qui semble approcher de la vérité, qu'il la tienne de CANCELLI ou d'autres : « L'hypothèse (refroidissement), écrit ce censeur implacable, a pu naître de conversations de ce bavard bibliothécaire avec ceux qu'il invoque, mais c'est tout. » Effectivement, « c'est tout » ce qu'il faut pour conclure avec lui à « un refroidissement » comme cause occasionnelle d'une *granulie,* chez un sujet en possession de tuberculose torpide ou sur un terrain prédisposé à la bacillose. Pour nous convaincre et éclairer notre lanterne, consultons le dossier sanitaire de sa famille.

RAPHAËL avait huit ans quand mourut sa mère. Celle-ci, d'après un portrait (fig 29) — et non pas un simple croquis — que SANTI, le père du SANZIO, nous a laissé, offrait toutes les apparences d'une faible constitution et deux de ses enfants, la sœur de RAPHAËL mourut en bas âge et son frère le précéda de bonne heure dans la tombe. Le père mourut trois ans après la mère, laissant RAPHAËL orphelin à onze ans. Enfin, lui-même était, au dire du « bavard » MISSIRINI « d'une nature délicate... sa vie ne tenait qu'à un fil excessivement tenu (1) » (fig 30). Il avait la physionomie féminine, le col long et le corps d'une maigreur relative. N'est-on pas en droit de penser qu'il appartenait à une famille de tuberculeux et que lui-même était pour le

(1) *Hist. de la vie et des ouvrages de Raphaël*, 3e édit. 1835, p. 366, selon Lalanne.

moins un terrain favorable à la culture du bacille de Koch, tenant de sa mère, en sa qualité de *fils aîné*,



Fig. 29. — Tableau de famille représentant Raphaël et sa mère. Reproduit par E. Muntz.

lequel, plus fréquemment que les autres frères, hérite des qualités et tares biologiques maternelles. C'est une loi d'hérédité croisée qui, croyons-nous, comporte



Fig. 30. — Raffaello da Urbins, peint par lui-même, à 23 ans. Galerie des Offices, de Florence : *Phot.* Anderson et Giraudon.

fort peu d'exceptions et dont la contre-partie — la *fille ainée* recueille surtout l'héritage paternel — offre la même exactitude (1).

Le témoignage de MISSIRINI nous fournit des indices plus précieux. Il rapporte qu'en effet le Sanzio s'étant rendu en hâte au Vatican, il y arriva en transpiration, y prit froid et fut saisi, à peine rentré, « d'une sorte de fièvre pernicieuse qui l'emporta dans la tombe ». Evidemment, nous devons prendre « pernicieux », non pas au sens technique, mais comme synonyme de grave et il ne faut pas oublier que la fièvre était, pour un témoin oculaire, *continue et aiguë*. Et cette fois, nous pouvons présumer qu'il s'agissait en l'espèce de *granulie* ou en d'autres termes de *phtisie aiguë* qui, sous le coup d'un refroidissement, contracté au Vatican ou ailleurs, — si l'on rejette le témoignage de Missirini, dont il est possible de se passer malgré sa vraisemblance, — se prit à galoper, à brûler les étapes. Tel sera le sort du dauphin François, fils de FRANÇOIS Ier, quinze ans après, à Tournon.

Nous disons *granulie* parce que la période finale fut courte — huit à quinze jours — et ne provoqua aucun symptôme objectif, ni hémoptysie des tuberculoses congestives, comme dans le cas de MOLIÈRE, ni vomique des pleurésies purulentes, comme chez CHARLES IX.

Ajoutons, pour finir, à l'appui de notre thèse, la mort prématurée de RAPHAËL, à 37 ans (2) et aussi le mois où

(1) Complétons cette loi : par suite, les garçons — surtout l'aîné, tiennent de leur grand-père maternel, dont leur mère était héritière, et les filles — surtout l'aînée — héritent de leur grand'mère paternelle, de laquelle leur père a acquis l'héritage qu'il leur a transmis.

(2) RAPHAËL mourut le *6 avril*, 1520, *le Vendredi Saint*, et naquit



Fig. 31. — Naissance de Raphaël, d'après le tableau de A. Deveria. Tirée de nos *Accouchements à la Cour.*

il mourut, en avril, *qui est le plus funeste aux tuberculeux*, en raison des brusques variations de température qu'on y observe. La statistique, en effet, est en désaccord avec la légende de « la chute des feuilles », *imaginée par les poètes élégiaques* (1) qui virent en cette circonstance une analogie avec la chute des poitrinaires dans l'au-delà.

5° *Médication intempestive.* Notre confrère, à l'exemple de VASARI, accuse et excuse « l'ignorance des médecins italiens » qui, se trouvant en présence d'un cas désespéré, abusèrent de la saignée. En voulant faire tomber la fièvre, ils auraient, nous dit-on sans preuves, hâter la fin du malade.

On pourrait supposer tout aussi bien qu'ils lui prolongèrent la vie de quelques heures. Il est donc plus prudent de ne pas tenir compte de leur intervention, puisqu'on ignore véritablement quelle en fut la conséquence.

Conclusion : « N'est-il pas permis de conjecturer,

le 6 *avril* 1483 le *Vendredi Saint*. Seul de ses biographes, QUATREMÈRE de Quincy le fait mourir le 7 Avril, non sans raison, ce semble. L'Italie n'est-elle pas le pays où fleurissent les légendes? Certes, elle ne regarde pas à une supercherie ou à une contre-vérité près, pour établir un fait miraculeux ou une coïncidence merveilleuse. Il est même fort probable que la naissance du « divin » RAPHAËL aux pieds des autels (fig. 31), dont il devait être le peintre de prédilection, ne soit aussi qu'une légende. Apparemment la mère du SANZIO ressentit les premières douleurs à l'église, comme LAETITIA à la naissance de NAPOLÉON Ier, et se hâta, ainsi que celle-ci, d'aller déposer son précieux fardeau à sa demeure.

(1) Nos pères ont fredonné longtemps la chanson larmoyante d'Adolphe PORTE, les *Feuilles mortes* :

Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre...
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi...

d'après toutes ces données, termine le directeur de la *Chronique Médicale*, que Raphaël, épuisé par une affection chronique, ayant toutes les apparences de la *tuberculose* aggravée de *paludisme*, en aura précipité l'issue par un surmenage de *nature diverse* (il s'accroche aux excès génésiques) et que les *saignées*, peut-être trop fréquemment renouvelées, auront hâté un dénouement fatal d'ailleurs, à brève échéance? »

Notons, avant de terminer, que notre confrère a diagnostiqué la tuberculose d'après un mauvais croquis, ce qui semblera fort aventureux à tout esprit scientifique, et n'a indiqué aucune des présomptions d'hérédité.

Sans nier le surmenage possible, du moins celui de travail, car nous ne saurions accepter le surmenage sexuel, nous estimons que Missirini, en nous rapportant que Raphaël prit un « refroidissement », fournit une indication d'une toute autre valeur et que le coup de fouet qui précipita la marche de la phtisie ou développa d'emblée la granulie, chez un sujet prédisposé, fut un coup de froid, bien plus qu'un labeur acharné.

Quant aux saignées, elles ne furent, dit-on, que « peut-être » trop fréquemment renouvelées; n'est-il pas téméraire d'affirmer qu'elles furent véritablement nuisibles ?

Mais, nous dira-t-on, vous jetez le *désarroi* — pardon — dans les conjectures du Docteur Cabanès ; en tout cas, nous ferons observer que ce n'est pas nous qui lui avons imposé la collaboration de M. André Dezarrois. A son diagnostic confus et en plusieurs points erroné, nous lui proposerons de substituer un diagnostic

plus précis et bien propre à ramener l'ordre dans cette question embrouillée à plaisir. Raphaël succomba, à défaut de point de côté, non pas à une pleuro-pneumonie, mais à une *granulie* qui reçut le coup de fouet initial d'un « refroidissement », cause occasionnelle du déclanchement ultime de la *phtisie aiguë*.

*
* *

Anerye (fig. 32).

Je vis sans soing et sans soulcy
Malgré vous, Science, madame !

*
* *

Enrhumé.

On se lève, avec le nez
Et les yeux enchifrenés,

On tousse, on crache, on se mouche.
On a là comme une mouche.

Là, sur l'amygdale, au fond.
Et là-haut, dans le plafond.

On se remouche, on recrache.
La poitrine en feu s'arrache.

Ah! le nez va!... Comptez-y!
Il se renfle, cramoisi.

Bon! la mouche y bat de l'aile
En chantant sa ritournelle.

On la souffle. Elle va choir
Captive dans le mouchoir.

Pas du tout! C'est dans la gorge.
Elle y fait un bruit de forge.



Fig. 32. — D'après la gravure de Monnin, tirée de *Masques et Bouffons*, par Maurice SAND (1).

(1) Michel-Lévy Frères, édit. 1860.

On retousse. Ah! sacrebleu!
Hardi! L'on en devient bleu.

Hardi! ferme! Et l'on éclate.
D'azur on passe écarlate.

On la tient. Encore un coup,
Elle va jaillir du cou!

En effet, veule, muette,
La voici sur la luette.

Allons, un suprême effort!
Toussons raide et crachons fort

On râle, on se tord la bouche,
On sort la langue, et la mouche

Avec des bruits claironnés
Gaîment vous remonte au nez.

Moqueuse, elle y bat de l'aile
Et reprend sa ritournelle.

On est mort. On n'en peut plus.
On s'étire, tout perclus.

Et toujours elle chantonne
Sa romance monotone.

Est-ce en *sol* ou bien en *la*?
O D. Magnus, notez-la.

Mais pour moi, je me recouche,
Impuissant contre la mouche,

Qui, prenant mon nez pour luth,
Y bourdonne en clef de zut.

JEAN RICHEPIN.

*
* *

Jeu de massacre.

Qualis pater, talis filius

Pour louer ce « fils à papa », très bon chrétien,
Faudrait COLLETET qui fit l'*Eloge de Rien*.
Ce possédé de l'esprit saint
Ne peut posséder l'esprit sain.

Sur un auteur soporifique.

Tous ses ouvrages sont des « livres de chevêt »
Assure un plat panégyriste.
— C'est vrai, riposte un ironiste,
Ils donnent le sommeil dès le premier feuillet.

Le président universel des deux mondes.

Dans tous les comités, ce président choisi,
Eloquemment pérore et parfois il bafouille;
N'allez pas, par mégarde, en guise de lazzi,
La langue vous fourchant, crier : « Bravo *l'andouille* ! »

Sur un publiciste orgueilleux et vaniteux (1).

Bouffi de vanité, crevé de suffisance,
N'admirant, ne louant que le sot qui l'encense,
PIC DE LA MIRANDOLE a tout su, tout écrit,
Traitez-vous un sujet, il dit qu'il est de lui.

Profession de foi d'un confrère de mauvaise foi.

Peu délicat dans ma profession,
Mon premier Dieu c'est la fortune.

(1) L'orgueil rend l'homme désagréable et la vanité le rend ridicule.

La vengeance est ma passion
Et je me nourris de rancune.

J.-D.

*
* *

Devinette.

Quel est sous cet habit soyeux
Ce papelard insidieux?
C'est à parler sans équivoque,
Une chenille dans la coque.

J.-D.

*
* *

Contraste singulier.

X est un écrivain fécond, semblable au

Bienheureux SCUDERY, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine enfanter un volume,

et qui, à l'encontre de TIRAQUEAU, n'a jamais tiré un enfant du néant.

On sait que ce jurisconsulte, appelé le Varron de son siècle, publia maints volumes et eut une quinzaine d'enfants, fécondité qui contredit l'axiome antique : *Sine Baccho, friget Venus*, car il ne buvait que de l'eau (mot qui termine son nom). De là cette épigramme bien connue sur sa fécondité littéraire et familiale :

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils;
Tiraqueau, fécond à bien dire
A fait pareil nombre d'écrits.

S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiraqueaux.

*
* *

Système de compensation.

Tandis que Bassinet, du nombre des vivants,
Délivre, par son art, la terre tous les ans,
Et fait craindre l'effet de sa science immonde.
De concert avec un intime ami
Son épouse prend soin de repeupler le monde,
Pour expier les crimes du mari.

Demachy.

Le Professeur X..

Maquillé comme une hétaïre,
Parlant très bien pour ne rien dire,
Bien ficelé dans son corset,
Matin et soir il se parfume
Selon son ancienne coutume;
Je ne vous dirai pas *qui c'est*.
On dit qu'il vient en droite ligne
De quelque teinturier insigne
Du temps des Grecs ou des Romains;
Il est d'un noir à faire envie,
Il le sera toute sa vie:
Il a des procédés certains.
Pas de rides sur son visage
Malgré le temps, malgré son âge,
Grâce à quelque onguent spécial;
Il connaît tous les artifices

Comme nos plus belles actrices :
C'est un professeur idéal.
Quand il marche, le pas rapide,
Majestueux, le corps rigide,
Son pied mignon fait toc, toc, toc :
Craignons pour lui qu'il ne trébuche
Du sexe il est la coqueluche,
Des médecins il est le coq.

D[r] AZOTE. *Le Réveil médical.*

Sur un médecin fort apprécié,

des grenouilles de bénitier.

Thérapeutiste snob, très chic,
Ce docteur en théologie
Parfait chaque diagnostic
A la salle de nécropsie.

*
* *

Epigramme.

applicable à JVHEL-RENOY (1).

Le médecin Scribat, des suites d'un gros rhume.
Est mort la nuit dernière à l'âge de trente ans;
Il est l'auteur d'un excellent volume
Intitulé : *L'Art de vivre longtemps.*

J.-D.

(1) Ce docteur, avec le professeur C., préconisa en France les bains froids — qui ne sont plus de mode — du boche BRANDT, dans la fièvre typhoïde, et en mourut.

*
* *

Un précurseur de Brandt.

Après un traitement purement aquatique,
L'heureux vainqueur d'ANTOINE, AUGUSTE, commanda
Pour le précurseur de BRANDT, Antoine MUSA,
Un blanc bec ESCULAPE, une « sainte relique » (1).

*
* *

La Présidente.

Mlle Bénazet épousa en 1839 M. Gaveaux-Sabatier et acquit une certaine réputation de cantatrice, sous le nom de Mme Sabatier. Elle chanta dans les salons et concerts.

En 1842, elle obtint un grand succès en chantant avec Poultier le duo du 2e acte de *Guillaume Tell*. Sa spécialité était la romance; elle a composé des morceaux de musique agréables.

Son premier portrait, peint par Alophe, fut exposé au Salon de 1843 et reproduit dans la *Sylphide*.

Il y avait, écrit Ern. Feydeau (2) à cette époque (1850), à Paris, une jeune, belle et aimable femme, qui était bien connue du monde des artistes, autant par le magnifique portrait que Ricard (3) avait fait d'elle, que parce qu'elle passait pour avoir servi de modèle au statuaire Clésinger dans l'exécution de la belle statue d'où date sa réputation.

(1) Salle des Antiques du musée du Vatican.
(2) Th. Gautier. *Souvenirs intimes.*
(3) Feydeau confond sans doute avec Alophe précité.

Il s'agit de *La femme piquée par un serpent* (fig. 35), le premier de ses chefs-d'œuvre exposé au Salon de 1847 et que l'*Artiste* de la même année reproduisit hors texte, sous le titre de *Rêve d'amour,* titre plus approprié que le précédent, car on cherche en vain la vipère. Plus tard, A.-J. Clésinger (1814-1883) sculpta le buste de Mme Sabatier, que l'on peut admirer salle Carpeaux, au Louvre (fig. 34).

Ce n'était pas, ajoute E. Feydeau, la reproduction d'une splendide femme nue que chacun voulait aller voir, c'était la vie elle-même, et la plus voluptueuse expression de la vie qui paraissait fixée dans un corps de femme. Le tapage qui se fit autour de cette merveille était mille fois mérité.

Alphonse Karr, dans sa critique du Salon de 1847, parle aussi de cette statue sensationnelle : « M. Clésinger a exposé la *Volupté,* à laquelle la pudeur du jury a ajouté un serpent de bronze au bras droit pour justifier certains mouvements convulsifs par la douleur; elle semble dire que la morsure de l'aspic cause une mort fort douce. Je trouve, cependant la chose un peu contournée et tourmentée ; — il faudrait la voir d'en haut pour que le regard pût l'embrasser tout entière ».

Mme Sabatier demeurait rue Frochot, selon Emile Bergerat, ne recevait que des artistes et, chaque dimanche, réunissait autour de sa table la plupart de ses amis : Théophile Gautier, Flaubert, Bouilhet, Baudelaire, Rayer le compositeur, Préault le statuaire, Maxime Ducamp, Henry Monnier, les de Goncourt, E. Feydeau, etc.., étaient ses hôtes habituels.



Fig. 34.

« Comme elle se montrait supérieure aux autres femmes, écrit Gautier, d'abord en ce qu'elle était

mieux faite, ensuite, parce que, contrairement aux habitudes des personnes de son sexe, elle n'exigeait point qu'on lui fît la cour, et permettait aux hommes de parler devant elle des choses les plus sérieuses et les plus abstraites, on l'avait surnommée la *Présidente* et Mme SABATIER portait ce joli surnom avec tout l'esprit et toute la bonne grâce imaginable. »

Le financier MOSSELMANN, son amant, pour un homme d'argent n'était pas si bête. C'était lui qui disait à un architecte religieux : « Combien coûtera décidément votre église... toute finie, hostie en gueule ? »

Journal des GONCOURT. Juin 1866.

La Présidente me convia à ses dîners du dimanche. Il fallait véritablement avoir le caractère des mieux faits pour avaler toutes les couloeuvres de BAUDELAIRE, il prenait en toute chose exactement le contrepied du sens commun. Le faible de BAUDELAIRE était pour le *faisandé*, disait SAINTE-BEUVE.

Mme SABATIER, se montrant également affectueuse pour chacun de nous, s'étudiait à n'accorder de préférence à personne, nulle rivalité ne pouvait exister entre ses amis...

Les instants les plus agréables de notre existence à tous se sont passés chez la *Présidente*, et c'est autant à l'aimable tolérance de cette charmante femme qu'à la verve intarissable et de bon aloi de Théophile GAUTIER que nous le devions.

E. FEYDEAU.

C'est à Mme SABATIER que Théophile GAUTIER adressait ses impressions de *Voyage en Italie* (1850), sous le titre : *Lettre à la Présidente.* Voici ce qu'en dit Emile BERGERAT, son gendre, dans *Th. Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance* (1879) : »... Quant au ton qui règne dans cette *lettre* et que j'ai été contraint



Fig. 35. — La femme piquée par un serpent. Tirée de l'*Artiste*. Cliché A. Barret.

d'adoucir, je l'avoue, il ne faut pas oublier que le Maître avait 24 ans quand il l'écrivit, qu'il l'adressait à un ami intime, comme lui, romantique à tous crins, et habitué au parler salé des ateliers de l'époque. »

Certes, pour que l'orfèvre de mots, le ciseleur d'*Émaux et Camées* qu'était Théo adressât sa *Lettre* débridée à la *Présidente « de mon cœur »*, qu'il termine par ces mots : « Bientôt je pourrai reprendre ma place au *banquet dominical* et laisser la plume pour la langue... », il fallait qu'elle ne fut pas une prude, car voici peut-être le seul passage de ce récit que nous puissions rappeler. Dans le Valois, Théo rencontre « sa chimère », c'est-à-dire « la femme à trois tétons » ; mais le troisième était un goître, « et c'était le seul dur ». Il parle entre autres de B., du Théâtre Français, et de son « habileté au bilboquet qui caractérise ce p... grassouillard », amateur de sauce mayolaise.

Les seins dans l'Histoire.

Les Romaines nous ont blessé plus de monde que les Romains ; c'est dommage, car elles sont outrageusement belles d'une beauté lourde, compacte, massive, mais incontestable. Elles sont énormes et semblent descendues des piédestaux du Musée. Vingt enfants tiendraient à la fois dans leurs flancs robustes; il faudrait des corsets garnis de fer, pour contenir leurs gorges orgueilleuses.

L'histoire de la mère de Béatrice Cenci, à qui l'on ne pouvait couper la tête, parce que ses tétons, gros comme des bombes, l'empêchaient d'appuyer son cou sur le billot (et qui m'avait toujours paru singulière) se comprend parfaitement ici; ce n'est pas la grande tétasse avalée et brimballante de Rubens, le grand baquet de colle à la flamande qui tremble à chaque mouvement, le Niagara de viande, qui ruisselle, du haut de la poitrine, sur les montagnes du ventre et dans les vallées du pubis, comme on voit dans les bacchanales de Jordaens : ce sont deux mappemondes que l'on porte devant soi, un second c..., appliqué sur l'estomac, deux immenses terrines vues du côté bombé, un Capitole et un Palatin de chair humaine...

Théophile Gautier. *Voyage en Italie*, 1850.

*
* *

La Consultation en coup de vent.

C'était un vieux docteur à la mine égrillarde,
et ne redoutant pas le propos leste et vif.
Il narrait volontiers quelque bourde gaillarde,
qu'il savait appuyer d'un sourire expressif.
C'est ainsi qu'il contait qu'un certain jour d'automne,
vint, pour le consulter, un paysan contrit,

affaissé, murmurant d'une voix monotone
qu'autant que lui jamais un mortel ne souffrit.
Le docteur, tout à coup, interrompant notre homme,
laisse éclater un son filé, retentissant,
un de ces bruits qu'on cèle et que seul Zola nomme,
un p..., un maître p... un p... étourdissant :
excuse-moi, mon cher, dit-il, mais je t'en prie,
cours vite, attrape-moi ce fuyard indiscret !
L'autre quitte aussitôt sa figure ahurie,
et de se mettre en quête, en un clin d'œil est prêt,
tables, chaises, fauteuils, dare-dare il enjambe.
Au travers de la chambre il court de çà de là,
puis au nez du docteur il vient, lève sa jambe,
fait un p... à son tour et dis : Monsieur voilà !

*
* *

La Défense du Pet.

Pour le Galant du Carnaval (1)

Le Galant trop attentif à cajoler sa Maistresse, un Pet, *mon pauvre Amy, luy est eschappé par derrière; souffle si tu veux, les volontez sont libres. Mais si tu le pouvois rattraper, tu serois de Caresme prenant, et luy de Caresme pris : En ce cas je te conseille de ne le point chercher aux talons, car c'est un traistre, il est allé au nez. C'est, mon Amy, ce qui a offensé la Maistresse, qui dans l'humeur impérieux de son sexe, a traitté son Galant d'insolent ; et cela luy a fait perdre les estriers : il y avoit bonne compagnie, cela l'a troublé, et, dans*

(1) Par le sieur de S. AND, 1652. L'auteur de cette facétie rabelaisienne est-il le poète fantaisiste SAINT-AMANT, ami du rire et de la bouteille, quoiqu'académicien bien pensant ?

le trouble, il a perdu patience et le respect à sa Déesse, à laquelle il devoit présenter de meilleurs parfums. Donc pour te le faire court, on en est venu à une fraction d'arithmétique, et le mariage qu'on devoit conclure au Carnaval a esté cassé comme verre, quoy que le galant, qui a eu regret à sa promptitude, aye pu alléguer pour sa défense, et pour Nature. En fin finale il a pris les armes à la main pour le Pet, *duquel il te présente l'Apologie.*

L'Apologie du Pet.

Unique objet de mes désirs,
Philis faut-il que mes plaisirs
Pour rien se changent en supplices,
Et qu'au mespris de vostre foy,
Un Pet efface les services
Que vous avez reçu de moy ?

Je sçay bien, ô charmant objet,
Que vous avez quelque sujet
D'estre pour moy toute de glace,
Et je confesse ingénument,
Puisque mon Q fait ma disgrâce,
Qu'elle n'est pas sans fondement.

Si pourtant cet extresme Amour,
Dont j'eus des preuves chaque jour,
Pour un Pet s'est changé en haine,
Vous ne pouviez jamais songer
A rompre une si forte chaisne,
Pour aucun sujet plus léger,

Mon cœur outré de desplaisirs,
Estoit gros de tant de soupirs,

Voyant vostre humeur si farouche,
Que l'un d'eux se trouva réduit,
Ne pouvant sortir par ma bouche,
A chercher un autre conduit.

S'il est vray qu'on n'ose nier
La porte au pauvre prisonnier,
Alors que sa princesse passe.
Ce Pet pouvoit avec raison
Vous demander la mesme grâce
Puis qu'il se voyoit en prison

S'il ne s'est pas bien conduit,
Qu'il n'ait fait un peu trop de bruit,
Lors qu'il se fraya cette voye,
C'est qu'il estoit si transporté,
Qu'il fit en l'air un cri de joye,
En recouvrant sa liberté.

Hélas! quand je viens à songer
A ce sujet foible et léger,
Qui cause mon mal-heur extresme,
Je m'escrie en ma vive ardeur :
Falloit-il me mettre moy-mesme,
Près de vous en mauvaise odeur?

Si pour un Pet fait par hazard,
Votre cœur où j'eus tant de part,
De Moy pour jamais se retire,
Voyez que dores en avant,
Vous me donnez sujet de dire
Que vous changez au moindre vent.

Ne faites donc point d'autre choix,
Et puisque votre Ame à mes loix
S'estoit soumise toute entière,
Soyez telle qu'auparavant,
Ou l'on dira que mon derrière
M'a fait perdre vostre devant.

Nous illustrons cette pièce éolienne avec un motif (fig. 39) tiré de l'encadrement de *La practicque et cyrurgie de tres excellent docteur en Médecine Jehan de Vigo : Nouvellement translatée de latin en françois.*



Fig. 39.

Paris Denis Janot et Alain Lotrian 15 p p p (1530).

Ce volume a été imprimé à Paris, mais est-il besoin de faire observer que le cadre gravé du titre est de conception et d'exécution allemandes. Ce motif, placé, en haut à droite, a pour pendant le Lai de *Virgile amoureux de la reine de Rome,* laquelle le fait attendre, non sous l'orme, mais sous ses fenêtres, dans un panier où

Fig. 40.



Fig. 41.

Fig. 42.

il s'est engagé étourdiment ivre de confiance et de joie. Cet apologue est analogue à celui d'*Aristote chevauché par la courtisane* qui le mène à la bride. Le premier motif rappelle un fabliau du même tonneau et non pas, comme on pourrait le penser, les hérétiques et les superstitieux venant allumer leur flambeau au feu de la Foi ou de la Vérité. A moins que ce ne soit l'Instruction laïque de Viviani, allumant les lumières terrestres, après avoir « éteint les lumières du ciel » (1). Au bas du cadre, se trouve le *Jugement de Pâris* (fig. 40), où le berger du Mont Ida est habillé en seigneur du XVIe siècle et Junon représentée, comme Hygie ou Eve, avec un serpent, à la place de son attribut traditionnel, le paon. Nous reproduisons ce groupe en raison de cette singularité artistique.

A côté de l'allumeuse de flambeaux, nous pouvons placer, un « éteigneur de bougie *étoile* » un singe malin, comme Viviani, qui éteint *a posteriori* une « lumière » (fig. 41), fragment de décoration du *Palais des singes*, plafond de l'Imprimerie nationale, décoré par J.-B. Huet.

A la même galerie, nous accrocherons les *Renommées* fantaisistes qui soufflent dans leur trompette par l'une de leurs deux bouches ou par les deux à la fois (fig. 42, 43). A la première série, appartient le fameux singe — qui n'est pas un quadrumane — de la Chapelle Saint-Hubert

(1) Plus exactement : «... Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable fatigué du froid, du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y avait que des chimères. Ensemble et d'un geste magnifique, *nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus.*.

du château d'Amboise (fig. 42); à la seconde, la *Renommée* que décrit l'auteur de la *Pucelle* :

La Renommée a toujours deux trompettes
L'une à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros.



Fig. 43. Tirée de la *Bibl. de la Presse* HATIN.

L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-ci qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires
Et du Parnasse insectes éphémères (1).

(1) L'auteur de la *Henriade travestie* appelle la Renommée, messagère de Jupiter :

La courrière des vérités,
Tout ainsi que des faussetés,
La Dame aux cent petits yeux louches,
Aux Cent oreilles, aux cent bouches.

On retrouve la traduction de ces vers dans la vignette qui illustrait *La Renommée littéraire* (fig. 45), journal de Le Brun, dont il parut une douzaine de numéros in-12, en 1762. « Il y poursuivit Fréron, *cet avorton littéraire*, d'une haine presque égale à celle de Voltaire ». A ce journal, fait en haine du journalisme, Le Brun avait donné des armes parlantes qui en exprimaient éloquemment le but.

*
* *

Scatologie Princière (1).

XVIIe SIÈCLE

Un savant allemand vient de reproduire, à la fin d'un volume consacré à Mme Elisabeth-Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans, la fameuse lettre scatologique que cette princesse, connue dans l'histoire sous le nom de *princesse Palatine*, adressait, en 1694, à sa tante Sophie, électrice de Hanovre, avec la réponse non moins scatologique de celle-ci. Ces deux épitres, qui ont jadis excité l'indignation de Sainte-Beuve, sont écrites dans un français qui, il faut le reconnaître, dans les mots brave fort l'honnêteté; mais comme elles roulent sur un sujet éminemment physiologique, nous n'hésitons

(1) L'auteur des quatre volumes du *Cabinet secret de l'Histoire et d'Une Allemande à la cour de France* a hésité à publier deux lettres scatologiques que G. BRUNET reproduit dans la *Correspondance de Madame la Duchesse d'Orléans*, t. II (1855), pages 385 et suivantes. La *France Médicale* du 25 Août 1909 n'a pas eu ce scrupule et les a agrémentées de notes piquantes de l'érudit Dr Maxime, notes savantes et savoureuses que le manque de place nous oblige à négliger.

pas à les reproduire, pour l' « esbaudissement » des lecteurs de la *France Médicale*.

Au reste, il est amusant de voir, sous le règne du Grand-Roi, deux très-hautes et très-puissantes princesses, dont l'une fut sa belle-sœur, proclamer à l'envi, dans le langage des poissardes, que la liberté du ventre est la plus précieuse des libertés.

D[r] MAXIME.

Lettre de Mme la Duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine, à feu (*sic*) Mme L'Électrice d'Hannovre.

De Fontainebleau, le 9 octobre 1694.

Vous êtes bien heureuse d'aller chier quand vous voulés, chiez donc tout votre chien de sou. Nous n'en sommes pas de même ici, où je suis obligée de garder mon étron pour le soir; il n'y a point de frotoir (*sic*), aux maisons du côté de la forest. J'ai le malheur d'en habiter une, et par conséquent le chagrin d'aller chier dehors, ce qui me fache, parce que j'aime à chier à mon aise, et je ne chie pas à mon aise, quand mon cul ne porte sur rien. Item tous le monde nous voit chier; il y passe des hommes, des femmes, des filles, des garçons, des Abbés et des Suisses. Vous voiez par là, que nul plaisir sans peine, et que si on ne chiait point, je serois à Fontainebleau comme le poisson dans l'eau. Il est très chagrinant que nos plaisirs soient traversés par des étrons; je voudrais que celui qui a le premier inventé de chier ne peut chier lui et toute sa race qu'à coup de bâtons! Comment mardi (*sic*) qu'il faille qu'on ne puisse vivre sans chier? Soyez à table avec la meilleure compagnie du monde, — qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier. Soyez avec une jolie fille ou femme qui vous plaise, qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier ou crever.

Ah maudit chier! je ne sache point de plus vilaine chose que

de chier. Voiez passer une jolie femme, bien mignonne, bien propre, vous vous recriés : ah que cela serait joli si cela ne chiait pas! Je le pardonne à des crocheteurs, à des soldats, aux gardes, à des porteurs de chaise, et à des gens de ce calibre-là. Mais les Empereurs chient, les Impératrices chient, les Roys chient, les Reines chient, le Pape chie, les Cardinaux chient, les Princes chient, les Archevêques et les Evêques chient, les Généraux d'ordres chient, les Curés et les Vicaires chient.

Avoués donc que le monde est rempli de vilaines gens! Car enfin, on chie en l'air, on chie sur la terre, on chie dans la mer, tout l'univers est rempli de chieurs, et les rues de Fontainebleau, de merde, — principalement de la merde de Suisses, car ils font des étrons — gros comme vous, Madame. Si vous croyez baiser une belle petite bouche, avec des dents bien blanches, vous baisés un moulin à merde; tous les mets les plus délicats, les biscuits, les pâtés, les tourtes, les farcis, les jambons, les perdrix, les faisans, etc., le tout n'est que pour faire de la merde mâchée, etc.

Réponse de Madame l'Électrice.

Hannovre, ce 31 d'octobre 1694.

C'est un plaisant raisonnement de merde que celui que vous faites sur le sujet de chier, et il paroit bien que Vous ne connaisés guère les plaisirs, puisque Vous ignorés celui qu'il y a à chier; c'est le plus grand de vos malheurs. Il faut n'avoir chié de sa vie pour n'avoir pas senti le plaisir qu'il y a a chier; car l'on peut dire que toutes les nécessités à quoi la nature nous a assujetties, celle de chier est la plus agréable. On voit peu de personnes qui chient, qui ne trouvent que leur étron sent bon. La plus part des maladies ne vous viennent que faute de chier, et les médecins ne nous guérissent qu'à force de nous faire chier; et qui mieux chie, plutôt guérit. On peut dire même qu'on ne mange que pour chier, et tout de même qu'on ne chie que pour manger, et si la viande fait la merde, il est

vray de dire que la merde fait la viande, puisque les cochons les plus délicats sont ceux qui mangent le plus de merde. Est-ce que dans les tables les plus délicates la merde n'y est pas servie en ragoût? Ne fait-on pas des rôties de la merde des bécasses, des bécassines, d'allouettes, et d'autres oiseaux, laquelle merde on sert à l'entremêt pour réveiller l'appétit? Les boudins, les andouilles, et les saucisses ne sont-ce pas des ragouts dans des sacs à merde? La terre ne deviendroit-elle pas stérile si on ne choit pas? ne produisant les mets les plus nécessaires et les plus délicats qu'à force des étrons et de merde; étant encore vrai que quiconque peut chier sur son champ ne va point chier sur celui d'autrui. Les plus belles femmes sont celles qui chient le mieux; celles qui ne chient pas deviennent sèches et maigres, et par conséquent laides. Les beaux teints ne s'entretiennent que par de fréquents lavements qui font chier, c'est donc à la merde que nous avons l'obligation de la beauté.

Les médecins ne font point de plus savantes dissertations que sur la merde des malades. N'ont-ils pas fait venir des Indes une infinité de drogues, qui ne servent qu'à faire de la merde? Il entre de la merde dans les fards ou pommades les plus exquis. Sans la merde des fouines, des civettes et des autres animaux, ne serions-nous pas privés des plus fortes et meilleurs odeurs? Les enfants qui chient le plus dans leurs maillots, sont les plus blancs et les plus potelés. La merde entre dans quantité de remèdes et particulièrement pour la brûlure. Demeurés donc d'accord que chier est la plus belle, la plus utile, et la plus agréable chose du monde. Quand vous ne chiés pas, vous vous sentés pesante, dégoûtée et de mauvaise humeur. Si vous chiez, vous devenés légère, gaye, et de bon appétit. Manger et chier, chier et manger, ce sont des actions qui se suivent et se succèdent, les unes aux autres, et l'on peut dire qu'on ne mange que pour chier, comme on ne chie que pour manger. Vous étiez de bien mauvaise humeur quand vous avez tant déclamé contre le chier; je n'en saurois deviner la raison, si non, qu'assurément votre aiguillette s'étant nouée à deux nœuds, vous avez chié dans vos chausses. Enfin vous avez

la liberté de chier partout quand l'envie vous en prend, vous n'avez d'égard pour personne, le plaisir qu'on se procure en chiant vous chatouille si fort que sans égard au lieu où vous vous trouvez, vous chiez dans les rues, vous chiez dans les allées, vous chiez dans les places publiques, vous chiez devant la porte d'autruy, sans vous mettre en peine s'il le trouve bon ou non, et marque que ce plaisir est pour le chieur moins honteux que pour ceux qui le voyent chier, c'est qu'en effet la commodité et le plaisir ne sont que pour le chieur. J'espère qu'à présent vous vous dédirez d'avoir voulû mettre le chier en si mauvaise odeur, et que vous demeurerés d'accord qu'on aimeroit autant ne point vivre que de ne point chier.

Concluons, avec la Princesse Palatine du Rhin et l'électrice de Hannovre :

Le plus doux des plaisirs qu'on ait en cette vie
Est celui de c... quand vous en prend l'envie.

*
* *

Te Deum laudamus.

Raoul Ponchon, le continuateur de Loret, auteur de la *Muse historique*, dans une de ses *Gazettes rimées* (Juin 1896), narre, en vers burlesques, la tentative de suicide de Liane de Pougy, « reine des élégances », éprise d'un de nos confrères.

Ah! Seigneur! au moment que je parle, qu'apprends-je?
C'est pour un Médecin
Qu'en votre égarement, vous voulûtes, cher ange,
Etre votre assassin!

Je comprendrais à la rigueur, pour un malade,
Mais pour un Médecin!
C'est vraiment excessif. Mince de rigolade!
J'en ai mal au bassin.

Donc, pour un Médecin, vous avez pris
La forte dose de laudanum...
Heureusement pour nous; vous n'en êtes pas morte.
Te Deus laudanum.

*
* *

Au pays des rhumes et des rhumatismes.

Pau, 20 avril 1915.

... Il faut avoir beaucoup de santé pour y guérir.
TAINE.

Pauvre rhumatisant, sur la foi d'un cher maître
Qui, sans avoir rien vu, passe pour tout connaître,
Docile à ses conseils, je me rendis à Pau.
Ton ciel et ton climat, ô cité d'HENRI QUATRE!
M'ont été trop vantés. Il est bon d'en rabattre.
Je te fais mes adieux, car je tiens à ma peau.

Pau, quoique sur une hauteur, est très humide, la nuit surtout; il y pleut souvent, si souvent qu'on peut l'appeler « le POT du Béarn ».

*
* *

Théophile Gautier, pris en flagrant délit d'exercice illégal de la médecine.

Ayant appris, en Russie, par son ami FEYDEAU, que sa femme, dona Inez, souffrait cruellement de rhuma-

tismes, Théo cherche et trouve en ce pays de douleurs articulaires et musculaires un remède pour l'égrotante :

Saint-Pétersbourg, 16 décembre 1858.

... Quand ce ne sont pas les sept glaives de la douleur morale qui nous lardent le cœur, il faut que ce soient les mille poignards du rhumatisme.

... On emploie avec beaucoup de succès l'huile chloroformée, appliquée sur compresse de linge recouverte de coton et de taffetas gommé. Cette huile ne laisse ni rougeurs, ni boutons, ni cloches, grave considération! car, même pour leur sauver la vie, il ne faut pas gâter le torse marmoréen des belles femmes. Il y en a si peu! La sensation est celle d'une flamme légère, voltigeant sur la peau comme une flamme de punch, mais plutôt voluptueuse que désagréable. Essaye ; ce sera au moins un dérivatif puissant qui détournera la souffrance intérieure...

*
* *

L'esprit de Clemenceau.

J'ai passé ma jeunesse dans les hôpitaux, dit notre illustre confrère, où j'ai cent fois été témoin d'actes de pression exercés sur les malades par les sœurs pour les contraindre à des actes religieux. J'ai raconté comment mon fils, jeune soldat convalescent au Val-de-Grâce, s'était vu mettre à la demi-ration parce qu'il avait courtoisement refusé d'accepter de la main de la sœur un livre de prières. J'ai des raisons de croire que l'esprit de la maison n'a pas changé.

Lorsque mon docteur me demanda d'entrer dans la maison où il faisait ses opérations, ce qui devait lui permettre de me voir, sans dérangement pour lui, aussi souvent qu'il était nécessaire, je récapitulai brièvement mes souvenirs et je considérai que j'étais de taille à me défendre contre les tentatives de conversion auxquelles j'allais m'exposer.

J'entrai ainsi à la maison de la rue Bizet. J'ai trouvé là des femmes excellentes qui n'ont eu que le tort de me traiter en enfant gâté. De temps à autre, je vais leur rendre visite pour la simple joie de leur dire ma respectueuse amitié. Nous avons causé de toutes choses très librement, et peut-être les uns et les autres y avons-nous gagné en esprit de tolérance. Elles n'ont pas changé, moi non plus, mais nous nous accordons à penser qu'il n'est pas nécessaire de se haïr pour des sentiments opposés sur l'insondable question de la destinée humaine. Et je suis très fier de penser que si mes amies de la rue Bizet avaient besoin d'un service qu'il fût en mon pouvoir de leur rendre, elles me feraient l'honneur de venir me le demander.

L'Homme libre (1914) (1)

*
* *

Truculente (2) étude de rhume.

Lettre de Théophile GAUTIER à Ernest FEYDEAU, où brillent son talent descriptif et sa *verve* débridée.

Mon cher Ernest, ne m'attends pas aujourd'hui. Je suis pris d'un tel rhume de cerveau, gorge et poitrine, que j'éternue, tousse et crache en même temps. Triplicite phénoménale peu réjouissante! Je suis assis sur ma peau comme les Samyasis de l'Inde, non pas entre quatre réchauds, mais entre quatre mouchoirs, ahuri, abruti, larmoyant, l'œil et le nez rouge, versant des Niagaras de flegmes, pituites, glaires et autres mucosités. A peine si je puis fumer (3). Juge un peu!

Ton ami Théo, devenu temporairement le père Ducantal.

Théophile GAUTIER.

(1) Extrait communiqué par notre ami le docteur CALLAMAND.
(2) Epithète familière à l'auteur de *Mademoiselle Maupin*.
(3) GAUTIER, grand amateur de tabac à fumer, comme HUYSMANS, COPPÉE, BRUNETIÈRE, etc., trouvait cependant le plaisir du tabac « égoïste, sale et grossier... il est, ajoutait-il, l'ononanisme (pour onanisme apparemment) de l'esprit ».

Elégie (1).

Sur le trépas de Mademoiselle de l'Epine, morte d'une saignée faite à contre-temps.

Blasmerai-je la mort, qui entraisne au tombeau
Ce qu'au monde elle voit et de bon et de beau,
Sans la laisse vieillir, et, n'épargnant personne,
Ainsi comme un bled verd notre plaisir moissonne ?
A vous, à vous j'en veux, médecins ignorants,
Qui, au lieu d'alonger, amoindrissez nos ans :
Par vous, avant le temps, Antoinette de Mesmes
Se promène là-bas entre les ombres blesmes.
Les autres animaux, trop plus que nous heureux,
Vivent sans médecins, et n'ont que faire d'eux,
Qui n'ont rien de certain qu'une règle commune ;
C'est de tuer par art, et guérir par fortune.
Tu avais, Antoinette, autre fin mérité.
O Désastre incroyable à la postérité !
Engravons cependant cette piteuse histoire,
Comprise en quatre vers, pour en avoir mémoire.
Passant, les médecins par grand'faute ont osté
Au corps qui gist ici la vie et la beauté,
Et l'épuisent de sang, l'ont mis sous cette tombe :
Qui aime sa santé, qu'en leurs mains il ne tombe,
Ceux qui liront ces vers, épanchent maintes fleurs
Sur le marbre nouveau, l'arroseront de pleurs,
Puis diront, en partant : Tu devais, mort cruelle,
Prendre les médecins, laissant la damoiselle.

Jean Passerat (1534-1602).

Ce délicat letré et fin railleur, dans la crainte qu'on

(1) A placer au *Mal qu'on a dit des Médecins*, seconde série. Pièce communiquée par le Dr Paul C.

le louât sous une forme peu correcte et ingénieuse, prit le soin de composer son épitaphe :

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre, à mes os;
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

De nos jours, l'hiatus (*qui ai*), ferait ranger Passerat parmi les versificateurs que Voltaire appelait « insectes éphémères du Parnasse ».

*
* *

Singularité tératologique.

L'homme-tronc.

Sur ce curieux phénomène, on trouvera des détails biographiques complémentaires dans notre *Histoire des Accouchements*, où nous reproduisons la figure qui le représente en train d'écrire. Nicolaï WASSILJEWITSCH KOBELKOFF, né en Sibérie, sans bras ni jambes, était âgé de trente-quatre ans. Il était marié et père de cinq enfants bien constitués. Sa taille mesurait 85 centimètres de tour et ses difformités n'avaient en rien altéré son caractère jovial; le physique chez lui n'exerçait donc aucune influence sur le moral, au grand

dam de certains psychologues. A nos précédents documents nous joignons le plus précieux : la photographie inédite de « l'artiste-tronc », comme il se plaisait à se dénommer, « en costume conjugal » (fig. 47). On sait qu'en Russie, la chemise de nuit n'existe pas.

Peu après son exhibition au Concert de l'Horloge, on vit le surprenant UNTHAL, l'*Homme sans bras*, un ectromèle, jouer du piston et du violon, éteindre à l'aide d'une balle de carabine une bougie, à quinze pas, avec l'usage exclusif des doigts de pied ! De même, le peintre Louis César DUCORNET, né sans bras, à Lille, en 1806, tenait son pinceau du pied droit et sa palette était fixée à l'autre pied.

Tel encore un belge, M. de HENAU, dénué de bras, maniait habilement le pinceau du pied gauche et fut admis à l'Ecole des Beaux-Arts. En 1883, il se mit à parcourir le monde et commença par Saint-Pétersbourg.

Il donna des séances à Paris, entre autres, au cirque Medrano.

*
* *

Guillaume-Dieu devant la science... (1).

Relevons maintes erreurs historiques et médicales de l'auteur de *Folie d'Empereur*, auquel on pourrait appliquer le jugement sévère de PROUDHON sur NAPOLÉON Ier.

(1) Critique du chapitre *Guillaume II jugé par la science*, p. 403, de *Folie d'Empereur* du Docteur CABANÈS.



Fig. 47.

Commençons par signaler une grave entorse à l'histoire. Page 410, notre historien attribue à **DIOCLÉTIEN** le mot que **CLAUDE** prononça à son lit de mort : « Je sens que je deviens Dieu ! » Selon l'usage antique et solennel, on le sait, les Césars, après leur décès, étaient mis au nombre des dieux.

DIOCLÉTIEN eut une fin plus modeste et c'est faire un honneur immérité à notre ATTILA moderne, GUILLAUME II, de le comparer à ce sage qui mourut en cultivant ses laitues. Il eut été plus juste de l'assimiler à CALIGULA, dont il adopta la devise brutale. A Rome, on le dénommait le *Pieux*, le *Fils des Camps*, le *Père des armes*, autant de sobriquets applicables, il est vrai, à GUILLAUME le *Conquérant à l'envers*.

D'autre part, le même clinicien dénomme GUILLAUME : « l'impérial manchot », Et, dans le *Matin*, où notre confrère annonce qu'il est « en mesure de donner quelques précisions sur cette infirmité », il débute par cette assertion de fait erroné : « Nul n'ignore que GUILLAUME a une *faiblesse de la moitié gauche du corps et que le bras et la jambe de ce côté sont à peu près complètement atrophiés* » ! D'abord, cette « faiblesse » n'existe qu'au bras (fig. 48) ; la jambe est normale : GUILLAUME est un manchot et non pas un claudiquant.

Le Docteur CABANÈS attribue cette infirmité, prétendue hémiplégique, à « un arrêt de développement congénital », erreur qu'il tire de nos *Accouchements à la Cour*, — en nous nommant ; mais, mieux documenté, nous avons changé d'avis, — erreur sur laquelle il étaie, à faux, sa thèse chancelante de la « dynastie de dégé-



Fig. 48. — S. M. Guignol II l'*Infirme*, et le roi de Saxe, au mois de juin 1918. Reproduite d'après l'*Illustration*, avec autorisation. Cette photographie a été trouvée dans les bagages abandonnés par des officiers allemands.

(1) « ...L'objectif, dans sa fidélité redoutable, enregistre tout. Jamais encore ne put-on apercevoir plus nettement l'infirmité physique de Guillaume II, ce bras atrophié, si soigneusement dissimulé dans ses portraits officiels, ce bras qui, par une sorte de prescience d'on ne sait quelle vengeresse Némésis, a fait de lui, dès son berceau, le premier mutilé de l'Empire... »

nérés des HOHENZOLLERN ». Il termine ces conjectures sans fondement, par une dernière non moins contestable : « Ajoutons, écrit-il, que ces arrêts de développement s'observent assez fréquemment chez les descendants d'avariés ». Et voilà GUILLAUME déclaré syphilitique comme son père, qui ne l'a jamais été.

L'avarie proviendrait héréditairement de FRÉDÉRIC III, que notre confrère, à l'exemple de LANDOUZY, fait mourir de laryngite syphilo-cancéreuse, dualité morbide qui se rencontre parfois à la langue, mais jamais au larynx. C'est l'une ou l'autre et non pas les deux à la fois. Effectivement, l'autopsie a démontré qu'il s'agissait exclusivement d'un *cancer* du larynx et a donné raison au médecin anglais MORELL-MACKENZIE qui n'a jamais admis la syphilis.

L'avarie aurait été contractée par FRÉDÉRIC à l'inauguration du canal de Suez, d'après un commérage du *Journal*, que M. Jean de BONNEFON a contribué pour beaucoup à accréditer, dans *Ce que l'on ne peut dire à Berlin* (1888) et qu'il a rétracté sur le tard, en partie seulement, pour ce qui concerne l'hérédité syphilitique du fils, entachée d'anachronisme flagrant. Le prétendu accident vénérien du père ne serait survenu que DIX ANS *après* la naissance du prince impérial ! Le futur GUILLAUME II n'a donc pu en hériter, comme nous le faisions déjà observer, en 1914, avant la demi-rectification de M. de BONNEFON (décembre 1915), qui croit toujours à la syphilis paternelle, tout aussi aléatoire.

L'infirmité du Kaiser n'est pas congénitale, mais purement accidentelle et obstétricale, due à une tardive intervention de l'accoucheur et à la suite d'une com-

pression trop prolongée de divers filets du plexus nerveux du bras gauche (fig. 50).

Le Professeur BAR nous paraît se rapprocher de la



Fig. 49.

vérité en l'attribuant à « une paralysie radiculaire d'origine obstétricale ». Le fœtus impérial se serait présenté par la tête et l'éminent tocologue précise, « en position occipito-iliaque »; complétons ce diagnostic rétrospectif,

en ajoutant : « droite postérieure » ou seconde position de la présentation du sommet (fig. 49), parce que la plus fréquente après O. I. G. A.

Mais nous différons avec notre maître sur le mécanisme de l'accident : « Il y aurait eu la dystocie des épaules, dit l'accoucheur précité (c'est exact), et, par *traction sur la tête*, l'accoucheur aurait distendu les branches supérieures du plexus brachial ». Nous en doutons; le siège du traumatisme est ailleurs.

Il se pourrait plutôt que notre omnipotent impotent fût affligé d'une parésie toute spéciale, étudiée par ERB, résultant de la compression prolongée et de la contusion consécutive du dit plexus, entre la clavicule et la première côte (fig. 50), traumatisme capable de déterminer la paralysie plus ou moins complète du mouvement et de la sensibilité, puis consécutivement des phénomènes de névrite et d'atrophie musculaire. Telle la contusion, par compression de certains nerfs, étudiée par PANAS, résultant d'une fausse position dans le sommeil.

Certes, en chirurgie courante, des tractions formidables, exercées sur un membre supérieur, par exemple pour réduire une luxation de l'épaule, peuvent déterminer des paralysies locales plus ou moins étendues, surtout du muscle deltoïde, à la suite du tiraillement de son nerf circonflexe. Toutefois, « les cordons nerveux, assure TILLAUX, ont un degré de résistance considérable », comme le prouve l'élongation du nerf sciatique dans le traitement de sa névralgie. Or, le professeur BAR attribue l'accident à la *traction* qui, en l'espèce, peut être « considérable » sans conséquence, tandis

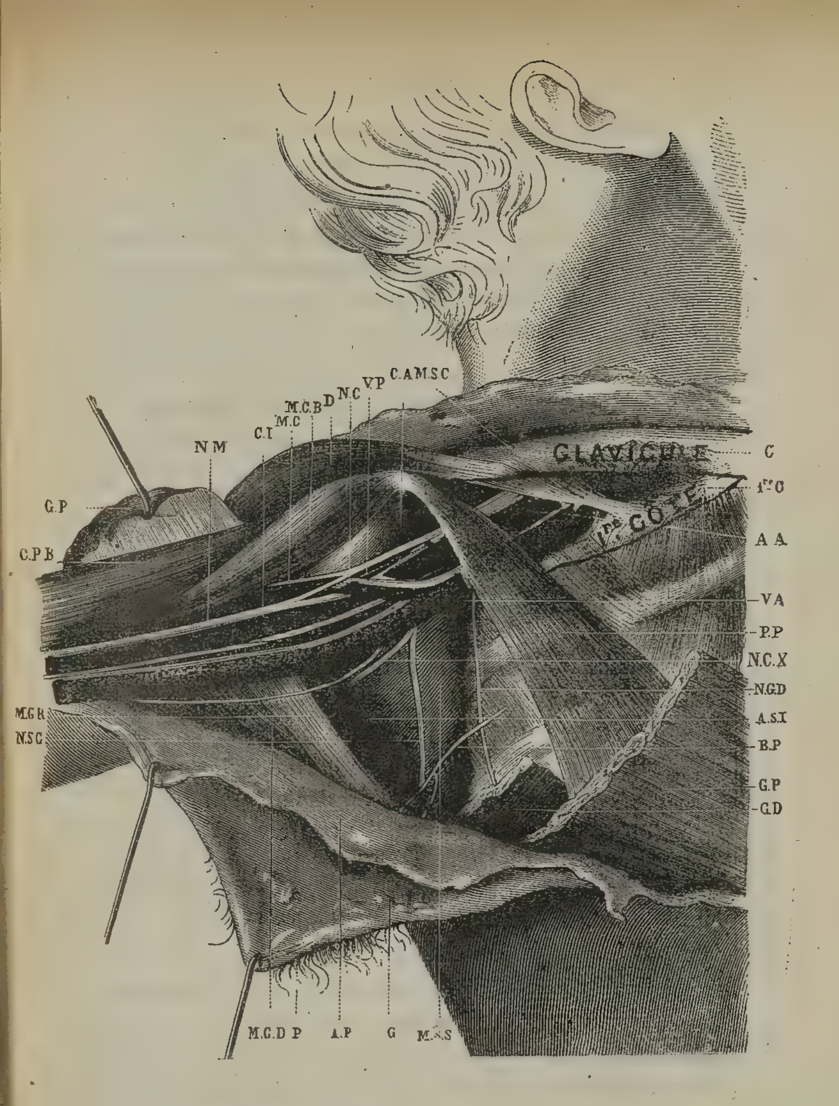


Fig. 50. — D'après le *Traité d'Anatomie* de TILLAUX.

qu'il n'en est pas de même de la *compression prolongée* que nous invoquons en l'occurrence.

Les tissus du fœtus sont, en outre, plus mous et élastiques que ceux de l'adulte et plaident aussi en faveur de la *compression*. Enfin, dans certains accouchements laborieux, où il est nécessaire de recourir au forceps et de déployer une force de traction *kolossale*, malgré le *tiraillement* excessif de la tête, on ne constate jamais la paralysie d'un des membres supérieurs du nouveau-né, quand *on se hâte d'intervenir*, à l'effet d'éviter tout dégât consécutif résultant d'une compression trop prolongée des tissus, soit du côté du fœtus (paralysies), soit du côté de la mère (fistules vésico-vaginales).

Nous pensons donc qu'il faut attribuer la lésion du bras de GUILLAUME, non pas à une *distension* des racines du plexus brachial, par suite de *tractions* énergiques sur la tête, — auquel cas les deux plexus, droit et gauche, devraient être lésés — mais à la *contusion* de quelques filets de l'un de ces paquets nerveux, à son passage entre la clavicule et la première côte, comprimés par l'engagement difficile, inégal et *surtout prolongé*, des larges épaules d'un fœtus du sexe masculin, à un premier accouchement, en attendant l'accoucheur MARTIN.

La *traction* opérée sur la tête et partant — mais bien faiblement — sur les plexus brachiaux, n'est que *momentanée*, tandis que la *contusion* de l'un d'eux, par les contractions utérines sur le squelette du bassin peut durer plusieurs heures, quand le tocoloque, retenu ailleurs, s'attarde ou hésite à intervenir, comme il con-

vient chez une princesse impériale, dans la crainte des responsabilités à encourir.

En conclusion, si la traction de la tête avait été effectuée, à l'aide du forceps, beaucoup plus tôt, ainsi qu'on l'eût pratiqué à une clinique d'accouchements, chez une femme du commun, il est fort probable que l'accident ne se serait point produit. C'est une des rançons des fœtus qui naissent sur les marches d'un trône.

Il ne s'agit donc ici ni de « lésion congénitale », ni de « paralysie infantile », ainsi que notre confrère l'admettait d'abord, dans le *Matin*, puis dans sa *Chronique Médicale*, mais d'un accident d'ordre obstétrical.

Revenons sur une autre erreur propagée par notre actif vulgarisateur et que nous venons de signaler. Bien que l'auteur de *Folie d'Empereur* proteste de « la rigueur qu'il apporte à rédiger ses observations techniques », il reproduit (p. 414) pour la troisième fois, une erreur de fait plus importante : celle d'étendre à *toute la moitié du corps* la *faiblesse* ou lésion du membre supérieur gauche. Nous nous sommes suffisamment expliqué sur cette généralisation fantaisiste qui transformerait une lésion traumatique, localisée au bras gauche, en un arrêt de développement congénital s'étendant au membre inférieur, lequel est indemne. Nous n'y reviendrons plus.

Ce que l'auteur de *Folie d'Empereur* néglige de nous dire et que le hasard de nos lectures nous a fait découvrir, c'est qu'il transcrit et endosse, *littéralement*, sans la moindre objection, le racontar de la sage-femme STAHL, recueilli dans les *Mémoires d'Ursule*, une prétendue dame d'honneur du palais, la comtesse Von

EPPINGHOVEN (1) : « Voyez-vous, lui aurait conté la matrone babillarde et ignorante, la seule vérité est que le prince avait naturellement le bras mal conformé, ainsi qu'*une grande faiblesse de tout le côté gauche du corps*. Ce n'est pas étonnant que son fils se soit ressenti de l'état nerveux de la princesse royale. Elle lui a transmis son mal, conclut la tireuse de cordon — digne de tirer celui d'une loge de portière — qui s'est entièrement concentré dans le côté *gauche*; c'est toujours de son oreille *gauche* qu'il souffre. » Tels sont les fragiles témoignages sur lesquels s'appuient « les précisions » de notre confrère.

Que de sottises ont été débitées sérieusement sur ce sujet par des confrères de toutes les nationalités, diagnostiquant : qui, une luxation du coude, reconnue *trois jours* après la naissance! qui, une fracture de l'épiphyse supérieure de l'humérus (Dr TREUB), lequel, jouant à pile ou face, fait naître le prince prussien par la présentation du... *prussien* ou siège; qui, une fracture de la clavicule déterminée par l'accoucheur (Dr E. LARDY); qui, une luxation de l'épaule (Dr BOILEUX); *etc.* Réservons pour la fin cette perle anatomique à enchasser dans un écrin spécial : « L'extrémité supérieure du radius ne s'emboîte pas bien dans LES CONDYLES, » écrit le docteur CABANÈS (p. 422), qui semble confondre l'humérus, lequel n'a qu'un seul condyle, avec le fémur qui en a deux!!

(1) Ce qui prouve le manque absolu de véracité de cette « comtesse » qui tient du conte, c'est *qu'elle parle « du cancer que l'Empereur a* dans l'oreille! » par *analogie avec la laryngite cancéreuse du père* et si elle avait habité le palais, *elle aurait vu, de ses yeux, que le* futur kaiser, s'il était manchot, ne boitait pas de la *jambe gauche.*

Nous ne sommes pas au bout de nos critiques. L'impérial *manchot hémiplégique*, l'impérial *avarié*, serait de plus un impérial *comitial*, voire un *épileptique*, de par les neurologues, aussi imaginatifs que leurs clients, et les chroniqueurs des dessous de l'histoire. « Il est indéniable, affirme, toujours à tort, notre confrère (p. 448), que l'empereur d'Allemagne présente les signes manifestes de cette lésion. » Il reste indéniable, répéterons-nous à notre tour, qu'il est atteint comme tous les souverains conquérants grisés de gloire, de la *Césarite*, heureuse et pittoresque dénomination due à LACASSAGNE, ni plus ni moins que NAPOLÉON I[er], auquel on a infligé, à juste titre, semblable névrose.

Notre confrère appuie sa thèse sur les potins de la *Gazette de Hollande* et sur les commérages d'URSULA, la portière du palais, la soi-disant comtesse d'EPPINGHOVEN, qu'il qualifie « la noble » écrivassière et qui n'est autre qu'un nommé FISCHER qui s'est *fisché* — pardon — du public et des « historiens de la petite histoire ».

A la suite d'un accident de voiture, narre ce mémorialiste travesti, le lendemain il était encore « pâle et avait conservé son œil hagard! », et l'impersonnel bavard ON assure que, le soir, il eut une attaque : « Il avait senti les signes avant-coureurs du grand mal au moment où il entrait dans la salle à manger » (le lendemain de l'émotion ressentie) ; c'est pourquoi il se retira.

De même, TALLEYRAND, à la véracité aussi boiteuse que la démarche, a eu l'aplomb de raconter et notre anecdotier le tort de répéter, sans contrôle, dans

ses *Morts mystérieuses*, qu'à la préfecture de Strasbourg, NAPOLÉON, sentant venir une attaque d'épilepsie, cria, avant de tomber : « Fermez les portes! ». Le génial pied-bot n'a-t-il pas confondu avec un huissier clamant : *On ferme!*

Car l'histoire voudrait, ami, quelque critique (1).

Il est rare qu'une *aura* subjective ou objective, « sorte d'avertissement subit et rapide », écrit DIEULAFOY, précède une attaque; à l'ordinaire, le malade « pousse un cri, perd connaissance et tombe comme foudroyé ». Par exception, une période d'excitation précède la crise et pousse le malheureux à courir ou à faire un demi-tour sur soi-même, comme un malade d'HERPIN, — tic accussé chez un des doyens de la Faculté, d'où son sobriquet de *Pirouette*, apparemment un candidat à l'épilepsie?

Or, pour NAPOLÉON, jamais aucun de ses familiers ou domestiques (2) n'a vu ni parlé de crises caractéristiques qui, pourtant, sont rarement uniques, mais on a constaté chez lui, à l'École de Brienne et ailleurs, des

(1) Dans ses *Indiscrétions de l'Histoire* (3e série), plusieurs années après, mieux renseigné par d'autres confrères, le Dr CABANÈS modifie sa version première et accorde moins de crédit au récit du prince de Bénévent, tout en reconnaissant que « les symptômes que Talleyrand rapporte : perte de connaissance, mouvements convulsifs, salive spumeuse, ne laissent guère de place au doute sur la nature de l'attaque... ». Remarque contradictoire qui confirme le premier récit.

(2) Constant, dans ses *Mémoires*, proteste contre un passage du journal d'une dame de la cour (1804), sur le voyage de Napoléon à Mayence, où une prétendue attaque convulsive est mentionnée : « Jamais, écrit-il, l'Empereur n'a été sujet à des attaques d'épilepsie; c'est encore là une de ces histoires dont on a tant débité sur son compte. » Dr CABANÈS, *Les Indiscrétions de l'Histoire* (3e série).

crises *hystériformes*. En tout cas, il se trouverait que, sur ce terrain pathologique, GUILLAUME et NAPOLÉON fissent partie de l'infime exception.

Mais nous avons de meilleures objections à opposer à cette conjecture. Entre autres, une impossibilité flagrante recueillie et acceptée comme véridique par notre confrère (p. 433). En Angleterre, raconte-t-il, le kaiser aurait eu une attaque convulsive dans la voiture qui conduisait le couple prussien à Londres : « ON a dit (toujours des ON DIT indéfinis), ajoute l'auteur de *Folie d'Empereur*, que l'impératrice (tenez-vous bien) aurait dissimulé *à son entourage*, à l'aide d'un... éventail! ce qui se passait sous ses yeux!! » SI ON a dit pareille sottise, un médecin ne doit la répéter que pour la combattre et non la propager sans la moindre protestation. Nous défions qui que ce soit de « dissimuler » les convulsions toniques et surtout cloniques d'un gaillard de cette taille « derrière un éventail »! Passe encore si cet éventail avait eu les dimensions d'un paravent. GUILLAUME a dû bien rire à la lecture de ce passage, tout en fredonnant un des refrains de la *Grande Duchesse* :

> Voilà ce que l'ON DIT de moi (*bis*)
> Dans la *Gazette de Hollande* :

Hæc discuntur et creduntur stultissime. Traduisons pour les membres de la Société, si utile, des « Médecins humanistes » : (ON DIT cela, ON le croit, c'est une grande sottise).

Pour finir, selon notre habitude, sur un propos gai, expliquons comment certain pronostic, relatif à

l'*otorrhée*, laquelle expose GUILLAUME II à la carie du rocher et à la mort de FRANÇOIS II, se trouve appliqué à l'*épilepsie*.

« L'histoire mérite d'être contée. »

Le Dr Courtade, dans la *Chronique Médicale* (1900, p. 489), étudie *La maladie d'oreille de Guillaume II*, et conclut : « En dehors de toute complication, l'otorrhée ne produit ni trouble, ni désordre dans l'économie », contrairement à l'opinion de l'auteur d'un article du *Soleil* « qui a trait à l'influence que peut avoir cette maladie sur le moral », et que l'éminent auriste cite entre guillemets et traite, avec raison, de « pur roman ».

De cette citation du *Soleil*, nous détachons ce passage qui concerne l'*otorrhée* ; souvenez-vous-en :

C'est un mal grave et qui produit dans l'organisme humain des troubles et des désordres qui *expliquent certaines bizarreries de caractère et de certaines étrangetés de la conduite de l'empereur allemand... Livré à une excitation... incessante, le souverain allemand ne cesse de se déplacer...* Il est évidemment dans une situation morale terrible qui le livre *aux emportements brusques et irréfléchis..* »

Jusqu'ici rien d'hilarant ; passons du grave au doux, du sévère au plaisant.

Chose doublement singulière, ce « pur roman » de méfaits, attribués par le *Soleil* à l'otorrhée, le « copropriétaire-gérant » de la *Chronique Médicale*, où ce document auriculaire a été reproduit, l'accroche, dans *Folie d'Empereur*, à la prétendue *épilepsie* du même souverain, véritable musée pathologique :

Doit-on voir, dans cette affection (l'épilepsie), *l'explication de certaines bizarreries de caractère et de certaines étrangetés dans la conduite du souverain allemand ? Livré à une excitation incessante*, serait-il enclin, pour ce motif, *aux emportements brusques et irréfléchis*, à *cette manie de déplacements...* qu'on a si souvent raillés?

N'est-il pas singulier de voir appliquer les signes de l'otorrhée à ceux de l'épilepsie, deux maladies si différentes, et comment M. Rio reconnaîtra-t-il dans ce chassé-croisé littéraire et scientifique, le style propre de l'auteur? « C'est un écrivain, c'est un peintre! » dit ce panégyriste.

Quant à la *folie* de cet ogre de Barbarie, singe de « l'ogre de Corse », elle n'a jamais été aussi évidente que celle des neuropathes et des historiens « à courte vue » qui l'ont découverte chez lui. Eternelle histoire de la paille et de la poutre! Non certes, ce *fou*-dre de la guerre n'est pas un *fou* irresponsable, mais un *fou*-rbe, bien qu'on puisse retourner à Sa Majesté *M'as-tu-vu*, roi de la dissimulation, la galéjade débitée de sang-froid aux poires tapées, SÉVERINE et Jules SIMON : « Je tiendrai pour un *fou* ou un malfaiteur celui qui entraînerait nos deux peuples dans la guerre ». Et de propos délibéré, après une longue préméditation, cet ambitieux mégalomane et avide mercanti déchaîne la plus criminelle et la plus barbare des guerres. Louis XI avait raison : « Celui qui ne sait dissimuler, ne peut régner ».

GUILLAUME le *Menteur*, le *Cabotin*, aux multiples visages, nous rappelle tout à la fois, et le boucher OTHON II, surnommé *la pâle mort des Sarrazins*, lequel, au dire d'HUGO, haïssait déjà Paris comme

« tison de mauvais feu »; et le cabot NÉRON, dont la mère était d'ailleurs de Cologne, ville à laquelle la fille de GERMANICUS donna son nom : *colonia Agrippina.* C'est pourquoi la garde d'honneur de NÉRON était déjà composée de Germains. Qui se ressemble, s'assemble.

Rappelons encore que le pays des tueries de femmes et d'enfants est aussi celui des mystiques et des mystificateurs. Le Boche est un orgueilleux barbare à enveloppe poétique, lyrique et piétiste. HAHNEMANN, qu'on peut orthographier ANE-MANN (l'homme-âne), «écrivit son « *Organon* », monument d'un parfait aliéné, « sous la dictée de l'Etre suprême »; la Vierge apparaît au visionnaire GUILLAUME — qui n'y croit pas — et lui donne une mission en Pologne; l'assassin de John PIERPONT MORGAN » accomplit un ordre de Dieu! » etc.

Ces mystiques à visions doivent beaucoup au milieu et à l'exaltation générale. L'école primaire, l'Université, la presse, les sociétés pangermanistes ont persuadé, tout Allemand qu'il est un messie ou tout au moins un révélateur au petit pied (1).

L'ogre des Barbares doit aussi beaucoup à son peuple, « le peuple élu ». Caisse de résonnance, sa mégalomanie correspond à la mégalomanie universelle. Dans un semblable milieu, les mensonges qui ont pour but d'exalter l'Allemagne sont reçus avec dévotion, les hâbleries et les mystifications extravagantes qui con-

(1) CF. P. SAINTYVES. *Les Responsabilités de l'Allemagne dans la guerre de 1914* (E. NOURRY, édit.), où cette exaltation collective est bien mise en lumière.

tribuent à accroître la gloire allemande sont acceptées avec faveur.

Ce n'est pas un motif pour qu'en notre pays de claire raison, nous recevions tous les potins, les ragots et les on-dit récoltés aux thés de MMmes Gibou et Pochet, pour les élever à la dignité de documents d'histoire.

Laissons la sottise et la mystification aux Boches et contentons-nous de la seule vérité. GUILLAUME II n'en sera pas plus honni et les HOHENZOLLERN n'en seront pas plus glorifiés. Inutile d'ajouter à cette sombre histoire, les ornements d'une clinique défaillante et d'une scatologie malodorante.

*
* *

Jeu de massacre académique.

Durand, du grand Depaul l'élève favori,
Chez Dame Faculté compétait une place.
Pajot siégeait dans le jury.
Pauvre Durand, quelle disgrâce !
Les maîtres accoucheurs étaient loin d'être amis.
Le contraire eût été plus drôle.
Le doux juge, devant ce cas à lui commis
De présentation *d'épaule*,
Elimina sans hésitation
Notre candidat dystocique.
Ce procédé de version
N'est pas le procédé classique.
De son échec Durand se trouva bien.
Depaul le fit élire académicien.

De la légion médicale,
Vous qui briguez le premier rang,
Souvenez-vous de l'élève Durand
Un bon coup *d'épaule* est la chose capitale.

Epigramme collective.

Sur le bloc académique.

Certes, ils ont beaucoup écrit,
Mais on demande qui les lit?
Ils prouvent qu'on peut être élu
Sans jamais avoir été lu.

*
* *

Lettre de candidature du Dr A. Corlieu.

Que les candidats malheureux ne se découragent point; de guerre lasse, il finiront par vaincre l'inertie de ceux qui sont dans la place : *Tout arrive*, a dit Voltaire bien avant Capus. Les candidats *perpétuels* sont rares, tels Gagne à la Chambre, d'hilarante mémoire, et le docteur Corlieu, qui eut l'esprit de transformer ses échecs en scie poético-académique :

Savants maîtres, je me présente
A vous pour la dixième fois :
J'ai la vertu persévérante,
Je viens vous demander vos voix.

En cas d'échec, pour ma famille
Ce serait un cruel chagrin;
Que diraient ma femme et ma fille?
Mon échec hâterait leur fin.

Ma femme en s'en allant au Temple,
Acheta, par occasion,
Un claque, un frac qu'elle contemple;
Ils font son admiration.

Elle disait : « Quel uniforme!
« Mon mari serait bien avec,
« A mes désirs qu'il se conforme!
« Il sait le latin et le grec.

« Il sait de plus — chose assez rare —
« L'*histoire de la Faculté*, »
Ce qu'on savait au temps barbare!
Vous connaissez sa loyauté.

« Il n'est pas méchant, quoiqu'on dise,
« Un peu bavard, mais pas faiseur;
« Il est gueux comme un rat d'église;
« Il vous porte tous dans son cœur. »

Ainsi dirait ma pauvre femme,
Le cœur gros et les yeux en pleurs;
Me refuser serait infâme,
Ayez pitié de ses douleurs.

Je n'ai jamais eu la vérole,
Je ne suis point avarié
Pendant vingt ans dans notre École
J'ai mérité votre amitié.

Ici, je ne vois que *Grands Hommes*,
Tous immortels — ou peu s'en faut ; —
Dans le temps inique où nous sommes,
Chez vous seuls on est sans défaut.

Quand j'aurai fini ma carrière,
Puisse-t-on dire au triste lieu :
CI-GIT SOUS CETTE FROIDE PIERRE
L'ACADÉMICIEN CORLIEU.

Un autre candidat, aux mêmes initiales fatidiques A. C., resta deux fois sur le carreau. Si ces lettres sont les deux premières d'AC-adémie — heureux présage — leur consonance analogique est celle d'ASSEZ, adverbe de mauvais augure.

*
* *

Médaillons académiques.

D'après nature. Ressemblance garantie.

> Ce n'est pas aimer la vérité que de ne l'aimer que flatteuse et agréable; il faut l'aimer âpre et dure, affligeante et sévère; il faut en aimer les épines et les blessures.
>
> Montaigne, *Essais.*

M. le professeur DEBOVE. — A tout seigneur, tout honneur. Au physique, le secrétaire perpétuel de l'Académie a la carrure du bœuf (de *bos, bovis*), et le mufle du dogue. *Cave canem*!

C'est le Guitry de la docte Compagnie. Du célèbre comédien, il porte « le menton volontaire et obstiné, le cou trapu, le masque dur et rarement souriant ».

Dans son nouvel avatar, il joue avec succès le préfet à poigne; de même, pendant son décanat, il fut le premier *flic* de l'Université : il fit passer à tabac les étudiants frondeurs. Ce maître, spécialiste des dilatations de l'estomac, est atteint de dilatation de l'énergie,

N'eût-il contribué qu'à la réforme de l'élection des

associés libres il aura bien mérité du corps médi-



Fig. 52.

cal en rehaussant sa dignité et celle de l'Académie.

Notre sarcastique ami MATHOT nous souffle à l'oreille :

« On peut lui appliquer le mot de Ricord — coutumier du fait — sur Dubois d'Amiens : C'est *du bois* dont on fait des secrétaires, mais non pas des commodes ».

GILBERT. — Modeste Ardennois, comme Jean SORBON et TAINE. Il est resté si jeune qu'il paraît l'élève de ses chefs de clinique et de ses internes.

C'est le *Cid* du corps médical, qui combat la *Mort* et peut répéter avec le *Cid Campeador*, combattant les *Maures* :

> Je suis jeune ; il est vrai, mais aux âmes bien nées,
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

Sa grande science, enrobée d'une aménité souriante, l'a fait encore surnommer le *grand sympathique*.

Quoique professeur de thérapeutique, il est un tantinet partisan de la médecine préventive par l'hygiène et de la médecine curative par l'expectation ou l'usage d'une pharmacopée fort restreinte. C'est le contraste de CHAUFFARD, un fervent thérapeutiste, qui croit que c'est arrivé, notamment pour le traitement balnéaire de la fièvre typhoïde, et cependant, quel lamentable échec ! Son *alter ego*, JUHEL-RENOY, a été une des victimes de la méthode frigorifique du Boche BRANDT. Cette fantaisie médicale, grâce à Dieu et à la logique qui finit toujours par avoir raison, *branle* — pardon — dans le manche et est passée de mode. Un tel échec provoqua de mordantes épigrammes :

> La fièvre typhoïde,
> Ironique et perfide,
> Tua JUHEL-RENOY
> Et se *chaut* du bain *froid*.

Ou encore :

Pour le typhique, on clame : « Eau froide, *il n'y a qu'ça!*
JUHEL-RENOY, à son détriment, le prouva.
— Sa mort, dit son traitant qui passe pour un aigle,
N'est qu'une exception qui confirme la règle.

Rappellerons-nous une consultation, pour un de nos clients typhique, où nous nous adjoignimes le professeur GILBERT et, sur le désir de la famille, son collègue X... Ce dernier, un des apôtres du traitement frigorifique allemand, en vint à proposer l'usage des *bains chauds*, parce que ses deux autres confrères n'étaient point partisans des bains froids et partageaient l'avis de BOILEAU, qui appelait déjà le froid « un ennemi mortel », tandis que le chaud ne lui paraissait qu' « un ami incommode ». Conclusion, le malade, que nous avions conduit seul jusqu'à la troisième semaine, généralement libératrice, mourut deux jours après la consultation; que vouliez-vous qu'il fit contre trois? A l'occasion de cet incident tragi-comique — comme dans la vie — nous improvisâmes ce quatrain, qu'au XVI[e] siècle on appelait « un tombeau », vocable de circonstance :

Naguère, des bains de typhiques
Il faisait des « frigorifiques »;
Maintenant, il les fait chauffer :
X... en *chauffeur* s'est changé !

LANDOUZY (1). — Il continua l'œuvre patriotique de Gübler qui, après la guerre de 70-71, entreprit de

(1) Ce médaillon, détaché de *Curiosa*, devait paraître dans le *Moniteur Médical*, quand le doyen de la Faculté, moins heureux que notre

démontrer à son cours de la Faculté que, pour les stations hydrominérales et climatiques de France, nous n'avions rien à envier à l'étranger; il ne s'agissait que de les mettre en valeur auprès du corps médical. LANDOUZY, à cet effet, organisa les « Voyages d'études médicales (V. E. M.) aux Stations françaises », voyages d'agrément et d'utilité — *utile dulci* — dont il se fit le « cicerone infatigable », à l'usage des médecins. Au cours dogmatique, il joignit la leçon de choses.

Son autre marotte, qui le mit en évidence dans le grand public et lui valut la médaille d'or des épidémies (1917), est la tuberculose, « contagieuse, par conséquent évitable », clamait-il avec la nouvelle école du *Médecin malgré lui* « qui a changé tout cela ». C'est faux. Elle est avant tout *héréditaire* et n'est *contagieuse* que chez les sujets disposés par *hérédité* à la tuberculose, sous toutes ses variétés; donc cette tare n'est qu'*héréditaire* dans l'espèce dite humaine et *inoculable* dans les laboratoires. Les graines pour les plantes, comme les bacilles de KOCH pour la tuberculose, ne germent que dans certains terrains propices à leur culture. Quant à sa curabilité, il n'a rien trouvé de nouveau et laissait ce soin aux caprices de la nature médicatrice, avec l'aide de l'oxygène de la cure d'air et d'une douce température (1), sans compter, non pas

grand CLÉMENCEAU, succomba aux suites de la prostatotomie. Nous la reproduisons telle quelle, d'autant plus que, répétons-le, selon la belle épigraphe de la *Biographie universelle* : « Si l'on doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité ».

(1) Ce ne sont pas les traitements qui manquent et leur nombre est l'indice de leur inanité : tous sont ordonnés et suivis Sans Garantie De Guérison, S. G. D. G., comme les brevets d'invention.

la suralimentation, mais la nourriture « saine et abon-



Fig. 53.

dante », à l'instar des marchands de soupe universitaires.

Il était surtout partisan de la prophylaxie et masquait

son impuissance curative sous cette lapalissade scolastique : « Au temps présent, le médecin doit être plus empêcheur de maladies que guérisseur de malades. » C'est la paraphrase de l'antique adage : « *Mieux vaut prévenir que guérir* ».

Enfourchant son dada de la bacillose, il en a *bassiné* tous les mondes, parlant à tort et à travers, sous forme de monologues uniformes, aux conférences populaires et aux congrès internationaux ou écrivant le même article dans les journaux médicaux et mondains. « Il voyageait, inaugurait, présidait... », dit le malicieux *Journal des Praticiens* (1); comme le Brésilien d'OFFENBACH,

On le vit aux deux hémisphères,
Au nord, au midi, puis ailleurs...

Pour tout dire en un *mot*, il joua le rôle de la mouche du KOCH. S'étant spécialisé dans le traitement des maladies de poitrine, le bruit qui se fit autour de son nom lui attira une nombreuse clientèle de tuberculeux. Nous en avons accompagné plusieurs à son cabinet de consultations, sur leur demande; il n'en a guéri aucun.

Après la mouche du fabuliste, on peut encore le

(1) « Ce fut un faible, ajoute ce périodique, cherchant, à force de bonne grâce, à réparer les hésitations de son caractère. Il part, regretté comme les hommes dont l'ambition, tout entière au service de leurs semblables, s'évertue à ne mécontenter personne et à faire plaisir à chacun. » C'était « l'ami de tout le monde », *amicus humani generi*, surtout de ceux qui pouvaient lui brûler de l'encens sous le nez dans la presse. Il était très sensible aux louanges banales, à la gloriole et aux honneurs : parmi les insignes de sa brochette de décorations figurait, à côté du radieux grand cordon de la Légion d'honneur, la modeste rosette du mérite agricole, toute la lyre de l'ostentation rubanesque et de quincaille.

comparer à l'écureuil qui tourne sans cesse dans le même cercle, sans plus avancer. *E move vita* était sa maxime. C'était aussi celle de son si sympathique collègue, le chirurgien LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, qui fut foudroyé à la tribune de l'Institut : la plus belle mort que puisse envier un savant.

Ce ne fut pas, comme M. LETULLE l'a avancé, un *remueur* d'idées, — ce mot n'est pas français, — mais un remuant, un trépidant, voire un agité d'esprit et de corps.

Et que restera-t-il de ce « clinicien ptisiologue et thérapeute », — encore un mot impropre du même panégyriste, — à part maintes conceptions lexicographiques, trouvailles de mots pittoresques, de néologismes ou de « formules lapidaires (1) », dont il était fier? Que restera-t-il, encore une fois, de ce crénologue, de ce *thérapeutiste*, de ce spécialiste prolixe et remuant, rien que le souvenir du mouvement perpétuel qu'il a découvert. Il ira rejoindre dans l'oubli la *Société de la Médecine dans l'Histoire*, mort-née, malgré sa présidence assidue, effondrement piteux, dû à l'un de ses travers psychiques : la *présidentite chronique*.

D'où ce billet de faire-part satirique :

(1) Tels : *crénologie* (de *crene*, source et *logos*, discours); les *blessés de la tuberculose*; la pleurésie, *graine de phtisie*; la sciatique, dite goutte sciatique, *localisation précoce de la bacillose*; la variole, *préservatrice* de la tuberculose; le *roux vénitien*, facteur de prédisposition à la phtisie, etc. La formule de son *ex-libris* est : *Onus et Honos* (Charge et Honneur), au-dessus de deux L majuscules anglaises affrontées LJ initiales de LOUIS LANDOUZY. La devise de l'*ex-libris* de notre confrère X. pourrait être celle d'HORACE : *Rem quocumque modo rem.* (De la galette, n'importe comment de la galette).

DE PROFUNDIS!

Au milieu des éclats d'un fou rire homérique,
La chapelle laïque
Médico-Historique,
Avec son président,
Rentra piteusement,
Où la prit l'inventeur, dans l'ombre du néant.

On se demande avec Géronte des *Fourberies de Scapin*, sosie du *Pédant joué* de Cyrano : « Que diable alloit-il faire dans cette galère? » Et nous répondrons avec Scapin : « Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé. » Comme quoi, on peut être atteint de bougeote et manquer de jugeote. Son thuriféraire a eu la générosité de glisser sur l'inanité de ce vaniteux plastronnage qui le couvrit de ridicule.

Lors de l'analyse qu'il fit de *Folie d'Empereur*, à la tribune académique, il commit l'erreur scientifique d'attribuer la mort du père de GUILLAUME II à une laryngite *syphilo-cancéreuse*, alors que cette dualité pathologique n'existe pas au larynx, mais à la langue, au dire du professeur GILBERT, médecin de l'Hôtel-Dieu, une autorité en la matière. Il se fit à ce moment l'écho d'un ragot de M. de Bonnefon, la commère du monde diplomatique qui répandit le bruit que FRÉDÉRIC III eut un accident syphilitique à son *canal*, lors de l'inauguration de *celui* de Suez ; ce qui est absolument faux, au dire de MACKENZIE qui l'a opéré de son CANCER laryngien.

Serait-ce pour sauver la mémoire de son nom que, sous son décanat, — ne l'oublions pas car le fait dépeint le personnage — on a débaptisé la « Salle de MM. les professeurs », inscription que nous avons lue, en Avril 1917, sur la porte de l'ancienne Bibliothèque de la Faculté, pour la dénommer à l'intérieur, sur une plaque de marbre, en lettres d'or :

SALLE LANDOUZY

RÉINSTALLATION de la BIBLIOTHÈQUE

1908-1911

Cette plaque domine une magnifique tapisserie qui ornait la salle du Conseil et représente la *Mort de Du Guesclin*, d'après le tableau de Nicolas Guy BRENET exposé au Musée de Versailles. Le gouverneur anglais de la forteresse de Chateauneuf-Randon, le 13 Juillet 1380, dépose, selon son engagement, les clefs de la ville aux pieds du vaillant connétable, sur son lit de mort. D'un côté, les clefs arrivent trop tard et, de l'autre, le vocable anthume de l'ancienne salle de la Faculté est décerné trop tôt (fig. 54).

Et cependant, qui doit dispenser et consacrer la gloire des véritables célébrités, sinon la postérité? Cette précaution, qui n'a rien de commun avec la *Précaution inutile* et ne manque ni de savoir-faire, ni d'habileté, justifie semble-t-il le dicton : *Qui se sert est bien servi.*

Son geste familier et clownesque consistait, pendant une conversation, à exécuter, en présence de son interlocuteur éberlué, — devant nous entre autres — une ou plusieurs pirouettes sur la pointe d'un pied, la tête dans l'extension et les yeux blancs au ciel, à la façon des coqs-girouettes des clochers ou mieux des sylphides de l'Opéra. Ce qui ne l'empêchait pas, dans le cours de ses gloses animées, de piquer çà et là des pointes d'esprit de bon aloi. A l'exemple des petits coqs,

Il lançait des cocoricos
En pivotant sur les ergots.

Les nabots flagorneurs de son entourage lui susurraient ce compliment de pharmacopole :

Comme NAPOLÉON, l'aigle de la bataille,
Par son ambition et sa petite taille,
Le doyen LANDOUZY prouve, avec ce héros,
Que les bons onguents sont dans les petits pots.

Aussitôt, les gigantiques de protester que les meilleurs onguents sont dans les grands. Les pygmées enjôleurs de riposter, d'abord en latin, comme les vieux membres de la *Société des Médecins humanistes* ou des forts en thème :

Magnus Alexander corpore parvus erat,

puis, en français rimé :

Tel du comte d'ARTOIS, disons de LANDOUZY :
« On a veu souvent grant cuer en cors petit ».

C'est ce que STACE pensait de THYDÉE :

Major in exiguo regnabat corpore virtus.
(Dans un petit corps logeait une grande âme).



Fig. 54.

Plus éclectique et juste milieu, mettons que le petit Poucet des doyens était *lepidissimus homuncio* (un petit

homme fort plaisant), ainsi qu'AUGUSTE appelait HORACE, et composons-lui cette épitaphe véridique

CI-GIT

Qui passa,
Repassa,
Trépassa,
Passera.

Signe particulier. — Dans son intérieur, d'après *L'Heure*, l'illustre CHAUCHARD, des magasins du *Louvre*, quand il était commandeur, ne portait jamais d'autre cravate qu'un éclatant nœud rouge auquel était suspendue la croix émaillée.

Le professeur LANDOUZY avait adopté le même usage lorsqu'il paraissait en public et provoquait maints sourires narquois.

LABBÉ. — A l'exemple de NÉLATON, pour la balle de GARIBALDI, il sut transformer une fourchette en trompette de la Renommée. Eût-ce été possible quelques années après, lorsque la gastrotomie, grâce à l'antisepsie, devint une opération banale?

CHAUFFARD. — Savant orthodoxe d'une certaine valeur, — ne pas lire d'une valeur certaine. Accorder un fauteuil académique à ce docteur en théologie était excessif : un banc d'œuvre suffisait.

Ce thérapeutiste est célèbre... en *L'Univers* ;
Il prescrit et proscrit à tort et à travers.

Urbi et Orbi. Au vrai, il a plutôt l'étoffe d'un thérapeute que d'un thérapeutiste et eût fait, comme son père

— le Bossuet médical — un éloquent prédicateur et un excellent médecin... des âmes.

BUCQUOY. — Il flûte pour assouplir ses doigts.

Médecin de l'archevêché, paraît-il, il est, en cour de Rome, l'arbitre médico-légal des instances en nullité de mariage de notre capitale : sinécure qui ne manquerait pas d'agrément pour l'amateur de paysages lunaires de *Miss Helyet* :

Ah! le superbe point de vue.
Ah! quel paysage enchanteur.
Ah! la perspective imprévue.
Ah! quel beau sujet d'amateur...

On ne s'embête pas dans les coulisses de notre Académie de M...usique.

AUVARD. — Les noms ont un destin : AUVARD rappelle OVAIRES, qu'il traite spécialement. A force de s'occuper des organes de la *reproduction*, il suit les errements de la nouvelle école boche, qui autorise à reproduire des documents sans en indiquer la source, tel, le berceau turc de notre *Hist. des Accouchements*. (Voir aussi couverture de *Curiosa*). Son esprit méthodique et original tout à la fois devrait le dispenser de recourir à ce procédé imité du fameux Bilboquet ; il peut, il est vrai, invoquer l'excuse d'IGNACIO de IPIGNA : *Furto lætamur in ipso*.

FARABEUF. — L' « enfant terrible » de la Faculté, qui se qualifiait « charognard », doit bien rire, dans l'au-delà, de la *Chronique Médicale* qui en fait un « surhomme ». Un brave homme suffit.

D'un esprit pétillant et paradoxal, plus fantaisiste et

fantasque que logique, ses crtiques: toujours amusantes, étaient souvent ondoyanes et diverses. Combien de fois, quand il était prosecteur, nous a-t-il plaisanté sur nos planches *iconoclastiques* et sur nos *petits moyens* mnémoniques, lui qui usa largement, par la suite, des mêmes procédés dans ses cours d'anatomie à la Faculté.

C'était un professeur plein d'ingéniosité, de l'école de PAJOT : il savait instruire en amusant.

Sceptique, sarcastique et caustique à l'excès, il avait parfois la dent aussi dure que l'ouïe. S'il était sourd, il n'était pas muet ; mais sans méchanceté ni rancune et toujours le cœur sur la main, à la portée de tout le monde. Un très brave homme, nous le répétons : l'antithèse du faux bonhomme.

GUYON. — Ses élèves en font aussi un « surhomme », et d'autres un surait. L'excès de louange attire l'excès de la critique, comme le paratonnerre attire la foudre. C'est surtout un vandale, un démolisseur, puisque sa spécialité est de briser les pierres ; il prend, de plus, les vessies pour des Internes, en y introduisant des bougies éteintes comme à Falaise.

Sondeur en titre des membres de l'Institut — tous prostatiques, pissant sur leurs souliers — qui, par reconnaissance, l'ont poussé *a tergo*. Ses clients pissent souvent des lames de rasoir dont il a le visage.

Homme d'esprit, il cultive le jeu de mots, à l'exemple du CHRIST, de VELPEAU, d'HUGO, *etc.*, et c'est apparemment pour avoir l'occasion de faire un calembour qu'il embrassa la *carrière* des *calculs*.

C'est un grand maigre, comme le Temps, et un grand maître qui a enterré tous ses disciples ; ce n'est

pas banal : de son école, il reste seul, non pas comme dans *La Favorite — une, deusse, troisse* ! — avec son déshonneur, mais avec l'honneur acquis.

ALLOPEAU. — Encore un nom prédestiné : *peaucier*, il a prôné l'hectine, produit arsenical.

POZZI, Jean Samuel (1). — Fort longtemps, sa chevelure d'ébène était frisée. Il partageait alors cet agrément avec la chicorée qui, elle, frise naturellement. Notre maître le devait, paraît-il, au petit fer d'un habile figaro du voisinage ; tel Henri III. Mais si, sur le soir de la vie, il est défrisé, il a néanmoins conservé le sourire de sa prime jeunesse et — quoiqu'il fût sénateur de (*senex*, vieux) — la verdeur extérieure d'un galant homme.

POZZI, le *Bel, le Bien-Aimé*,
Surnoms de rois, est bien nommé.
POZZI, dit puits en Italie,
Puits de science signifie.

Puits sans fond et non pas sans fonds.

L'anthropologiste de naguère s'est spécialisé dans la gynécologie et la politique (conseiller général de la Dordogne, ancien sénateur de ce département), « qui sont toutes deux des histoires de femmes », fait obser-

(1) Ces lignes étaient écrites plusieurs années avant que cet éminent chirurgien tombât, le 13 juin 1918, dans son cabinet de consultation, — comme Gaston CALMETTE, directeur du *Figaro*, — sous les balles d'un de ses clients, atteint du délire de la persécution à forme persécutante. Combien de confrères sont à la merci de pareils aliénés de l'un et l'autre sexe, que la police, même prévenue, laisse circuler librement. *Experto crede*... Ce médaillon devait paraître dans le *Moniteur Médical*, lorsque la fin tragique de POZZI survint. Ce n'était pas le moment de plaisanter.

ver le spirituel et mordant *Docteur de Saint-Mandé*, et il a négligé la science de laboratoire.

Ce grand *chef* de la cuisine gynécologique — pour ne pas lui donner le nom malséant que la *Chronique Médicale* nous a appliqué — est non seulement le guérisseur, mais le « protecteur » ou le Cromwell du sexe, dit, par euphémisme, *beau* et *faible* (*beau* au physique et *faible* d'esprit s'entend), ce qui ne l'empêcha point d'être la tête de Turc des ennemis de la castration chez la femme.

Le Docteur Etienne Canu, en 1897, consacra sa thèse (qu'il ne put soutenir devant la Faculté) à ce sujet (1) et lui décocha quelques critiques sévères ou *canulantes*, pour nous servir d'un terme argotique de circonstance, mais sans importance.

Nous lisons p. 127 : «... On a châtré dans Paris, depuis quinze ans, trente à quarante mille femmes en pleine période de ponte ovulaire. Dans notre quartier, grâce au service de M. P... (le nom est en toutes lettres), nous en trouvons jusqu'à trois par maison... » Il faut apparemment faire la part de l'exagération.

D'autre part, un charmant crayon de Louis Tauzin le représente jonglant élégamment avec des œufs de *poule*.

Le célèbre ovariotomiste, cassant, par nécessité, les œufs de la femme, en fait, il est vrai, un être asexué, ni homme ni femme, un homasse ou un *hommelet*.

Le Docteur POZZI a le don d'ubiquité; on le ren-

(1) *La Castration chez la femme, ses résultats thérapeutiques Conséquences sociales et abus de cette opération.* Ollier-Henry libraire-édit. Paris.

contre partout, aux grands enterrements ou mariages, aux premières représentations, dans les couloirs du



Fig. 55 (1).

(1) Cette spirituelle et artistique lithographie a été éditée par MM. MALOINE, qui nous ont accordé la gracieuse autorisation de la reproduire.

Sénat, à la Faculté de Médecine, à l'Académie de médecine, *etc.*, mais non pas à l'Institut — sa roche Tarpéienne — qui vient de lui fermer ses portes (1). Il ne serait pas surprenant que sa malencontreuse intervention dans l'affaire précitée ne soit pas étrangère à ce fâcheux résultat. Les balles de revolver dans la cavité abdominale jouèrent un rôle néfaste sur son sort dans les derniers temps de sa vie qui finit à 69 ans.

Ce parpaillot — au prénom israélite, Samuel, — d'un parisianisme suraigu, est un méridional à l'eau de rose et non pas à l'ailloli, sans accent ni aigu ni grave. On pourrait le dénommer, en raison de ses *castrations* ovariennes, POZZI de CASTRES, quoique né à Bergerac (1846). N'appelle-t-on pas son contraste physique : CYRANO de BERGERAC, bien qu'il soit natif de Paris? Certains désignent l'ancien « *honorable* » sénateur, le châtelain de La Graulet, sous le titre nobiliaire de SIRE de BERGERAC.

Pour mémoire, rappelons que les comtes de Périgord échangèrent le pays natal de POZZI avec MONCUQ, qui leur fut cédé par Philippe VI. Particularité historique qui n'influa d'ailleurs en rien — est-il besoin de le dire? — sur le choix de la spécialité de notre élégant gynécologue.

A titre de renseignement, voici deux échos disparates de la presse, où notre gynécologiste reçoit, d'un côté,

(1) Premier tour du scrutin : QUENU 22 voix, POZZI 12, BAZY 11, DELORME 6.
Second tour : QUENU 31, POZZI 14, BAZY 5.
Remarque mnémonique. Les noms en **NU**, Ca**NU** et Que**NU**, ne sont pas favorables à notre spécialiste qui travaille dans le **NU**.

un coup de lancette et, de l'autre, un coup d'encensoir ou pavé de l'ours.

Nous relevons dans le *Moniteur Médical*, organe indépendant, au début d'un article intitulé « Souvenez-vous! », ces passages qui devraient être publiés en tête de tous les numéros des journaux scientifiques :

Il faut de temps en temps remémorer aux Médecins et aux Pharmaciens Français les noms des DIX médecins et biologistes ALLEMANDS qui signèrent le trop cynique manifeste dit des « *Intellectuels.* »

Ce sont :

E. von Behring (Marbourg).
P. Ehrlich (Francfort).
E. Fischer (Berlin).
E. Hoeckel (Iéna).
Fr. Naumann (Berlin).
Alb. Neisser (Breslau).
A. Plohn (Berlin).
W. Roentgen (Munich).
W. Waldeyer (Berlin).
Von Wassermann (Berlin).

Et dire que plusieurs de ces « *Intellectuels* » SOLLICITÈRENT et reçurent récemment une hospitalité plus qu'écossaise!

Qui ne se souvient de la réception d'Ehrlich dans le service du Docteur Pozzi?

A l'hôpital Broca, le lundi 2 février 1914, Ehrlich (prononcez : professeur Paul Ehrlich, Excellence, de Francfort am-Mein), disait : « Nul n'est prophète en son pays; je dois dire que c'est à Paris, que ma méthode, que mes idées ont été le mieux comprises et appliquées. »

Et cependant, ceux qui réservaient pareil accueil, devaient savoir que leur hôte en était peu digne.

Le docteur G. MILIAN, médecin des hôpitaux, signataire de l'article, le termine en fournissant la preuve de l'accusation, à propos de tubes du fameux 606 demandés par lui, en août 1910, à feu le professeur EHRLICH (*Dieu te bénisse!*)

D'autre part, le *Pays* agrémente l'un de ses numéros d'Août de l'année courante, de ce ridicule panégyrique — le Capitole après la roche Tarpéienne — sous la rubrique pommadée : « Le Major ».

Il faudrait même pouvoir ajouter à ce titre un superlatif, à cause du nombre de galons et de décorations, à cause aussi de la réputation mondiale du personnage. En costume plus simple, son effigie passera à la postérité grâce au buste exécuté par le prince Troubetzkoi avant son départ pour l'Amérique.

La tête très jeune encore, avec la barbe courte, le regard vif sous le front lumineux, le cou découvert par la chemise entr'ouverte, et, finissant le torse, l'encadrant, lui donnant toute sa signification, les *mains*, fines, élégantes, actives et souples, aux doigts allongés, aux phalanges minces, agiles, des mains douées d'énergie et de force sous leur aspect aristocratique, des mains investigatrices et sondeuses, qu'on s'étonne de voir au repos dans la mollesse d'une attitude de loisir.

Je me rappelle à une répétition du théâtre Sarah-Bernhardt, la regrettée Jeanne Marni disant à Emma Calvé : « Nous sommes sœurs... en Pozzi! »

Pour finir sur un mode lyrique, rappelons que d'après la *Renaissance* et la *Médecine internationale illustrée*, POZZI fut « un poète de la plus belle inspiration. Il laisse un grand nombre de poèmes d'une forme très pure, témoin ce sonnet évocateur de son cher Périgord où POZZI va dormir l'éternel sommeil. »

Retraite.

J'irai : je marcherai devant moi, dans la plaine,
Sans trêve, sans m'asseoir sur le bord du chemin,
Sans étancher ma soif à l'eau de la fontaine,
Jusqu'à ce que j'échappe à tout regard humain.

Je ne m'arrêterai pour y reprendre haleine
Qu'en un lieu parfumé de lavande et de thym.
Les oiseaux berceront mon mal chaque matin
Et les grillons du soir endormiront ma peine.

Pour seuls amis j'aurai le muguet et le lis;
Le frelon qui s'endort dans le volubilis
Inclinera vers moi la tige frêle et torse.

Puis, je me coucherai le long des prés herbeux,
A l'ombre de quelque arbre antique, dont les bœufs
De leurs flancs roux et chauds auront lissé l'écorce.

Les poètes, les littérateurs de bon aloi ne sont pas rares dans le corps médical (Apollon n'était-il pas le dieu des oracles de la médecine et de la poésie?) tels : Helme du *Temps*, le Dr Georges Duhamel, en littérature Denis Thévenin, dont *Civilisations* a obtenu le prix Goncourt, en 1918, et le professeur de clinique gynécologique à la Faculté, Jean-Louis Faure, dont un poème fut couronné le premier, lors du concours de poésie lyrique, institué par le *Figaro*; sans compter les médecins-poètes Loviot, Edm. Rousseau, Henry La Bonne, etc.

FLEURY (De). — Nom dont la consonance évoque *flair et fleurs*. Il a du *flair*, avec le nez *fleuri* de Cyrano en moins beau.

Après un stage au *Figaro*, où il a brûlé de l'encens sous le nez des Académiciens, ceux-ci lui décernèrent en chœur un *dignus es intrare* et se gardèrent bien de se plaindre, comme l'augure Chalcas, de recevoir « trop de *fleurs* ».

Pour les médecins, c'est un littérateur; pour les littérateurs, un médecin. Tel X..., d'après le docteur Mathot, est un historien pour les médecins et un médecin pour les historiens. DAUDET (Alphonse) lui disait : « Faites donc de la médecine », et ses chefs de Sainte-Perrine lui donnaient le conseil d'écrire le *Roman de Sainte Perrine*; mais ce fut CHAMPFLEURY — nom à même terminaison — qui écrivit les *Amoureux de Sainte-Perrine*. Il magnifia Littré, cela vaut mieux.

MESUREUR. — Ni médecin, ni même bachelier; ancien conseiller municipal qui eut la gloire de faire changer les noms des rues de Paris portant un nom de saint. Non réélu, on lui octroya, comme fiche de consolation, la sinécure lucrative de Directeur de l'Assistance publique. Prévoyant qu'un jour, à la merci d'un caprice ministériel, il sera obligé de céder sa place à un autre favori du sort et du pouvoir, il s'est assuré une retraite aux Invalides de l'Académie de Médecine, en qualité d'associé libre.

PERRIER. — La direction du *Muséum* lui donne le loisir de chroniquer au journal de même nom et à d'autres périodiques. Comme MOLIÈRE, il prend son bien où il le trouve, même dans les articles qui ne sont déjà que des travaux compilatoires et il a la loyauté de le reconnaître. Voir la *Revue hebdomadaire*.

HAYEM. — Spécialiste des affections de l'estomac,

dont le malade est le meilleur médecin, à moins qu'elles ne proviennent d'une tare organique exigeant une intervention chirurgicale, souvent funeste.

En thérapeutique, il a inventé le sous-nitrate de bismuth à dose massive. Il a, en outre, trouvé le moyen de mesurer la quantité des globules de sang, à l'aide de l'appareil de MALASSEZ.

Il représente à l'Académie le médecin *silencieux*, *il Pensieroso*, *le Penseur* de MICHEL-ANGE; beaucoup gagneraient à imiter son silence prudent.

DÉJERINE. — Suisse et mari de Mme DÉJERINE-PLUMKE, ancienne interne des hôpitaux, la première de son sexe reçue à l'Internat.

Professeur de neuro-pathologie, il a succédé à CHARCOT, mais ne l'a pas remplacé; il a lu GRASSET et a beaucoup retenu. Il a perfectionné le marteau pour percuter le tendon rotulien, en ajoutant un pneu.

Ses études sur l'histoire de la Médecine sont plus profitables à la science que ses consultations données aux névrosés incurables, mais vaches à lait inépuisables (1).

MOSNY. — Rendu célèbre par les huîtres qu'il accuse de propager la fièvre typhoïde. Parquées à l'embouchure des fleuves, ces mollusques vivent effectivement des immondices des villes riveraines. Si vous allez à Honfleur, — la mal nommée, — à la marée basse, ayez soin de vous boucher le nez : c'est une infection, on dirait qu'*on fleure* — pardon — des tinettes. Certes oui, l'huître crue voilà l'ennemie! Telle la salade polluée par les ordures de chiens est un agent assez fréquent de

(1) Il a précédé, de quelques mois, dans la tombe, son collaborateur et ami fidèle, LANDOUZY.

contamination des échinocoques des kystes hydatiques.

MOSNY, pense notre ami MATHOT, depuis son cri de détresse, craint toujours d'être ouvert par un écailleur mécontent.

RANVIER. — Élève de Claude BERNARD et des cochons à la campagne, où il cultive aussi d'excellents choux. Ce frère Siamois de CORNIL, en histologie, est le médecin-laboureur. C'est un vrai savant, un des rares qui honorent l'Académie; mais il y brille trop souvent par son absence.

PINARD. — Notre opinion sur ce grand maître en tocologie n'a pas varié (1). Lui aussi, par son nom, était prédestiné à la gynécologie. Nombreux, en effet, sont les accoucheurs et sages-femmes dont le nom oblige : LA MOTTE, AMAND, la BOURCIER, LACHAPELLE une chanson d'étudiant ne dit-elle pas :

Pour entrer dans cette CHAPELLE
Il faut se mettre à genoux;
Faut avoir une chandelle
Qui n'a pas de mèche au bout...?

LACUISSE (pas d'argent, pas de cuisse), DEMANGEON, COYON, DENEUX, CHEVET, LEJUMEAU de KERGARADEC, VERMONT (rappelant VERT-Galant et MONT de Vénus), SALMON (quand il est émaillé de FLEURS ou mieux de FLUEURS BLANCHES), LEVACHER, PINEAU (sans commentaire), VITARD (*dito*), VESPA (Pardon la Compagnie, dit Dumanet, ça m'a-t-échappé!) LEVRET (rappelle LÈVRE), BIHERON

(1) Consulter nos *Accoucheurs et Sages-femmes célèbres.*

(BIBERON), DOLÉRIS (évoque douleurs) RIBEMONT-DESSAIGNE (contient RIB de RIBAUD, MONT de Vénus et SAIGNE); n'oublions pas en *queue* le docteur LEQUEUX, agrégé chargé du cours d'Obstétrique à la Faculté et adjoint au professeur Paul BAR (rappelant un bassin BARRÉ) à la Clinique d'accouchement et de gynécologie Tarnier.

Côté des dames. Ajoutons à la série analogique des noms prédestinés maintes ventrières contemporaines, tirées de l'annuaire de 1914 : Mesdames CONOD, DOME, GROSS, GROSSE, GROSSET, GESTA-MANCEAU (rappelle GESTATION et rime avec BERCEAU qui est une MANNE ou un panier sans anses), LETERME, LUCE (dérive de LUCINE déesse des accouchements), PAGEOT (homonyme du professeur d'accouchements PAJOT), POUPON, POUSSARD (rappelant le POUSSEZ et le TIREZ écrit sur les portes), SAGE, le nom suggestif de Mme VERGÈS, rue d'Alésia, sera le mot de la fin (1).

Réservons toutefois une mention spéciale à Mlle Jeanne CONNES, qui tient le record des noms prédestinés et obtint, à la distribution des prix du 28 Juin 1902, coïncidant avec le centenaire de la Maternité, outre son diplôme, la médaille d'or, deux médailles d'argent et un premier prix. Ce succès prodigieux est sans précédent dans les annales de l'École d'Accouchement (2).

(1) Cueillons cet écho dans le *Moniteur Médical* de notre vaillant ami DELACROIX : « Pour affaire d'avortement, Marie PARLEBAS, 13, rue du Moulin de la Vierge, soi-disant sage-femme est arrêtée. » *Par le bas, Moulin de la Vierge*, n'est-ce pas assez croustilleux ?

(2) Dernière mention de nom prédestiné, par ordre chronologique : Mlle PIN, en 1915, a soutenu, à la Faculté de Montpellier, sa thèse

Sur ce, fermons cette longue parenthèse et revenons à notre maître PINARD, en reproduisant la pièce satirique, *Puériculture*, que lui décocha spirituellement le docteur S..., dans la *Gaz. méd. de Paris*, à propos de l'excellente idée des fameux cours de puériculture, proposés, acceptés et pratiqués pour jeunes institutrices :

En fait de culture, Madame,
Je connaissais jusqu'à ce jour
Celle de la pomme d'amour
Et des poires cuisse-madame.

J'avais, en outre, ouï parler
D'une vague pisciculture
S'ingéniant à nous combler
De court-bouillon de friture.

J'apprends, grâce à PINARD (1),
Que les enfants, ça se cultive
Comme l'épinoche et l'endive,
Comme la carpe et l'épinard.

Homme discret, docte et sans vices,
L'inventeur de cet art nouveau
A grand renfort d'in-octavo,
L'enseigne à nos institutrices,

Ce jour, Monsieur Pinard ébruite
« Le tub, pipi, le tub, dodo,
« L'enfant de même que la truite,
« A besoin d'être changé d'eau. »

doctorale sur *La Fécondation*. Pour être complet, devons-nous citer l'auteur de l'*Histoire des femmes médecins*, Mélanie Le PINSKA, de Luxeuil, docteur en médecine (1900) ?

(1) *La puériculture du premier âge*. Chez Colin.

Bravos... nourris, on l'imagine,
Et le professeur, cils battants :
« L'enfant, ainsi que l'aubergine
« Se sème surtout au printemps. »

... A peine d'une institutrice
Le front a rougi de pudeur,
Les autres, la bouche en calice,
Ont fait risette à l'orateur :

« Ah! nous y voilà tout de même,
« Avant d'expliquer plus longtemps
« Comme on cultive les enfants,
« Dites-nous... comment on les sème. »

DOLERIS. — Son nom rappelle le châtiment infligé à ÈVE par le *bon* Dieu, ainsi qualifié par les poires de bon chrétien parce qu'il châtie sans cesse : « Tu enfanteras dans la douleur! »

C'est l'apôtre de la repopulation qui prêche, comme saint JEAN, dans le désert; mais chacun prêche pour son sein. N'est-ce pas d'ailleurs une question vitale pour les tireurs de cordon? Populo, popule, d'abord pour les accoucheurs, ensuite pour perpétuer la noble race des miséreux, des apaches, des alcooliques, des grévistes, des fainéants et des bolchevistes.

Quoique l'on fasse et dise, toutes les sanctions (1) contre la dépopulation seront autant de coups d'épée dans l'eau... de l'amnios. Plus un peuple est civilisé et syphilisé, moins il prolifère, pour améliorer le bien-

(1) Charles RICHET alla même jusqu'à demander la suppression du secret professionnel en l'espèce, abaissant le médecin au rôle d'agent de police *secrète* : « Le *secret* professionnel, clama-t-il, du haut de la tribune académique, est une très belle idole, mais à laquelle il ne faut pas sacrifier trop de vies humaines! »

être de chacun. Voyez chez les brutes boches, leurs femelles sont de vraies lapines.

MONOD. — Rien de plus commun que ce nom propre ; on le trouve partout. N'en jetez plus ! Le monôme des MONOD en file indienne est, avec la bêtise humaine, ce qui, d'après RENAN, donne le mieux l'idée de l'infini. Nous ne partageons pas l'opinion ironique de l'un d'eux : « les Monod sont une des plaies de l'humanité ». C'est excessif. Au vrai, ils sont éloignés des extrêmes, haut et bas ; ce sont des mi-côtes, des sages : *in medio stat virtus.*

RIBEMONT-DESSAIGNES. — Après avoir tripoté la glaise malodorante des parturientes, il occupe ses loisirs à pétrir la glaise inodore du statuaire, non sans succès. Il est l'auteur du buste vivant de feu son maître TARNIER. L'original est au Musée de Dijon et une réplique en terre cuite, assez mal patinée et éclairée, figure à l'Académie de Médecine.

Flûtiste, peintre, dessinateur, sculpteur, notre quinque-dextre a toutes les cordes de l'Art — compris celui des accouchements — à son arc : « Combien », dit un autographe modeste sous une caricature des Laboratoires FOURNIER (fig. 55 *bis*) qui le représente avec cinq mains, tenant un forceps, un pinceau, un ébauchoir, un crayon et une flûte, « je regrette de n'avoir pas toutes ces mains au service de la dystocie ».

RAYMOND. — Neurologue averti, il eut le plaisir de découvrir dans le neurone un fil d'Ariane :

La femme écervelée est de nerfs un paquet ;
Le docteur RAYMOND, qui dans les coins la connaît,

A pris ses nerfs pour fils conducteurs de sa vie,
Menant à la fortune et à l'Académie.

Pas compliquée la thérapeutique d'un névrologiste : bromures et douches ou douches et bromures ; un point, c'est tout. Et la nature guérit aussi rarement que le spécialiste : quand on est névrosé, c'est pour longtemps !



Fig. 55 (*bis*)

PORAK. — Nous ne pouvons dire tout le bien que nous pensons de notre fidèle Achate. PLATON nous est cher, mais la vérité nous l'est plus encore. Cela se dit habituellement en latin, mais les « médecins humanistes » ne l'auraient pas compris.

Sans avoir l'éloquence de DÉMOSTHÈNES, il s'est, comme lui, guéri de son bégaiement, sans cailloux dans la bouche, en faisant le soir des cours publics. Jamais proverbe, tiré des *Géorgiques* : « Un travail opinâtre vient à bout de tout », ne trouva meilleure application. S'il eût la chance d'être encouragé et soutenu par DEPAUL, cette protection lui attira par contre l'inimitié de PAJOT.

Au concours de l'Ecole,
Le professeur Pajot
Opposa son veto;
Mais, pour l'Académie et pour les Hôpitaux
Il eut le coup *d'épaule*.

Ce n'est pas très exact, mais les licences poétiques et les jeux de mots aidant, il ne faut pas y regarder de trop près.

Au vrai, DEPAUL est mort trois jours avant l'échec de PORAK à l'agrégation; c'est une des raisons qui l'ont empêché de se représenter, et le maître en tocologie n'a été pour rien dans son élection à l'Académie. BUDIN et PINARD ont été nommés avant lui. Leur élection correspond précisément aux décès de DEPAUL, de BLOT et de DEVILIERS. PORAK a remplacé ce dernier. Ses mémoires sur le passage des médicaments et des poisons à travers le placenta ont assuré son élection. Il ne l'a emporté qu'à quelques voix de majorité sur RIBEMONT. Tout est bien qui finit bien.

ACHARD. — A fait plusieurs grandes découvertes, entre autres l'*Apoplexie hystérique* qui n'existe pas; BABINSKI, autre Académicien, l'a démontré.

BOUCHARD. — La *Bouche d'or* ou le Jean Chrysostome de la Médecine. Le *Grand Pontife*, en consultation, rend des oracles, mais non pas la monnaie; ses honoraires très élevés sont en rapport avec sa réputation.

Si l'on en croit la mauvaise langue de notre confrère et ami MATHOT, il avait tellement de succès dans son traitement de la fièvre typhoïde, à Lariboisière, « qu'aucun malade ne voulait plus entrer dans son service, de peur d'en sortir trop tôt guéri, les pieds devant ».

Bouchard a forgé une étiquette de pathologie générale : « Les maladies par ralentissement de la nutrition ». Cette conception géniale a établi sa fortune, mais elle a été aussi le mot de la fin : il n'a jamais rien trouvé depuis. Tout de même, il a découvert que les aéroplanes étaient trop souvent sujets à des chutes et il a inventé le moyen de les faire tomber plus vite. Au surplus, il a également imaginé la réforme des études

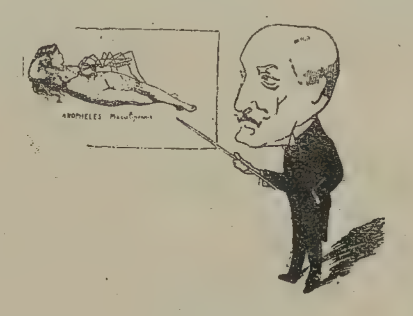


Fig. 55 (*ter*)

médicales, qui consiste à nommer tous ses élèves professeurs sans concours.

BABINSKI. — A inventé le *réflexe* et démoli l'*hystérie*, jusqu'à nouvel ordre.

A été rendu célèbre par le tableau de Brouillet, *A la Salpêtrière*, où il est représenté à côté de Charcot, tenant une jolie fille pamée dans ses bras et il n'a pas l'air de s'embêter. Ce neuropathologiste a patiné et exploré tous les tendons — certains prononcent tendrons. Voilà l'inconvénient d'être beau, blond et riche. « Vive la Pologne ! Monsieur ! ».

Nota. — Son frère aîné Ali-Bab a écrit le fameux traité

de cuisine, art qui fournit tant de clients aux médecins.

BLANCHARD (Raphaël). — A été le préparateur de Paul Bert et professeur de parasitologie et de médecine coloniale, sans avoir été jamais parasite ni aux colonies. Mais ne peut-on pas faire des travaux sur la puissance de la mâchoire des crocodiles, sans avoir été mangé par eux ?

Erudit modeste, conférencier éloquent, écrivain intéressant et éclectique, il *Sait tout* et peut prendre pour devise celle de Pic de la Mirandole : *De omni re scibili.*

Il a découvert un piège à puces, rapporté de Chine, bestioles parasites qui, comme les mouches, propagent de nombreuses maladies.

Une des caricatures de l'album Fournier (fig. 55 *ter*) le représente une baguette à la main montrant le dessin d'une femme nue piquée par l'anophèle *Maculipennis*, à laquelle le spirituel académicien a ajouté cette légende autographe : « Par la seule force de sa beauté, la Femme mène le monde. Un chétif insecte suffit à la vaincre. *Natura maxime miranda in minimis*, disait Linné ».

RICHELOT. — Son plus *riche lot* — pardon — est son fauteuil académique. Récure et opère les utérus, organes qui ont des cornes et les font porter.

TROISIER. — L'homme aux épais sourcils, comme Velpeau, mais les fronce rarement. Il a écrit une thèse d'agrégation sur la *phlegmatia alba dolens* ; et il est, lui-même, phlegmatique, blanc et douloureux ; c'est une thèse bien soutenue ; on peut dire qu'il était plein de son sujet.

CAPITAN. — S'est présenté avec obstination, pendant quinze ans, au concours des hôpitaux, sans réussir. De dépit, il s'est fait archéologue et est entré à l'Académie. Que n'a-t-il suivi l'exemple de X qui, sans cesse blackboulé aux hôpitaux, concourut pour une place vacante de médecin d'une prison, sinécure analogue à celle de portier de l'obélisque.

ROBIN ALBERT. — N'a rien de commun avec CHARLES. Il a trouvé beaucoup de remèdes *nouveaux*, déjà *anciens*. Il est très décoré et décoratif, bien que sa spécialité consiste à travailler dans le pipi. Son nom, contenu dans ROBINET, oblige.

Il fut la *Liane* dont s'enguirlanda la Faculté et le Don Juan dont s'enorgueillit l'Académie.

Sceptique, c'est l'arbitre de la mode des médicaments : « Usez-en tandis qu'il est encore à *ma* mode ! ».

STRAUSS. — Beau-frère de TRISTAN BERNARD. Israélite et bienfaiteur des déshérités et des enfants pauvres chrétiens.

Il n'est pas docteur en médecine, quoique membre de l'Académie de Médecine. Il échoua à la députation, mais fut admis aux Invalides du Sénat, comme MESUREUR.

Ne pas le confondre avec Isidore, — autre Israélite, — mort d'une pustule charbonneuse, il y a dix ans.

ROGER. — N'est pas ténor ni manchot, comme son illustre homonyme lyrique, mais est fils d'une actrice de l'Odéon qui fut célèbre par sa belle voix. A écrit une pièce de théâtre pour ANTOINE, ainsi que notre collaborateur et ami L. NASS. Sa mère étant morte, n'a pu débuter dans la pièce de son fils.

Cette pièce, en deux actes, du doyen de la Faculté, est signée du pseudonyme G. HENRIOT et a pour titre *L'enquête*. Elle a été donnée le 24 Octobre 1902, avec un succès considérable, car elle eût quatre-vingt-quatre représentations. Il s'agit d'un juge d'instruction, épileptique, qui ignore son mal, et est l'auteur inconscient de la mort « par *inhibition* ou choc nerveux amenant un arrêt subit du cœur », du président du tribunal, frappé à la tête d'un coup de pomme métallique de la canne du juge, pendant une crise « dont le caractère fondamental est l'absence de tout souvenir ». Cette pièce d'un vif intérêt dramatique, bien qu'à thèse scientifique, a été éditée chez STOCK.

D'ARSONVAL. — L'ancien préparateur de Claude BERNARD ; ça c'est un titre ! A inventé une étuve et la D'Arsonvalisation. Par ses courants de haute fréquence, il guérit les artério-scléreux, avec l'aide de MOUTIER. Il touche sa part de l'appareil téléphonique de l'Administration des P. T. T.

Le professeur Charles RICHET (1). — Véritablement né coiffé, toutes les muses l'ont comblé de leurs faveurs dès le berceau.

Fils à papa de première classe, il a, en quelques enjambées, gravi tous les échelons de la profession et obtenu les hautes places appointées et honorifiques.

Par droit de naissance, autant que par sa valeur

(1) Ne pas confondre avec l'illustr...ateur RICHER Paul, membre également de l'Académie de médecine et de l'Institut (Section des Beaux-Arts), cénacles où il a pénétré en suivant « le plus court chemin d'un point à un autre », nous voulons dire « la ligne droite » du dessin, art d'agrément qui, en l'espèce, joint l'utile à l'agréable.

scientifique, il a son fauteuil à l'Académie de médecine, et, sur le quai, à l'Institut (Académie des Sciences).

On aurait plus tôt fait d'examiner les commissions que présidait notre feu doyen, que dire quelles sont les questions qu'a abordées et résolues son omniscient beau-frère Charles.

La physiologie n'a plus de secrets pour lui. Depuis longtemps intronisé dans la chaire de la Faculté où s'élabore ce roman de la médecine, grâce à une imagination sans cesse en effervescence, il a tout chambardé, tout révolutionné. Où sont les LONGET, les Claude BERNARD? Où sont les neiges d'antan?

Nous nous garderons de parler de sa grande découverte, l'anaphylaxie. Notre incompétence s'y oppose. De mauvaises langues prétendent que le professeur RICHET a, ce jour-là, tiré trop la couverture à lui et qu'il a fait à ses collaborateurs un enterrement de 1re classe.

Si nous en jugeons par les taches que chaque jour les observateurs signalent dans ce nouveau météore « l'anaphylaxie », nous craignons qu'il ne se refroidisse promptement et aille rejoindre les vieilles lunes au grenier des hypothèses qui ont cessé de plaire.

Le souvenir plus positif du prix NOBEL, hommage de la dynamite au professeur pacifiste, sera là pour adoucir l'amertume des désillusions.

D'ailleurs, notre physiologiste a son violon d'INGRES. Que disons-nous? Pour se reposer de ses travaux de laboratoire, quel instrument n'est-il pas capable de faire vibrer?

Touche à tout émérite, il s'est jeté à corps perdu

dans les sciences occultes. Somnambulisme, spiritisme, télépathie, magie, rien de ces arcanes ne lui est étranger.

Nous avons souvenir de quelque mésaventure, amusante pour la galerie, où il s'est trouvé mêlé au cours de ses incursions dans le monde des médiums, dupes et dupeurs (1).

Avant la guerre actuelle, que de conférences en faveur du pacifisme et de l'antimilitarisme! Nous ne doutons pas de la bonne foi de l'apôtre : elle est prouvée par l'évolution immédiate vers un patriotisme ardent, dès que les Boches lui apparurent sous leur vrai jour.

Mais dans ce nouvel avatar, le prophète ne s'est pas montré plus clairvoyant. Nous faisons allusion à l'article sensationnel, paru dans le *Figaro*, en 1914, où par A + B, il prouvait que l'Allemagne serait affamée à brève échéance.

Parmi les déconvenues ou défaillances de jugement qu'a pu regretter Charles Richet au cours d'une longue carrière et qui n'ont entamé en aucune façon son originalité créatrice, on se rappelle avec stupeur l'accueil enthousiaste qu'il fit à la tuberculine de Koch sitôt qu'elle fut signalée et l'article hyperbolique de la *Revue Scientifique*, alors dirigée par notre physiologiste.

Les savants français ont cru trop longtemps à l'infaillibilité comme à la sincérité de la science boche, et M. Ch. Richet, qui n'est pas un pontife, ignore les discours ambigus.

(1) Lire *Bien-Boâ et Ch. Richet*, par le Dr Rouby. XVe Congrès International de Médecine. Lisbonne, 19-26 Avril 1906. Publié à Lisbonne, *typographia* Adolpho de Mendonça, rue de Corpo Santo 46-58, 1907.

Prosateur et poète à ses moments perdus, il a fait feu de la plume dans tous les genres littéraires. A la *Revue Bleue*, où, en sa qualité de gros actionnaire, il était comme chez lui, il a publié plusieurs nouvelles sous le pseudonyme de Ch. Epheyre.



Fig. 56.

Les lauriers de l'art dramatique l'ont tenté à leur tour. Nous avons applaudi, à titre de confraternité et d'encouragement, une *Mort de Socrate* qu'il fit représenter à l'Odéon. Sera-ce le désobliger de dire que cette œuvre n'a rien de Cornélien et que ses vers sont ceux d'un bon élève de rhétorique, saturé de Casimir Delavigne? (1)

(1) Nous ne trouvâmes, à cette représentation, qu'un point de contact de notre éminent confrère avec l'auteur du *Cid*, au sujet d'une

Sans doute, il ne renonce point à conquérir un troisième fauteuil académique. Eh! pourquoi non? L'Académie Française, qui a tant de vides à combler, ne lui a-t-elle pas fait une risette engageante, en lui accordant le prix qu'elle destinait au meilleur poème sur « PASTEUR »? Nous présumons que de nombreux candidats se sont présentés pour décrocher la timbale.

Après les éloges dithyrambiques consacrés dans la presse à l'heureux lauréat, nous attendions avec impatience l'occasion de savourer son œuvre. Le hasard nous la fit rencontrer dans un périodique médico-pharmaceutique. Nous eûmes une amère déception et ne pûmes nous empêcher de nous dire une fois de plus que, dans n'importe quel concours, quels que soient le nombre et la valeur des compétiteurs, le point capital est d'avoir beaucoup d'amis de l'autre côté du comptoir. Un jour, Charles RICHET s'est dit qu'en bon père de famille, il se devait d'écrire quelque chose pour la jeunesse. Est-ce « l'Art d'être grand-père » qui lui inspira cette délicate intention?

Ne cherchons pas la genèse d'un chef-d'œuvre. Le vent souffle où il veut. Non content de s'être montré conférencier, romancier, auteur dramatique et lyrique, Charles RICHET s'est révélé fabuliste.

Lorsque fut publié son recueil de fables, nous deman-

dissonance qui froissa vivement notre tympan, analogue à celle du vers de Corneille :

Et le désir s'accroît quand *l'effet se* recule.

L'arbitre du Parnasse n'a-t-il pas dit :

Lorsque sur un auteur vous voulez vous régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler?

dâmes à un de nos amis, métromane aussi à ses heures, ce qu'il en pensait. Nous retrouvons dans nos tiroirs la réponse qu'il nous adressa. Nous ne pensons pouvoir mieux conclure qu'en publiant cette épigramme inédite :

Sur les terres de La Fontaine,
Charles RICHET s'aventura
Et, chemin faisant, rencontra
Force lièvres battant la plaine,
Cigales et corbeaux, lapins, renards et loups,
(Je ne saurais les nommer tous) :
En somme,
Les amis de notre bonhomme.
Chacun à son approche en hâte détalait;
Chacun semblait
Se dire : « Gare à moi ! Voilà l'un de ces diables
Qui, sous prétexte de travaux,
Martyrisent les animaux
Et les ligotent sur des tables! »
Le grand vivisecteur ne put dans l'encrier
Pêcher que fables maigrelettes.
Comment faire parler les bêtes,
Quand on les a tant fait crier?

Signe particulier. Le professeur Richet ne fait pas partie de la Ligue contre le tabac; il fume sans cesse comme une cheminée et passerait volontiers à tabac les empêcheurs de faiseurs de ronds de cigarette, auréoles azurées chantées par le poète :

Naissez illusions, ivresses passagères
Naissez des blonds flocons de ses vapeurs légères.

Notons en P. S. une très curieuse communication de ce professeur Protée et de plus amphibie, faite à l'Aca-

démie des Sciences, en Février 1919, d'après le compte rendu de M. Ch. Dauzats :

Au Hâvre, cet hiver, on vit l'illustre physiologiste aller, par sept degrés de froid, prendre fort loin un bain de mer d'une heure et demie, puis rentrer tout réchauffé à bon port.

Le professeur Charles Richet essayait tout simplement sur lui-même un vêtement de son invention, en kapoc, doublé de toile de dirigeable, et qui garantira désormais les naufragés à la fois contre la noyade et le froid, dont ils meurent le plus souvent, car ce vêtement est imperméable et à l'eau et au froid.

X, Y, Z. — Que d'Académiciens sourds et muets dont on ne parle pas plus qu'ils ne parlent et auraient pu faire partie de « l'*Académie silencieuse* » d'Amadan, en Perse, Académie dont le premier statut était conçu en ces termes : « Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu et ne parleront que le moins qu'il sera possible. »

*
* *

Acrobaties Chirurgicales.

De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

Sonnet.

Hé quoi! je vous entends maudire le succès
De nos chirurgiens. Quel aveugle blasphème!
Le propos me semble être un peu tarte à la crême.
Confrère, renoncez de grâce aux quolibets;

Et montrez-vous moins prompt à l'anathème.
Homme de parti pris et rebelle au progrès,
Fréquentez l'hôpital ; vous parlerez après. —
J'y suis allé, j'ai vu, je pense encore de même.

Si l'on n'arrive pas à réprimer ces fous,
Croyez-moi, cher ami, nous y passerons tous,
Et la race sera bientôt exterminée.

Il n'est chirurgien, armé de son couteau,
Qui ne prétende inscrire, en chaque matinée,
Un rein, deux utérus, un pylore au tableau.

Dr E. R.

Un crayon rosse et féroce d'Abel FAIVRE, dit le tombeur des médecins (fig. 56 *bis*), portant pour légende : *Une belle opération* (sous-entendu *financière*), nous montre un gynécologue dernier cri et une sage-femme qui se tordent en échangeant ce propos macabre :

— Le foie, les poumons, la vessie, les ovaires !!! Mais Docteur, vous ne lui avez rien laissé ?

— Si, ma note.

*
* *

Fontaines urétrales.

TARN. LACAUNE-LES-BAINS. — Fontaine du XVe siècle (fig. 57). Ces quatre fils Aymons pédestres, dits *pissaïrés* par les tarnaisiens, fonctionnent *coram populo* sur la place publique, à la manière du Manneken-Piss, de Bruxelles, dont ils sont les ancêtres audacieux. Ce sont

des ithyphalliques du Midi, des exagérés par le nombre et les dimensions des robinets urinaires.

Fontaines urétrale et ubérale d'un banquet, donné a Lille par Philippe de Bourgogne, en 1454.



Fig. 56 (*bis*).

— Selon H. Havard (*Dict. d'ameublement*), au milieu d'une succession de machines figurait une statuette d'enfant nu, posé sur une roche « et qui, de sa broquette, pissoit eau de rose ». On y voyait aussi une colonne, supportant une statue de femme nue, « dont, pendant tout le souper, la mamelle droite fit couler de l'hippocras, et qui, pour cacher ce qui appartenoit à

son sexe, s'enveloppoit d'une serviette chargée de lettres grecques écrites en viollet. »

Clermont-Ferrand. **Fontaine Delille.** — D'au-

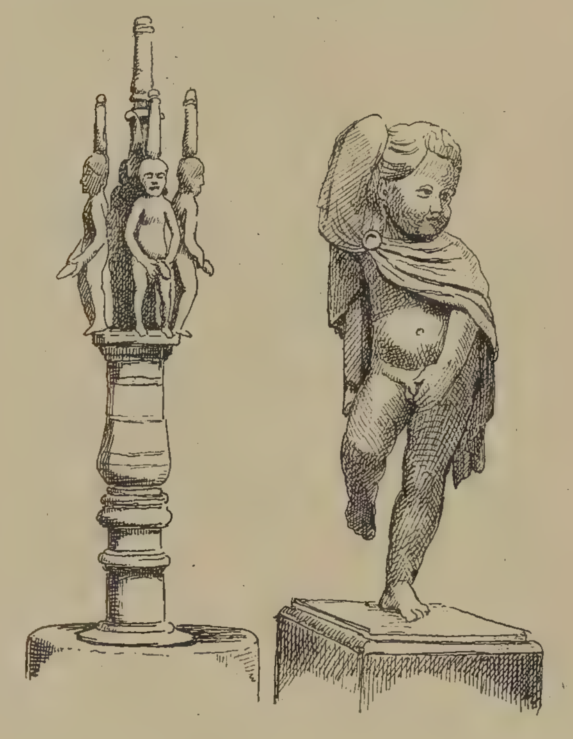


Fig. 57. Fig. 58. — Musée de Cluny.

cuns l'appellent fontaine d'Amboise. Ce monument, en pierre de Volvic, fut élevé, en 1515, sur la place de la cathédrale. Un Hercule nu couronne le lanternon; l'eau s'écoule des deux vasques supérieures par les

urètres de figurines accroupies et nues, et par des mascarons de la vasque inférieure dans un bassin récepteur. Le sujet réaliste qui fait la célébrité du Manneken-Piss était usuel dans les fontaines de la Renaissance : le musée de Cluny possède un spécimen en bois sculpté de l'École flamande du XVIIIe siècle (fig. 58).

On retrouve ce sujet profane dans la grande fontaine, dont le peintre ALTDORFER a orné son tableau religieux du *Repos en Egypte* (Musée de Berlin).

A Gand, près du château des comtes, sur une maison Louis XV, on peut voir un congénère du Manneken-Piss. Ici, le petit personnage lève sa chemise et s'abrite sous un parapluie en fer. La statuette paraît de l'époque des « fontaines d'amour » (XVIIIe siècle). On ne sait rien sur son origine, ni sur sa signification; l'érudit et aimable conservateur du Musée, M. MAETERLINCK, qui nous a transmis cette description, a fait vainement des recherches dans les archives gantoises.

CLERMONT (Oise). **Fontaine Massé**. — Cet édicule comprend deux petites vasques; au-dessous de l'inférieure, plus étendue, s'abrite un groupe de garçonnets nus, dont l'un d'eux vide le trop-plein de sa vessie devant les passants des deux sexes.

Fontaines ubérales.

Aux nombreuses fontaines ubérales représentées ou décrites dans nos *Tetoniana*, ajoutons les suivantes :

MALAGA. — D'après DESBAROLLES, la fontaine de la

promenade de l'Alaméda, tout en marbre, se compose d'un grand bassin de forme octogone, au milieu duquel se dresse une colonne couverte jusqu'en haut et dans toute sa circonférence de figures en relief et de char-



Fig. 59. — Document communiqué par le Dr Paul C...

mants groupes de sirènes ou de satyres, ou bien de Cupidons et de Vénus, jetant de l'eau par la bouche et les seins.

Palerme. — A la fontaine de la place d'Orléans, une grande et belle sirène domine la vasque supérieure, où elle déverse l'eau qui jaillit de ses seins volumineux.

Amalfi. — La *Fontana del Popolo*, datant de 1709, montre un robuste saint André, au torse nu, tenant sa croix en x, au-dessus d'un piedestal orné de petits Cupidons et de dauphins, aux côtés d'une sirène qui presse ses mamelles, d'où sort un jet d'eau continu (fig. 59).

*
* *

Sur les confessions de Voltaire et de Rousseau.

Le seigneur de Ferney nous conte sans scrupule,
De son cœur, né méchant, les orgueilleux excès ;
Le Génevois fait l'aveu ridicule
De ses fougueux et lubriques accès.
Que sont tous ces propos en somme?
Rien que des aveux indiscrets
Or donc, si je deviens grand homme!
Point n'écrirai mes mémoires secrets.

DEMACHY, Apothicaire.

Et pourtant, s'il fallait en croire DEMACHY, écrit son indulgent commentateur L. TORAUDE, dans une heure d'inexplicable et de honteuse passion, il aurait osé surprendre sa mère endormie, abuser de son sommeil et devenir son amant! Pour ce crime incestueux, il n'a que cette excuse incroyable : « Elle ne l'a pas nourri de son lait ! »

Car le lait d'une mercenaire
Lui rend étrangère sa mère.

Bien plus, il prend cyniquement à témoin la Nature qu'il vient d'offenser cruellement et s'écrie :

Nature, si l'inceste était un si grand mal,
L'oserais-tu permettre à tout autre animal?
Ah? pour l'humanité ne sois pas plus sévère !

M. TORAUDE ajoute que « ce n'est qu'un stupide et inqualifiable mensonge » ; or, DEMACHY a, de lui-même, ajouté le récit au manuscrit de ses œuvres, copiées par son copiste. Propos et mentalité d'apothicaire habitué à voir le monde à l'envers.

Pendant notre longue vie professionnelle, nous avons souvent remarqué que le pharmacien, quoique bachelier es-sciences et es-lettres, a une mentalité spéciale : l'esprit mercantil, ce semble, prime ses autres facultés et obnubile quelque peu son jugement.

*
* *

L'abbé Fauchet et le docteur Marat.

L'apôtre de la vérité,
L'avocat de la liberté !
FAUCHET ! prêta son éloquence
Au plus indigne scélérat !
On peut donc voir dans la même balance :
L'abbé FAUCHET et le docteur MARAT.

Tandis que le docteur MARAT faisait FAUCHER des têtes, on entendait l'abbé FAUCHET, à l'Hôtel de ville,

Qui sur les spectacles prêchait.

*
* *

Le docteur Marat.

Excrément de l'humanité,
Fléau de la Société,
MARAT fuyoit de place en place,
Pour soustraire au bourreau son infâme carcasse.
De nos provinciaux funeste illusion!
MARAT va prendre place à la Convention
Et dire, en rougissant sa crête :
« Deux ans encor, je garderai ma tête ».

*
* *

Le triomphe de l'homœopathie
ou Marat traité par les « semblables ».

Gangrené jusqu'au cœur, pourri par la luxure,
Ce monstre, dont le nom est lui seul une injure,
Ce sicaire exécré, fougueux déclamateur,
Qui ne prêcha jamais que carnage et fureur,
D'un assassin, ce monstre est la victime!
Ainsi le crime est puni par le crime.

DEMACHY.

*
* *

Enseignes de sages-femmes

Documents figurés à accrocher dans la galerie de nos *Accouchements chez tous les peuples.*

ENSEIGNES DE 1840. — Détails tirés des *Français peints par eux-mêmes*, chapitre de *la Sage-femme*, par L. ROUX.



Fig. 60. — Tirée de la collection du Dr L. Nass.

Une enseigne que chacun connaît et dont les nouveau-nés supposent l'existence avant même d'avoir vu le jour, fait partie intégrante de la sage-femme; disons toutefois que son portrait diffère souvent de son tableau. On se tromperait en faisant ici l'application de l'axiome *ut pictura poesis* : d'abord la broderie au blanc de céruse ne perd rien par l'action de l'air et du temps de sa virginale blancheur; en second lieu, une sage-femme qui apparaît sur le tableau dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent cultive souvent la clientèle depuis un temps immémorial. On peut, sans la moindre injustice, lui assigner, en toute occurrence, une place dans le panthéon des femmes de Balzac, l'enseigne ne vieillit pas. Il peut arriver aussi qu'un tableau de rencontre, façonné à l'effigie d'une blonde, s'adapte sans difficulté à une brune piquante. Les enfants n'y regardent pas de si près pour venir au monde. La sage-femme est toujours élève de la Maternité sur son tableau.

Chaque rue offre une de ces enseignes, où le sourire est stéréotypé sur les lèvres du nouveau-né et de la sage-femme. Avoir un tableau est le privilège des accoucheuses; malheusement ce que ce mode de publication a d'avantageux est en partie perdu par la concurrence.

Concours d'enseignes (Novembre 1902), organisé par Detaille. — « J'ai voulu, a-t-il dit, inciter les artistes et les industriels à donner par des exemples, leur avis sur la vulgarisation de l'art. Les artistes ne devraient pas laisser aux industriels qui ne sont pas eux-mêmes des artistes, le soin de peindre leurs enseignes, mais saisir au contraire ce prétexte pour apporter dans la rue une note artistique. »

Enseigne de sage-femme en fer forgé, par Mercier (fig. 61). — M. Mercier a tourné ingénieusement, pour les sages-femmes, la légende par trop puérile, et nous assistons à une véritable renaissance du chou. Le chou

devient, en effet, un arbuste conséquent, dont la tige, après avoir laissé bourgeonner deux petits choux, se ramifie en quatre branches : l'une, dont l'extrémité porte un simple chou pommé ; la seconde, un chou qui s'ouvre : il en émerge une face curieuse de bébé qui tient à se renseigner sur le monde où il va entrer ; la troisième érige un robuste nouveau-né ayant rejeté



Fig. 61. — D'après le *Journal*.

décidément sa chrysalide végétale ; cependant qu'un quatrième rameau se recourbe en forme de crosse et tend deux mains maternelles ou médicales pour le recevoir.

M. Lenoir fils a imaginé un bas-relief comme on en voit peu sur la porte d'une sage-femme. Mais tout s'explique : c'est l'enseigne de Mme Poupon. La jeune accouchée, encore lasse et assoupie, est étendue sur son lit. Elle trouve un beau sourire fatigué pour saluer l'enfant dodu, que lui tend, au bout des bras, Mme Poupon, satisfaite.

Enseignes de France et de l'Etranger. — Des *Gaietés de la Médecine*, de l'ami Monin, nous tirons ce renseignement qui vient du Midi :

Une enseigne relevée à Marseille (1).

Dans cette ville, traverse Saint-Basile, nº 7, on peut lire en toutes lettres, sur une plaque de cuivre :

Mme *Ventre*, née *Maillot*
Sage-femme

Après celui-là, on peut tirer le cordon... ombilical.

La Turquie suit le mouvement. A Brousse, en Asie Mineure, nous avons vu, en 1902, un tableau de sage-femme représentant un bébé qui brise son œuf par le milieu, une variante de l'œuf si connu sculpté par E. BOISSEAU. C'était l'enseigne d'une « sage-femme française diplômée », tout s'explique : sage-femme en turc se dit ÉBÉ presque BÉBÉ, en grec MAMMH, prononcez MAMMI; pourtant à Constantinople, nous avons lu sur une enseigne :

Mme Ehrensperger
Sage-Femme.
Heb-Amme (turc),
Maia (grec).

En Hongrie, sur les enseignes en tôle de sage-femme, Szüleszno, est souvent peinte la Vierge Marie portant Jésus, en buste; le bas, en forme de croissant, est

(1) Dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, les tableaux « d'accoucheuses » représentent une femme, debout, portant des langes ou une serviette sur le bras gauche, ou « ne portant rien », comme l'un des quatre officiers du convoi de Malbrough.

doublé, à la partie concave, de flocons nuageux. Au titre de sage-femme se lit OKLEVELES (diplômée) ou en abrégé OKL.

Les sujets sont d'ailleurs variés : ici, une femme se



Fi. 62.

penche sur un berceau; là une tête d'angelot est munie d'ailes, etc. On voit aussi beaucoup de cigognes, emblème de l'amour maternel. L'enseigne de la sage-femme Fejes Vilma « OKL » Szüleszno Dipl. Hebâm est illustrée d'une cigogne, apportant en son long bec un bébé couché dans un portefeuille, où l'on porte les nouveau-nés, comme dans notre Midi.

A Bucarest, sur un tableau en tôle de forme ovalaire, on lit en haut le nom de la sage-femme et en bas : MOSA diplômée ; il représente le buste de la Vierge tenant Jésus dans une demi-couronne inférieure de nuée, d'où partent des rayons célestes qui éclairent la figure d'une nouvelle accouchée. Au pied du lit, la sage-femme présente à la mère son nouveau-né, tout nu.

Nous gardons pour la bonne bouche une carte postale de Buda-Pesth (fig. 62), qui pourrait servir d'enseigne, pas banale, de sage-femme. C'est une matrone qui donne un lavement à une mère cigogne et fait sortir de son bec des nouveau-nés; légende moins bébête que celle de notre chou traditionnel. L'image coloriée est accompagnée de ce distique :

Povera bestia tu devi soffrir
Perchè la mammana ti stà a infastidir.

Longtemps, les cigognes ont été respectées. Avant le règne d'AUGUSTE, on ne s'était pas encore avisé d'en manger. HORACE dit, *sat* 2, liv. II :

Tutus erat rhombus, tutoque ciconia nido,
Donec vos auctor docuit prætorius.

Ce fut, selon HEGUIN DE GUERLE, un certain ACINIUS RUFUS qui, le premier, fit servir sur la table ces chassiers, destructeurs de vipères et de rats, el les mit à la mode. Ce mets était peu délicat, sa rareté en faisait tout le prix.

Pour mot de la fin, rappelons le libellé d'un tableau enseigne que nous avons vu, de nos yeux vu, à Paris, 24, rue des Fossés Saint-Bernard :

Mme Gossart
Sage-Femme.

Encore un nom prédestiné s'il en fût.

*
* *

Lettres d'avis de naissances.

Lettre du général A. Dumas, au général Brune, lui annonçant la naissance de son fils, le futur grand romancier :

5 thermidor an X (24 Juillet 1802)

Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon qui pèse 9 livres et qui a 18 pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

. . . .

Ton ami
A. Dumas.

P. S. — Je rouvre ma lettre pour te dire que le gaillard vient de pisser par dessus sa tête. C'est de bon augure, hein!

Un curieux faire-part annonçait, le 1er avril 1815, la naissance de celui qui devait être le chancelier de fer :

Le soussigné fait part à ses amis et connaissances de l'heureuse délivrance de sa femme, accouchée d'un garçon bien portant, et les dispense de toutes félicitations.

Ferdinand de Bismarck

M. Blondeau, le spirituel revuiste, petit de taille, a fait des petits! Voici en quels termes ses amis sont informés de la naissance d'un de ses rejetons :

1er Novembre 1896.

Bonjour, Messieurs, bonjour Mesdames!
C'est moi le tout petit Blondeau!
Je vous salue, ô bonnes âmes,
Du fond de mon gentil berceau!...

Je suis né le premier Octobre
Cent neuf, boulevard Beaumarchais.
Je suis brun et ne suis pas sobre
Car je bois comme un Polonais.

Quand j'ai fait mes premières gammes,
On m'a trouvé très réussi...
Papa va bien, Maman aussi...
Bonjour, Messieurs, bonjour, Mesdames!..

Henri Blondeau (Petit fils de l'autre).

ON FERME!

A la naissance de sa dernière fille, M. BERNAERT, le ténor de l'Opéra-Comique, maître de chapelle de Saint-Augustin, renonça à l'espoir d'avoir un fils et adressa, aux amis et à la famille, le *billet de naissance* de sa sixième fille, ainsi libellé : « Madame et Monsieur BERNAERT ont l'honneur de vous faire part de la naissance de sa fille Marie dite *Cloture*. »

Extrait d'un catalogue de libraire :

Billet de naissance du fils de M. et Mme Floury, 4 mars 1894. Heureux petit Jean ! les Parques s'occupent de lui, et lui

donnent à jouer la navette au bout du fil final. Tirages en bistre, en bleu, et en tons roux avec addition de couleurs; ce dernier état avec la lettre. HENRY BOUTET. 16 × 12.

L'usage a d'abord chargé les parents d'annoncer la naissance de leur enfant :

Mlle LUCIE BLONDEL a fait aujourd'hui son heureuse entrée dans le monde. M. et Mme BLONDEL ont l'honneur de vous en informer.

Tourcoing, le 14 Avril 1884.

Puis, ce fut le nouveau-né qui se chargea de notifier sa venue. C'est d'Amérique, au dire de l'*Almanach Hachette* (1), que fut lancé, en février 1893, le premier de ce genre :

Bonjour !

Je suis ici, à l'avenue Trumbull n° 486, Jeanne, Emma, Marie, Shakestruggle. Je pèse 8 livres. Je serais heureuse de faire votre connaissance.

Dimanche, 5 février 1893.

Bonjour, Bonjour.

C'est une magnifique journée de Dimanche que j'ai choisie pour faire mon entrée dans le monde et vous adresse, avec mon premier sourire, mon premier baiser.

Alice H...

Je vous demande s'il vous plaît, la permission de vous annoncer que je suis née. Cette aventure m'est arrivée le 15 Avril. Je pèse déjà 12 livres et ne demande qu'à continuer.

(1) La priorité de cette originalité épistolaire appartient à la France. En 1898, dans nos *Accouchements dans les Beaux-Arts, dans la Littérature et au Théâtre*, nous avons publié une annonce de naissance faite sans intermédiaire, par « Bébé », en juillet 1889 (page 527).

Autre formule fœtale :

J'ai le plaisir de vous informer qu'après neuf mois de captivité, je viens enfin d'obtenir ma liberté. N'en dites rien à personne, pour qu'on ne me remette pas dedans.

De la même source. La carte photographique, quand on attend deux ou trois mois, est d'une invention assez drôle. La première de ce genre a été faite pour le prince Carol de Roumanie. Elle représentait l'enfant royal, dans un nid d'herbes tissées et faisant sa trouée comme un poussin hors d'un œuf brisé. Elle était destinée à la reine de Roumanie qui n'avait pas encore vu son neveu. (L'*Illustration* l'a reproduite).

Mme Laure-Paul Flobert a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique* LE VIEUX PAPIER, en novembre 1908, une étude humoristique sur *Le Billet de naissance et ses originalités*; l'auteur a puisé dans notre article sur ce sujet publié par *Le Livre et l'Image* et a mis aussi à contribution nos *Accouchements au théâtre, dans la littérature et les beaux-arts*. A notre tour, nous lui emprunterons un faire-part qui sort de l'ordinaire par ses dimensions et son originalité.

Un de nos collègues m'a communiqué ce billet imprimé sur une feuille double : à la première page, la simple annonce de naissance est faite par le père et la mère, et au verso, un dessin représente un bébé lisant un long discours. Sur la troisième page, ce qui suit, et vous allez voir que Mademoiselle Denise, quoique bien jeune, pense à tout et à tous : c'est vraiment un petit prodige et l'on a dû très bien accueillir son speech, car elle le dit dans un style un peu... cru :

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE
MADEMOISELLE DENISE A SA FAMILLE.

Le 19 Juin 1897.

Bonjour petite sœur, bonjour papa, maman,
Bonjour tous mes parents, bonjour la compagnie ;
J'arrive parmi vous me mettre au dernier rang,
Où j'implore une place et sans cérémonie.
Vous allez m'accueillir, n'est-ce pas convenu,
Avec tous les égards qui sont dûs à mon âge?
C'est pour moins vous gêner que j'arrive cul nu,
On se case toujours quand on est sans bagage.
Je prendrai des leçons de ma petite sœur ;
Comme elle, je voudrais me faire autant aimable
Pour gagner une place aussi dans votre cœur
Et pour rendre à nous deux votre vie agréable.
Si je viens à pleurer, si je poussais des cris,
Vous me pardonneriez, je ne suis pas un ange,
Même il peut m'arriver de pisser dans mon lit,
Je compte sur ma sœur pour me changer de lange.
Enfin, mes chers parents et vous tous mes amis,
Pour finir mon discours, sagement je conseille
De veiller que toujours mon couvert soit bien mis
Et surtout laissez-moi dormir quand je sommeille.

Faire-part de la naissance des Juifs — ces éternels persécutés — extrait d'un journal anti-juif, en Algérie : Lorsqu'une israélite accouche de deux jumeaux, cet organe catholique, fervent admirateur de la doctrine de Jésus-Christ, ancien juif, prêchant le pardon des offenses et l'amour du prochain, s'exprime avec cette délicatesse humanitaire et chrétienne : « La truie Une Telle vient de mettre bas deux pourceaux ». Les « pourceaux » ne sont pas ceux que l'on pense.

Avis de naissance d'un ouvrage.


Figure 6 — Sous Bois

Paris, Avril 1905

M

Le Docteur WITKOWSKI, *a l'honneur de vous faire part de la Naissance de son trente-et-unième ouvrage.*

LES MÉDECINS AU THÉATRE
jusqu'au XVII[e] siècle

confié aux soins vigilants de son père nourricier M MALOINE, *éditeur, 25, Rue de l'Ecole de Médecine, à Paris.*

Le père, malgré un travail des plus laborieux, se porte bien, il espère que « le dernier fruit de sa veine, » dirait Boileau, sera, en sa qualité d'enfant de vieux, bientôt épuisé.

*
* *

Billet de faire-part de la mort de la seconde République.

En prévision du 2 décembre.

Partisans de la République.
Grands raisonneurs en politique,
Dont je partage la douleur,
Venez assister en famille
Au grand convoi de votre fille
Morte en couche d'un empereur.

L'indivisible citoyenne,
Qui ne devait jamais mourir,
N'a pu supporter, sans périr,
L'opération césarienne.

Mais vous n'y perdrez presque rien,
O vous, que cet accident touche,
Car, si la mère est morte eu couche,
L'enfant du moins se porte bien (1).

*
* *

Lettre de la mère de Broussais à son mari pour lui annoncer la naissance de son fils (2).

Saint-Malo, le 10 janvier 1773.

Chers amy, naprenhende pleus et banie toute inquiétude, je suis acouchée le 17 décembre vers les 5 heures de lapresmydy. Ma paine fût dure et laborieuse je m'y ô monde un bon petit garson bien conformé et bien fort. Les acidants qui suivire ma peine danfant, me conduire jusque à la porte de la mort. Dieu ne ma pas vouleue, mon amy, ille ma laisée encore sure la terre poure te faire enragée et ille a eue égard ô prierre qui on ette faitte pour moy et qui on ette nombreuse, enfin chers moitié de moy même, je t'envoit se petit billet par Mme Duchemain, qui écrit à sons marie et doit resevoir une lettre dans les paquets de ton correspondant, que M. Codime ta fait passe dans ses paquets, fait la traversse avec tranquilitte. Je suis ô 25e jours de ma couche, et je seray en état d'allée à la maise, sy on voulait me le permestre, mais on exige que je reste encore 8 jours de pleus, poure faire voir que je suis dosille, insy mon amy tu ne me gronderas pas, ta derniere lettre ma fait beaucoup de paine car je te voit te tourmante, tu me dit que long ne t'anonse pas mon acouchemant,

(1) Mme Menessier-Nodier, *Ch. Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie.*
(2) Extraite du *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine,* communiquée par M. le Dr Albert PRIEUR. Ici, c'est la parturiente qui fait part de la naissance du fondateur de l'*École physiologique.*

mais on te la ecrit. Voisy ce que ses. Le 17 décembre je metait mon enfant ô monde puisque je fus environ 8 jours entre la mort et la vie, ille deliberre de ne pas vous marque cette nouvelle, que je ne fut morte ou hor de danger, 8 jours après on comansait a esperée. M. le maréchal se chargea de vous l'écrire et je me trouvais en étát de mestre mon signe, vous etié party, et la lettre est à Marseille, sy vous avez donée des ordres on a deue vous l'envoyer à Lisbonne. Votre merre vit isy pour me voir, je la retent pour mes couches. La mer ne partay pas, ille ne voulure jamais que l'on envoya cherchée ton père, ille est vray qu'il faisait un froid extreme, ille fut donc teneue sure les fond du batheme par ma merre et M. Sonier un un chirurgien venan de faire ses cours, et qui était en pansion chez nous, et sans flaterie à qui je dois ma vie, en partie; ille fut nommée Frensois Joseph Victor, et my à la nouse ô presde Mme Pitot, j'en ai des nouvelles tous les jours, ille n'a pas encore eue de mal depuis qu'il est o monde, il vous salue et embrasse et moy osy; point de chagrin, je porte bien et votre fils soy rejouis, dieue a exausee tout vos veux.

Votre tendre épouse.

*
* *

Suicide humoristique.

Pas banal et digne de figurer dans la galerie des *Grands Hommes qui sont morts en plaisantant*, de Deslandes. En Juin 1914, dans le bois de Chaville, on trouva sur un cadavre, un papier où étaient écrits ces mots : « J'ai pris un narcotique : Le discours de Jaurès. Ne m'enterrez pas vivant. E. S. né à Sens, le 22 octobre 1860, demeurant à Paris, sans emploi, sans argent, bon pour l'abattoir municipal ».

Le narcotique, à dire vrai, était une petite fiole con-

tenant du véronal, qu'on découvrit à proximité du cadavre.

*
* *

Recette mamellaire infaillible.

RONDEL.

Pour faire pousser les nichons,
Tu me demandes la recette,
Et je m'ébahis devant cette
Très, très naïve question.

Il faut les arroser, voyons...
Eh quoi! combien nice et nicette,
Pour faire pousser les nichons,
Tu me demandes la recette!

Mais pour garnir la frondaison,
A la souche on donne eau doucette,
Et c'est en certaine fossette
Qu'il faudra t'arroser, Fanchon!
Pour faire pousser tes nichons.

Ferdinand Lovio.
(*Derniers rondels païens*, 1911-1913) (1).

*
* *

Jeu de Massacre.

Sur un charlatan ambigument ambidextre.

En médecine ou bien en chirurgie,
Il fait ce qui concerne son état :
Il « va-t-en ville » et tond ou coupe chat,
Ses doigts crochus sont ceux de *Normindie*.

(1) Albert Messein, édit.

Miracle aquatique renouvelé.

Un second *Gaudissart illustre* (1) et fort malin,
Sans le secours d'aucune agence,
Voudrait, comme à Cana, changer en pots de vin
Les eaux minérales de France.

*
* *

La Marquise de Sévigné et les médecins (1626-1696)

Nous découpons dans un périodique cet entrefilet qui a trait à la célèbre épistolière, en rappelant que, bien avant le Docteur Jules ROYER, nous avons consacré plusieurs pages de notre *Mal qu'on a dit des Médecins* (p. 297-309) à cette machine à écrire, dont le verbiage ne manque pas d'agrément, surtout quand elle ne discute pas médecine et ne préconise pas des remèdes de bonne-femme (2).

Le docteur Jules Royer vient d'avoir la patience de rechercher dans la curieuse et volumineuse correspondance de l'illustre marquise ce qui pouvait se rapporter à la médecine et aux médecins.

Mme de Sévigné, si fière de « sa belle santé », car, « à part, un rhumatisme articulaire, un ulcère à la jambe et une

(1) *L'Illustre Gaudissart* par H. DE BALZAC.

(2) Le Docteur Edmond MINVIELLE rappelle qu'elle usait fréquemment d'essence d'urine : « Pour mes vapeurs, écrit-elle à sa fille, le 13 Juin 1683, je pris huit gouttes d'essence d'urine et, contre son ordinaire, elle m'empêcha de dormir; mais j'ai été bien aise de reprendre l'estime pour elle; je n'en ai pas eu besoin depuis. » *Ab uno disce omnes.*

colique néphrétique et bilieuse, elle n'eut à souffrir que de la variole, dont elle mourut à soixante-dix-ans », plaisantait volontiers les « hippocrates » de son époque.

J'ai vu, écrivait-elle à sa fille, les meilleurs ignorants d'ici qui me conseillent des remèdes si différents que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun.

Et plus loin :

Je parlerai à M. Du Chesne de votre petit médecin, et nous lui ferons tuer quelques malades dans notre quartier, pour voir un peu comme il s'y prend; ce serait dommage qu'il n'usât pas du privilège qu'il a de tuer impunément.

Mais malgré le scepticisme avec lequel elle accueillait les docteurs et leurs prescriptions, elle n'en prenait pas moins tous les matins, deux verres d'eau de lin, « cette eau merveilleuse à laquelle la France doit la conservation de M. Colbert ».

Elle le confesse, d'ailleurs, comme toujours, spirituellement :

M. le Procureur du roi me détermina à cette eau de lin; son père est mort de la gravelle ; il en a une telle peur qu'il s'est dévoué à cette eau; il en boit en tout temps et croit être en sûreté; comme le mien n'est pas mort de ce mal, je me contente d'en boire tous les matins.

Comment ne pas pardonner à une femme qui vous exécute avec tant d'esprit?

Mme de Sévigné, « la première personne de son siècle pour le style épistolaire et surtout pour conter des bagatelles avec grâce », manque essentiellement de jugement. Elle l'a prouvé plus d'une fois, notamment en prédisant que RACINE « n'ira pas loin » et « que l'on devait se désabuser bientôt du café ».

*
* *

Pensées et Réflexions.
De choix.

Définitions fantaisistes. COLIQUE HÉPATIQUE. L'ut dièze de la douleur. TROUSSEAU.

LE RIRE. Le consolateur des hommes. RICHEPIN.

PÊCHEUR A LA LIGNE. Une ficelle avec une bête aux deux bouts.

PYROSIS. Avoir des tirbouchons dans l'estomac.

INSOMNIE. Faire le tournebroche.

LA HARPE (1) en pinça (de *la harpe*, pour les abonnés de la C. M.) en faveur de VOLTAIRE...

Teneo lupum auribus. Formule mnémonique du professeur PAJOT pour l'application du forceps : les oreilles de cet instrument doivent encadrer celles du du fœtus.

Autre moyen mnémotechnique. L'AS-pirine se compose de deux *acides* corrosifs : l'un *vérucide*, l'A-cétique, et l'autre *coricide*, le S-alicylique, dont les initiales AS, sont les deux premières lettres de ce violent médicament à l'usage interne.

Conseil hygiénique d'HORACE, facile à suivre même en voyage :

(1) Avers et revers de la médaille de la Renommée. Ce littérateur trouvait VOLTAIRE grand comme les Anciens : *Mérope* et le deuxième livre de l'*Eneïde* étaient égaux devant ce critique emballé. D'autre part, GILBERT, rangé sous la bannière de FRÉRON, écrivit cette admirable satire, dans laquelle il reproche, surtout, à l'auteur de la *Henriade*, ses vers,

. . . . sans art,
D'une moitie de rime habillés au hasard.

Misce stultitiam consiliis brevem
Assaisonne ta sagesse d'un peu de folie.

Conseils à la jeunesse. En vers amphibologiques :

Quid facies Veneris cum veneris ante?
Ne sedeas: sed eas, ne pereas per eas.
Que faut-il que tu fasses, venu face à Vénus?
Ne point tarder; mais fuir ou par elle périr.

Mot assez piquant que FLAUBERT met dans la bouche de notre ancien et redouté examinateur Charles ROBIN, qui n'en a pas fait beaucoup de la sorte :

— Non, pas de divorce! Les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant. (Lettre du 4 Janvier 1880.)

D^r^. E. C.

Il est peut-être beaucoup plus contre la pudeur de se mettre au lit avec un homme qu'on n'a vu que deux fois, après trois mots latins dits à l'église, que céder malgré soi à un homme qu'on adore depuis deux ans.

STENDHAL

La Salpétrière est un endroit où l'on enferme les femmes plus folles que les autres.

DE GONCOURT

Fable expresse amorale avec moralité adéquate.

Un monsieur avait de l'argent
Mais il en donna tant aux dames
Qu'il finit par être indigent.
Mieux vaut en recevoir des femmes.

Fantasio.

Des quatre volumes de vers *ponsifs* de Gaspard de PONS, au dire du lénitif Jules CLARETIE, on n'a retenu que ce vers solitaire :

Rien n'est si gai que la noce d'un autre.

Vous ne trouverez pas une femme dans Paris qui se tue pour ne pas être violée... (Dans Lutèce, pas une Lucrèce).

Pour les filles ou femmes qui se plaindraient d'avoir été violées, il n'y aurait, ce me semble, qu'à leur conter comment une reine éluda, autrefois, l'accusation d'une complaignante. Elle prit un fourreau d'épée, et le remuant toujours, elle fit voir à la dame qu'il n'était pas possible de mettre l'épée dans le fourreau.

VOLTAIRE

FRÉDÉRIC II appelait les prêtres : « ces loups couverts de peau d'agneau ».

Les Eglises catholique et réformée ont été des persécutées persécutantes.

Trop longtemps la croix n'a été que le manche d'un poignard ou d'une épée, comme Valentin le chante dans *Faust* : « Regarde, c'est une croix ! »

L-OURDES rime *richement* avec G-OURDES et B-OURDES.

Du point de vue médical, la foi est une variété de la folie. Dans FO-L-I-E, il y a FOI.

Saint LUC, l'évangéliste qui a contribué à la confection de la Bible, est le patron des médecins et des apothicaires (en raison de son anagramme à rebours, ressortissant à la médecine des signatures). Il était

médecin lui-même et « bon médecin », selon le témoignage de son contemporain Saint PAUL.

Définition tirée du *Dictionnaire* du *Dr Grégoire*, illustré par BERTALL : « COTON. Une seconde nature ».

C'est un grand malheur pour la grenouille d'avoir de la ressemblance avec le crapaud. LINNÉ

Et qu'est-ce, je vous prie, qu'un remède, sinon un prétexte pour espérer? TAINE.

Nous ne savons d'où vient leur nom de *cousins*; ils sont nos parents comme Caïn le fut d'Abel.

PIGAULT-LEBRUN.

Ce ne sont pas des cousins à la mode de Caen, mais de Caïn.

Réflexion d'un spécialiste de l'avarie : « Je divise les hommes en trois catégories : ceux qui l'ont, ceux qui l'ont eux et ceux qui l'auront.

Synonymie. Pénis. Le pilon du mortier de Cythère (voir notre fig. 19). PAJOT.

Si j'avais à recommencer ma vie, avec l'expérience que j'ai acquise, je m'appliquerais à être hypocrite et à flatter tout le monde. MÉRIMÉE

GATTI, médecin italien, disait qu'il ne connaissait que deux classes de maladies : celles dont on meurt et celles dont on ne meurt pas. Et il avait raison : les maladies se divisent en bénignes et en malignes, quoique le médecin fasse.

En imprimant ses diplômes sur une peau d'âne, l'Université semble avoir voulu les juger.

Z. RAGANASSE.

Les prêtres et les médecins rendent la mort douloureuse (NAPOLÉON Ier). C'est exact pour le médecin de l'âme.

SUR LE DOCTEUR SUBERBIELLE.

Faire du bien est votre unique affaire ;
Sur les gens de ce siècle en tout vous l'emportez.
Tandis qu'entre eux ils se jettent la pierre,
Vous, docteur, vous la leur ôtez.

Comte DE SÉGUR.

Aux Basiles tartufiens.

Si quelqu'un parle avec envie
Des petits recueils que j'ai faits,
Loin de m'en plaindre, je le prie
D'en faire d'autres plus parfaits.

Il faut toujours se conduire avec un ami comme s'il devait être le lendemain notre ennemi le plus acharné.

TALLEYRAND.

L'empereur JUSTINIEN remuait les oreilles avec facilité ; aussi l'une des factions du cirque l'appelait-il l'*âne*.

C'est une particularité auriculaire que nous partageons, d'un seul côté, avec maître Aliboron et l'impératrice MARIE-LOUISE.

Un livre est un bon et cher compagnon, un camarade de lit, un ami fidèle dont l'entretien console, distrait ou divertit. GAVARNI.

Le livre est un ami qui jamais ne vous livre.

D[r] G.-J. W. *L'Art chrétien.*

Les femmes sont avides de mariage, pour entrer dans la circulation. Anatole FRANCE.

Il faut apprendre l'anatomie dix fois pour la savoir la onzième VIRICEL.

Le doute est un oreiller commode (MONTAIGNE). C'est l'oreiller des prudents.

*
* *

Un Corse ennemi du corset.

Napoléon I[er] était un ennemi farouche du corset, qu'il qualifiait « d'assassin de la race humaine ».

« Ce vêtement, d'une coquetterie de mauvais goût, écrivait-il à son médecin Corvisart, ce vêtement qui meurtrit les femmes et maltraite leur progéniture, m'annonce des goûts frivoles et me fait pressentir une décadence prochaine ».

En Angleterre, le roi Edouard répétait souvent à ses familiers : « Il n'était point rare de trouver autrefois à la Cour, des Vénus et des Dianes; aujourd'hui, grâce à la mode du corset, on n'y rencontre plus que des mannequins ».

(*The Lancet*, Londres).

*
* *

DEVINETTES.

Un coutumier de lettres anonymes, bien connu dans les coulisses du journalisme médical, signa un jour une

de ses lachetés : « un médecin indigné », mais comme il avait oublié l'accent sur l'E, il s'était ainsi remarquablement qualifié lui-même.

Hygia. Dr Henry LA BONNE.

Quels sont les pirates, les cleptomanes et les aviateurs (1) de lettres qui pourraient placer, comme épigraphe, en tête de leur *copie*, — la bien-nommée au dire de BERGERAT — cet alexandrin que crie le fripon Mascarille :

Au voleur! Au voleur! Au voleur! Au voleur!

Ils pourraient joindre à cette épigraphe versifiée la maxime de LAVOISIER : « Rien ne se perd, rien ne se créé ».

Une satire de Furetière (2) contre les Médecins (3).

Le médecin pédant.

Bon, la fièvre me quitte; allons, sortons du lit;
De deux maux à la fois le Ciel me guarentit,
Et je me tiens heureux de ressentir son ayde,
Moins pour estre sauvé du mal que du remède.

(1) Qui ont l'habitude de voler.

(2) V. *La médecine dans le Furetieriana*, du *Passé para-médical* de Pierre PIC, 25 Janv. et 25 Mai 1910.

(3) Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à supprimer les notes érudites qui accompagnent cette Satire, publiée par le Dr P. DORVEAUX, bibliothécaire de l'École de Pharmacie de Paris, dans le *Bulletin de la Société Française d'histoire de la médecine*, IX, n° 6, 8 juin 1910, p. 225. « Le Dr WITKOWSKI, écrit ce savant a ignoré cette satire, des plus piquantes, et ne l'a pas reproduite dans

Pardonnez-moy, grand Dieu, si j'ay par fois juré.
Ma maladie hélas! je la prendrois en gré;
Mais je ne trouve pas la constance facile
Lors qu'un vieux Médecin, pour me purger la bile,
Me fait encor souffrir cent persécutions,
Tant par ses sots discours que par ses potions.
Moy qui depuis trois ans jouis du privilège
De ne voir ni Latin, ni Pédants, ni Collège,
Et qui mettrois au rang des pires accidents
De revoir ou Collège, ou Latin, ou Pédants,
Conrart, eus-je pas droit de me mettre en furie?
Un parent qui sans doute aspire à mon hoyrie,
Et qui trop volontiers pairoit mon assassin,
Me fit pour ce sujet venir un Médecin,
Médecin si Pédant qu'il semble à sa manière
Que l'Université marche en luy tout entière.
Son abord, il est vray, soulagea mes douleurs;
Voyant son habit long fait d'un damas à fleurs,
(Hormis son long manteau fait de simple étamine),
Une barbe en Trapèse allant sur sa poitrine,
Sur sa teste pointuë un ample et vieux castor
Faisant une goutière en l'un et l'autre bord :
Ses gans hors de ses mains tortillez avec force
Faits en forme de vis, ou de colonne torse,
Caractère infaillible, et maintien affecté
A quoy l'on reconnoist ceux de la Faculté.
Certes tous ces objets, en dépit de mes fièvres,
Mirent un ris forcé sur le bord de mes lèvres,

Le Mal qu'on a dit des Médecins (2e série), recueil auquel on la reportera, à côté des *Médecins au XVIIe siècle*, autre satire attribuée à Scarron. Cet opuscule est d'ailleurs une sorte de complément des ouvrages du Docteur précité. « Effectivement, nous n'avions découvert cette pièce qu'après la publication du second volume et nous la réservions pour le troisième qui est resté à l'état de manuscrit. Nous l'avions trouvée à la *Bibl. nat.*, cote : Y 5251, *Poésies diverses du sieur* Furetière, A. E. P. 1655, aux *Satires*, *Sat. I : Le Médecin volant* et non pas *pédant*.

Et qui vint presqu'au point de surmonter mon mal,
Lors que je me souvins d'un certain animal
Sur qui le long du jour ce Pédant déambule.
Or on devine assez que c'estoit une mule,
Mais mule non fantasque, et qui devers les Cieux
Ne haussoit fièrement la teste ni les yeux,
Qui, modeste en sa marche, et de soy-mesme guide
Tousjours dessus son cou sentoit lâche la bride,
Liberté dont pourtant elle n'abusoit pas.
Malgré gaule et talon, elle alloit petit pas;
Mesme elle n'eust pû faire une grande ajambée.
Car c'étoit à vray dire une mule Pigmée;
Et ce Pédant crotté, qui piquoit en Latin,
Sembloit n'estre monté que dessus un patin.
Ce ne fut pas longtemps que dura cette joye
Car bientost en tournant sa ceinture de soye,
Il m'aborde, et me dit : « *Salve*, mon cher enfant,
D'où vient qu'estes ainsi dans vostre lit jacent?
Donnez-moy vostre bras. Que vostre poux bat ferme!
O Dieux! mainte pustule est sur vostre Epiderme!
Je vois à vostre jouë ainsi haute en couleur
Que vostre fièvre vient d'intestine chaleur,
Qui peut avec le temps se tourner en quartane;
C'est pourquoy *secetur* ce soir la Médiane;
Qu'on prépare un clistère avec Catholicon.
Violiers, Mélilot, Mauves, Taraxacon;
Et puis *recipiat* demain au crépuscule
De Casse dracmes huict, en bolus ou pilule.
Je viendray voir après quel en sera l'effet. »
Moy je pense desjà que m'en voilà défait,
Quand je voy qu'il s'assied; puis à perte d'haleine
Il cite Mathiole, Oribase, Avicenne,
Le Conciliateur, Paracelse, Cardan,
Du Laurens, Fracastor, Fallope, Riolan,
Arnaut de Ville-Neufve, Albert, Erasistrate,
Théophraste, Sennert, Galien, Hippocrate,

Et pour le faire court, il cite tant d'Autheurs,
Vieux, modernes, nouveaux, Bacheliers et Docteurs.
Des gens le moins connus, des gens le plus en vogue,
Que je creus qu'il vouloit en faire un catalogue,
En suite son discours passe aux disparitez
Des Docteurs de Paris et d'autres Facultez :
Mais il blâme sur tout les Docteurs de Chymie,
Qui médisent si fort de la Phlébotomie :
Et c'est pour ce sujet qu'il traite d'écolier
L'homme le plus sçavant, s'il vient de Montpélier.
Il dit qu'ils sont bourreaux de la nature humaine,
S'ils ne font pas ouvrir à tous momens la veine,
Qu'ainsi quoy qu'on ait dit, en usoit Galien.
Et qu'en Térapeutique il réussissoit bien,
Appliquant à tous maux cette double recepte :
La fréquente saignée, ou la longue diette.
Alors il entreprit un discours long et vain,
Pour prêcher l'abstinence, et défendre le vin :
Jamais n'ont tant parlé Zénon, ni Cléobule,
Contre la gloutonnie, et contre la crapule;
Et ne furent au choix des morceaux dans les plats
Malades ni friands jamais plus délicats.
Toute chose à son sens au corps est mal-faisante :
Le Vin brûle le sang, la Bière est trop fumante;
Le Cidre émeut le ventre. Il blâme tous les fruits,
Soit d'Esté, soit d'Automne, autant crus comme cuits.
Le fromage est trop lourd, trop cruë est la salade;
L'épice est corrosive, et le poisson trop fade;
La perdrix est aduste, et trop sec le tabac.
Tel mets, propre au poulmon, nuiroit à l'estomac;
Tel confortant le cœur, débilite la rate;
Tel est doux aux boyaux, qui blesse la gargate:
Et ne pouvant en faire un assez juste choix,
Poser les qualitez, la mesure et le poids,
Il fait tant de leçons du régime de vivre,
Qu'un sot si scrupuleux que de vouloir tout suivre,

A faute de trouver un manger qui fust sain,
A la table du Roy pourroit mourir de faim.
En récompense aussi force mets il tolère
Lors que pour Cuisinier, on prend l'Apothicaire;
Car on s'en peut souler, sans qu'on en mange trop,
Sçavoir : Décoctions, et Ptisane et Sirop
Sirop de pied de Chat, de Rose et de pas d'Asne,
Tamarins et Séné, Rheubarbe, Casse et Manne,
Confection Hamec, Jalap et d'autres mets
Que pour les grands festins on n'appresta jamais.
C'estoit, ce semble, assez pour en faire parade,
Et loing de me guérir, il me rendoit malade
Car je remarquois bien, par tant de sots discours,
Qu'il vendoit sa visite, et non pas son secours,
Pour estre mieux payé, tout exprès il l'allonge,
Et dans d'autres propos aussi vains il se plonge :
Il me parle de Roy, de Duc, de Potentat,
Tantost des bruits de Cour, puis d'affaires d'Estat,
Ou de sièges formez, ou de grandes défaites;
Mais il ne cite point le texte des Gazettes,
Car il n'ose les croire, à cause que l'Autheur
D'une autre Faculté s'est fait passer Docteur
Tenant mesme en cecy suspecte sa doctrine
Comme s'il s'agissoit d'un point de Médecine.
Après, suivant l'humeur ordinaire aux vieillards,
Il parle du vieux temps, des Ligueurs, des Guisars,
Des troubles de Paris, des vieilles Barricades,
Des nopces du feu Roy, Carrousel, Ambassades,
Du feu du Pont au change ou bien du grand Hyver.
« Encor, dit-il, alors tout alloit d'un autre air :
Parmy les Huguenots et les guerres civiles,
On vivoit plus heureux qu'aujourd'huy dans les villes;
Chacun estoit chez soy comme en un Paradis;
On faisoit plus d'un sou qu'on ne feroit de dix.
Exempts de ces chertez qu'à présent on void suivre,
De ces taxes d'aisez et droits de sou pour livre. »

Quand il est sur ce point au bout de son rôlet,
Mesme qu'il a parlé de servante et valet,
Des peines d'un mary, des soucis d'un ménage,
Des caquets de Bourgeois, des bruits du voisinage,
Pour revenir au point dont il estoit sorti :
« Vostre feu, ce me semble, est, dit-il, amorti. »
Il retaste mon poux, mon front et mon échine,
Me fait monstrer ma langue et veut voir mon urine;
Et quand il a long-temps regardé mon bassin :
« Ces accidents, dit-il, sont d'un homme malsain. —
Je le sens, dis-je, assez. — Or il vous faudra prendre
Souvent de la Ptisane, avec du Scolopendre,
Et de plus de deux mois n'avoir autre boisson
Pour oster de vos reins la trop grande cuisson.
Prenez Hypericon, Agaric, Poligone :
C'est tout ce qu'aux fièvreux Dioscoride ordonne.
Par tels médicaments j'en ay guéry cent fois. »
Et lors il prend sujet de narrer ses exploits,
Combien il a guéry de *nodus* et d'ulcères :
Tel en avoit dans l'aine et tel aux urétères;
Tel avoit le calcul, tel un bras gangrené;
Tel le corps entrepris, tel presque empoisonné;
Tel au muscle Sphincter avoit une fistule;
Tel avoit un Abcez au haut du ventricule.
Jamais Opérateurs, ni jamais Charlatans,
Des cures qu'ils ont fait n'ont parlé plus longtemps,
Lors qu'au bout du Pont-Neuf leurs fleurs de Rhétorique
Estourdissent bourgeois, et courtaux de boutique.
Encor n'avoit-il pas touché le principal,
Qu'il me fait retomber de la fièvre en chaud-mal.
Afin de l'interrompre, exprès je luy propose
Que de mon mal de ratte, il m'explique la cause,
Pourquoy mon estomach est parfois oppressé,
Et si je n'aurois pas le poulmon offencé.
Mais ce qui luy démange est l'endroit que je gratte.
Non content de parler de poulmon et de ratte,

Il remonte plus haut, et décrit en chemin
La disposition de tout le corps humain;
Parle à tort et travers de Vaisseaux et d'Organes,
De Cartilages, d'Os, de Muscles et Membranes,
Vertèbres, Glandes, Nerfs, Fibres et Filaments,
Définit Apophise, Artères, Ligaments,
Ce que c'est Mésentère, Hipogastre, Alvéole,
Balanus, Clitoris, Systole et Diastole,
Que fait le Péricarde, où finit le Sternon,
Que servent Pancréas, Méninge, Epiploon,
Epiglotte, Larinx, Prostates, Pannicules,
Les Tuniques de l'œuil, du poulmon les Valvules.
Et je pense, ma foy, qu'il n'eust finy jamais,
Sans qu'à force d'argent, voulant avoir la paix,
J'ordonne à mon valet qu'il fouille en ma pochette.
Quand il void l'écu prest, il songe à la retraite.
Me dit que pour ce coup mon mal ne sera rien,
Me répond de ma vie et que tout yra bien,
Qu'avec l'ayde de Dieu, dans huit jours il espère
De me mettre sur pied, si je le laisse faire.
Puis en Latin obscur sur le Grec usurpé,
Il griffonne à la haste un ample Récipé,
Que ni maître Escrivain ni Docteur n'eust pû lire.
« Adieu jusqu'à demain, dit-il, cessant d'écrire,
Ne perdez point courage, et prenez du repos. »
Alors il met la main au derrière du dos.
D'une telle posture aiant compris l'adresse,
Je fais signe au valet qu'il y mette la pièce.
Il la prend, il sourit et serrant bien le poin :
« Que faites-vous ? dit-il. Il n'étoit pas besoin. »
Si tost qu'il eut son conte, il ne m'étourdit guère ;
Il gagna viste au pied sans regarder derrière ;
Et comme si le Ciel eust eu de moy pitié,
Soudain je me sentis allégé de moitié.

*
* *

Notes de voyage en Italie (1850).

Sesto Calende j'ai vu de pauvres poules si souvent cochées par des coqs trop nombreux, qu'elles avaient le dos entièrement déplumé, le croupion à vif, et allaient se mettre d'elle-mêmes à la broche, pour échapper à ce martyre...

... A *Milan,* nous avons eu ascension dans la flèche de la cathédrale, v.. de neige qui défonce le ciel. Les murs de l'escalier sont historiés de recommandations de propreté les plus bizarres et les plus variées. L'Italien est si naturellement p..., qu'il se vide n'importe où, ce qui est cause que les vidangeurs meurent de faim dans ce pays qui donne la botte au c.. de la Sicile. J'ai recueilli quelques inscriptions :

Il faut se garder pour la maison
Le superflu de la boisson.

Les gens qui sont de bonne race,
Ont soin de p... sur la place.

Si vous sentez quelque besoin,
Gardez-vous de salir ce coin.

Ce faible échantillon suffira à votre intelligence : il y a des pancartes équivalentes pendant la valeur de 512 marches...

... A Milan, on se baigne avec les femmes, dans des baignoires de marbre blanc ; nous avions les baignoires, mais pas les femmes ..

Théophile GAUTIER.

Epitaphes qui prêtent à rire aux larmes.

Au cimetière Montmartre, près de la tombe de Mme de GIRARDIN, nous lisons :

CHARLES RIVIÈRE,
Licencié en droit, englouti sous l'onde à l'âge de 24 ans.

De l'innocent plaisir de voguer sur l'eau,
Hélas! tu fus la victime.
Or, ce fatal désir t'a conduit au tombeau.
Ah! pour te pleurer, puisque t'en es digne,
De nos pleurs amassés jouis en paix du ruisseau.

Ce jeune RIVIÈRE, au nom et à l'épitaphe aquatiques, s'était noyé dans une partie de canotage à Asnières. C'était un nom prédestiné.

Au même cimetière, une autre épitaphe avoisine la tombe de Mme HAUDEBOURT-LESCOT :

PAUL NIQUET,
O mon ami! en te réunissant
A tes père et mère, tous
Mes vœux sont accomplis.
Ta femme.

Paul NIQUET est bien le fameux personnage dont GÉRARD DE NERVAL s'est fait l'historiographe.

*
* *

Homais vermifuge.

Apothicarius clysoferrens.

Un petit apothicaire aux abois
Veut s'élever au style de CORNEILLE,
Mais il croasse ainsi qu'une corneille,
La corneille qui n'abat que des noix.

Dr FLEURANT.

*
* *

Prestation du serment antimoderniste.

Au Salon de 1911, le peintre belge, Joseph BOUNAERT exposa *La Cérémonie de la prestation publique du serment* par MM. les Membres du corps enseignant de l'Université catholique de Lille, dans l'église paroissiale du Sacré-Cœur, pendant la Messe du Saint-Esprit, le vendredi 4 nov. 1910.

Suivent les noms des docteurs qui figurent sur le tableau : VOUTERS, AUGIER, ROGIE, GUERMONPREZ, VAN OYE, DURET, REDIER, BALTUS, CAMELOT, DAVID.

Ce serment est prêté, à genoux, devant l'autel, la main droite sur les Evangiles et se divise en deux parties, écrites en latin de sacristie.

La première comprend la *Profession de foi orthodoxe, selon la forme prescrite par les souverains Pontifes Pie IV et Pie IX.* La seconde partie donne la *Formule du serment, prescrîte par Pie X, dans son « Motu proprio » du 1er Sept. 1910* (1).

(1) Les curieux trouveront ces professions de foi en latin, *Professio orthodoxæ fideì et formula jurisjurandi,* à l'imprimerie P. Feron-Vrau, 3 rue Bayard, Paris.

L'anglais malgré lui.

A l'effet de manifester sa haine et son mépris pour Albion, GUILLAUME l'*Infirme* ou le *Manchot* (fig. 66) lui a retourné, on le sait, les décorations de ses ordres, après avoir fait lacérer les uniformes de ses grades (feld maréchal et amiral) dans la « *contemptible army* » des Britanniques, qu'il croyait écraser d'un revers de main (1).

Il ne veut plus et ne croit plus avoir rien de commun avec cette nation exécrée. Mais, bien qu'à la suite d'un saignement de nez, il s'écriât : « C'est la dernière goutte de sang anglais qui sort de mes veines ! », il est à jamais imprégné de ce sang « impur », d'abord par sa grand'mère maternelle, la reine d'Angleterre, Alexandrine VICTORIA, fille d'EDOUARD, duc de KENT, — un pur sang anglais — et nièce du roi d'Angleterre GUILLAUME IV, auquel elle succéda ; ensuite, par son grand-père maternel, le prince ALBERT, époux de la reine VICTORIA, un autre pur sang anglo-saxon ; enfin, par sa mère, la princesse VICTORIA, l'impératrice FRÉDÉRIC III, fille de la reine VICTORIA, impératrice que BISMARK désignait sous le sobriquet l'*Anglaise*, qualifiant son mari de l'*Englisman* (2).

(1) Le 6 août 1889, l'incohérent empereur GUILLAUME — *Girouette* proférait ce jugement contradictoire aux manœuvres d'Aldershot : « Si jamais j'entends mettre en doute la valeur d'armées de volontaires, je pourrais répondre en citant l'armée anglaise et en témoignant de ses qualités ! »

(2) La presse des reptiles l'appelait FRÉDÉRIC *der Britte* (l'Anglais), au lieu de FRÉDÉRIC *der Dritte* (le troisième).

De plus, un principe d'hérédité croisée veut que le fils aîné, et c'est le cas de GUILLAUME II, tienne surtout de la mère. Effectivement, sauf sa haine contre l'Angle-



Fig. 66. — Guillaume II, en uniforme de dragon anglais. D'après *Guillaume II Intime,* par Jules HOCHE. (JUVEN, édit.).

terre, il a hérité des qualités morales et intellectuelles de sa mère, mais surtout de son nervosisme. Il en a l'esprit humoristique, quelque peu déformé par l'esprit saint, « qui remplit les cœurs de ceux qui croient en

lui », et par la passion des calembours, la « fiente de l'esprit, » que lui a transmise son père. Enfin, comme sa mère, Guillaume possède des aptitudes littéraires et artistiques moyennes, ainsi que le goût exagéré de la parade et de la caracole.

C'est encore un Hohenzollern impulsif, irresponsable de ses actes, qui ne rit que du bout des lèvres, avec le regard figé de la statue du Commandeur ou « les vides yeux bleus » d'acier de Nietzch. Guillaume II se dit être « la synthèse de sa race » (1); « il résume en lui toutes les tares ancestrales », répète après lui Cabanès; pourtant il a échappé à la gloutonnerie et à l'ivrognerie de ses ancêtres : c'est un sobre; il est piétiste et Frédéric II était libre-penseur.

Mais, bien qu'il soit de son temps, il est aussi le chevalier féodal et médiéval du Cygne, son emblème inéluctable : « Les cygnes, écrit Diderot, ont l'air bête, fier et méchant; trois qualités qui vont bien

(1) « Tout homme est le total de sa race », a-t-il écrit, au dire de Jean de Bonnefon, sur l'album de l'archiduchesse Isabelle ; ce qui est biologiquement faux, puisque, de par une des lois d'hérédité, les garçons — l'aîné surtout — tiennent de leur mère, qui, pour les princes de sang royal, est généralement une étrangère, une Anglaise en l'espèce. L'*Almanach de Gotha*, fabriqué en Germanie, patrie de la fausseté en tout, « accumule faux sur faux pour trouver à Guillaume II un glorieux ancêtre, appelé Tasillon, dès le huitième siècle ». Il serait plus véridique, ce semble, de le faire descendre, en ligne directe, de Trestaillon (nom qui contient le précédent), l'un des bandits qui, en 1815, organisèrent dans le Midi la *terreur blanche*, célèbre surtout par la complainte que Béranger lui consacra :

Portefaix cité dans Nimes
Pour sa douce piété,
D'assassin il fut traité
Par ses brutales victimes
Quand son bras, sur tel ou tel,
Vengea le trône et l'autel.

ensemble » et, ajoutons, caractéristiques de la race germanique.

Quoi qu'il en soit, si MOLIÈRE nous a donné *Le Médecin malgré lui*, Tartarin-Lohengrin, le cousin germain de GEORGES V, nous offre, par sa mère, le prototype de *L'Anglais malgré lui*.

*
* *

La faillite du latin.

> Qui me délivrera des Grecs et des Romains.
> BERCHOUX, *Elégie* (1).

Nous aurions voulu reproduire *in extenso* le discours finement incisif et copieusement documenté, prononcé par le docteur enclyclopédiste CALLAMAND, le 26 Février 1914, au dîner mensuel de l'*Actualité médicale* (fondée par les Drs BILHAUT père et GOUREAU) et publié dans les *Annales de Chirurgie et d'Orthopédie* (2) auxquelles nous renvoyons les curieux de lettres : le manque d'espace nous interdit ce plaisir.

Notre savant et lettré confrère s'élève, avec non moins de force que de logique et de verve, contre l'enseignement du latin, mais non pas contre les auteurs anciens, traduits. Il pourfend avec vigueur, d'estoc et de taille, les forts en thème, et indirectement, éraille quelque peu l'épiderme des *Médecins humanistes*, qui

(1) Avant lui, Bernard Clément de Dijon avait écrit, en mêmes termes :

> Qui nous délivrera des Grecs et des Romains.

(2) *Le Mercure de France*, du 16 juin 1917, a publié un nouvel article qui a trait au même sujet : *Les grands écrivains sans latinité*

ont pensé que le besoin d'une nouvelle ligue à plastron se faisait vivement sentir.

Les arguments des traditionnalistes sont ressassés et désuets; parmi leur cohue pérorent des péronnelles, quasi « femmes savantes », recrues aussi « précieuses » que « ridicules », imbues des erreurs et préjugés mondains, voire populaires, qui fréquentent chez les « salons » de tous les mondes et se rencontrent aussi dans les loges de concierges, si nous en croyons l'esprit d'observation et la verve acérée d'Henry MONNIER, l'inoubliable auteur du *Roman de chez la portière.* De cette saynète, prise sur le vif, nons détachons ce court mais topique dialogue, trait de satire par ricochet contre les *humanistes* :
La scène se passe dans la loge de Mme Desjardins.

MADAME CHALAMELLE. — M. Poirot parle fort mal latin.

MADAME DESJARDINS. — C'est cependant la langue de la religion française; c'est même la langue naturelle à l'homme, en général, car qui dit l'homme dit la femme. Tenez, sans aller plus loin, prenez deux enfants tout petits, mettez-les dans une chambre, ils parleront latin; on a vu ça.

Sans commentaires.

*
* *

Les deux botanistes.

Fable à méditer par les « humanistes ».

Dans ses jardins, très gravement,
Se promenoit un savant Botaniste;
Son jardinier, très humblement,
A petits pas le suivoit à la piste;

Notre savant, sur chaque fleur,
Loupe à la main, se mettoit en extase,
Puis, débitoit avec emphase
Des mots latins que le bon serviteur,
Les bras croisés, bouche béante,
A deviner vainement se tourmente.
Le savant voit son embarras :
— Ces mots, dit-il, nomment une phrase
Pour nous, ils ont de grands appas ;
De la science, enfin, ils sont la base,
Sans eux, elle ne seroit rien...
— Quand j'y prendrois une peine de chien,
Car c'est du grimoire, sans doute,
A mon métier je n'entendrois plus goute...
— L'ami, c'est d'excellent latin
Dispenses-toi d'en connoître la fin.
En bon français, ta chicorée
N'a point changé son allure pour toi...
— Voilà bien des façons, ma foi !
Par ce jargon elle est bien décorée !
Votre savoir et vos grands mots,
En la rendant pour nous méconnoissable,
Nous feroient passer pour des sots.
Notre patois plus simple est-il pas préférable ?

J. DEMACHY, apothicaire.

*
* *

Dialogue dédié aux « Médecins humanistes ».

En 1847, au voyage d'essai du chemin de fer du Havre, dans un des wagons, eut lieu le petit dialogue que voici :

— L'inscription du chemin de fer est heureusement trouvée : *Sic Lutetia portus* (C'est ainsi que Paris est un

port). Elle est, dit-on, d'un jeune journaliste, M. Salles de Gosse.

— *Portus* est d'un latin bien vulgaire,

— Pas plus vulgaire que *port* en français.

— Virgile dit *sinus*.

— Il dit aussi *portus*. Il dit *sinus* pour anse ou baie, et *portus* pour port.

— C'est égal, je ne trouve pas *portus* d'un beau latin.

— Monsieur préfèrerait *portdemerus*, peut-être?

— Monsieur se moque de moi?

— Oui, Monsieur.

A. Karr.

*
* *

L'esprit de Mme de Girardin.

Mme de Girardin, surnommée la dixième muse par ses contemporains, ne savait pas le latin et s'en moquait avec beaucoup d'esprit :

« Si je demande à un ami, disait-elle, à un homme de lettres, et même à certains académiciens, l'explication d'un mot latin qui m'arrête, il se trouble, il hésite, et voilà le pauvre homme effarouché, tant ils ont peur de convenir les uns et les autres qu'ils ne savent pas le latin.

« D'autres fois, sans hésitation, mon érudit me traduit la phrase, et moi sans défiance, le soir venu, je m'empare de la citation, je la traduis comme on me l'a traduite, et voilà Villemain qui me rit au nez...

« Hier encore, au milieu d'un article charmant, Saint-Marc Giradin avait écrit : *Ruit arduus æther*. Je demande à Théophile Gautier ce que cela veut dire. Il me répond que *le ciel est en rut;* et je trouve que Saint-Marc Girardin avait raison de dire en latin une si vilaine chose. Ah! si vous saviez comme on a ri chez de Lacretelle de la traduction de Gau-

TIER! *Ruit arduus œther,* cela voulait dire tout simplement : *il fait mauvais temps...* »

LE DOCTEUR DE SAINT-MANDÉ.
(*Moniteur médical*).

*
* *

Le Journal de Cadet.

Le *Journal de Paris*, premier journal français quotidien, fut fondé par CORANCEZ, DUSSIEUX et l'apothicaire CADET, dont le nom s'est perpétué de la façon la plus honorable dans la pharmacie parisienne et, chez le peuple, a servi de sobriquet pour désigner le ... bas des reins, devant lequel s'inclinent « les mousquetaires à genoux », suivant VARIN et P. VERMOND (1) ou « les limonadiers du postérieur », selon VADÉ. D'où cette facétie rimée :

On lisait au sacré vallon
Un nouveau journal littéraire.
« Quelle drogue! dit APOLLON ;
— Rien d'étonnant, répond FRÉRON,
Il sort de chez l'apothicaire.
— Quoi! dit LINGUET sur son haut ton.
Un ministre de la canule
Voudrait devenir notre émule!
— Oui, dit LA HARPE; que veux-tu?
Cet homme ayant toujours vécu
Pour le service du derrière,
Doit compléter son ministère
En nous donnant un torche-cu.

J. D. *Censeur royal*.

(1) Auteurs de *Encore des Mousquetaires*, vaud. en un acte.

Prout ! Prout ! Cadet !

On n'est jamais trompé que par les siens.

Affadissant adulateur,
Obscur et lâche détracteur,
Intriguant jusqu'à la bassesse,
Se repliant avec souplesse,
Importunant jusqu'au dégoût,
Ne sachant rien, parlant de tout,
Bravant huissier et secrétaire,
A défaut de porte cochère,
Il se glisserait par l'égoût.
Chenille, il s'accroche et se roule
S'il chatouille, il fait une ampoule.
Mais voilà mon CACA ! C'est lui de bout en bout.

J.-F. DEMACHY, *pharmacopæus*

*
* *

Motif archéologique énigmatique

Le 12 juin 1903, le Professeur Raphaël BLANCHARD présente à la Société française d'Histoire de la Médecine, le moulage d'un bas-relief en pierre (fig. 67), exposé au musée des antiquités de Rouen et reproduit par le *Bulletin* (Nos II et III du Tome VI), auquel nous l'empruntons, dans le but d'exercer la sagacité de nos lecteurs, et de contrôler notre conjecture. En voici la description :

Une femme placée entre deux autres personnages, se montre de face. Elle est vêtue d'une chemise dont elle soulève le pan antérieur de manière à découvrir une vulve proémi-

nente et entr'ouverte ; les jambes sont écartées et légèrement fléchies.

Le personnage situé à gauche de la femme est coiffé d'un



Fig. 67.

haut bonnet tronc-conique et vêtu d'une longue robe recouverte d'une blouse plus courte, il aide la femme à relever sa chemise. Le personnage situé à droite de la femme se montre également de profil; il a la même coiffure que le précédent et un costume analogue, mais formé de trois pièces super-

posées; son bras droit est fléchi, la main ramenée vers la face ; le bras gauche soutient un long bâton en forme de béquille.

M. Blanchard s'est demandé si ce bas-relief ne représente pas une scène d'accouchement dans la station verticale. « On pourrait, dit-il, voir là les préliminaires de l'accouchement ou même le début du travail, la tête pressant déjà sur le vagin et faisant proéminer la vulve; les deux hommes seraient alors le médecin et son élève ou son aide. Mais l'aplatissement du ventre ne justifie guère cette interprétation : la saillie du ventre à la fin de la grossesse est trop caractéristique de la femme enceinte pour qu'un artiste, même très inexpérimenté, n'ait pas cherché à le mettre en évidence ou même à l'exagérer.

Il faut donc chercher une autre explication. La coiffure des deux hommes est d'aspect oriental et rappelle le bonnet d'astrakan des Persans actuels; les robes évoquent aussi le souvenir des pays d'Orient.

Peut-être faut-il voir dans cette scène la présentation d'une esclave à un personnage qui se propose de l'acheter? On comprend ainsi que la femme découvre sa vulve et qu'elle soit aidée dans ce manège par le marchand d'esclaves qui l'exhibe et qui a intérêt à vanter ses charmes.

L'âge et l'origine de ce bas-relief sont inconnus; bien certainement, il n'est ni égyptien, ni grec, ni romain, ni médiéval. Il pourrait être gallo-romain de la décadence, mais le costume des deux hommes fait plutôt penser soit à l'Orient, soit aux colonies romaines

du Nord de l'Afrique, pays où les marchés d'esclaves étaient précisément très florissants. »

MM. Richer, Neveu, Le Pileur et Prieur n'acceptent pas l'interprétation de M. Blanchard, et nous sommes de leur avis. Rien, en effet, n'indique une scène d'accouchement. Ils pensent qu'il s'agit plutôt de la vente d'une esclave. Le costume du maître ou du marchand de la captive est effectivement moins riche que celui de l'acheteur infirme, qui semble tenir une bourse à la main droite.

Ne pourrait-on émettre une troisième hypothèse? Ne serait-ce pas une scène biblique, celle de la belle juive et chaste Suzanne, faussement accusée, et des deux vieux magistrats libidineux et transis, qui furent condamnés à mort? Les Juifs orientaux portaient des bonnets semblables à ceux du bas-relief.

L'un des personnages relève le « simple appareil » de la baigneuse, l'autre lui offre de l'argent. La femme loin d'aider à montrer sa nudité, raidit les bras — au lieu de les fléchir — pour empêcher qu'on ne la découvre.

Ajouterons-nous que l'exagération vulvaire fait allusion à l'accusation d'adultère et à la convoitise des vieillards? Et ne plaide-t-elle pas doublement en faveur de notre interprétation?

Cette scène a souvent tenté le pinceau ou le ciseau des artistes, mais jamais avec un tel cynisme. Certes, l'âge de ce monument éloigne toute idée de facture licencieuse.

*
* *

Shocking.

Dans tous les urinoirs publics anglais, on lit cette pudique recommandation : *Please close your dress bifore leaving*. (S'il vous plaît, fermez votre vêtement avant de sortir).

*
* *

Clysteriana.

Madame se moque de la pruderie anglaise que révolte, non seulement l'usage de cet instrument si utile, mais encore le nom même de cet objet.

Elle cite une noble fille d'Albion qui, affectée d'une horrible inflammation d'entrailles, mourait victime de ses répugnances, véritable martyre de cette pudeur britannique dont personne n'est la dupe. Le délire étant survenu, on en profita fort heureusement pour administrer le remède héroïque. La malade, revenue à la raison, apprend l'affreuse vérité ; elle se désole, se lamente, mais le mal reparaissant avec une intensité nouvelle, elle accepte ce calice d'amertume et dit, en poussant un gros soupir : « Eh bien ! puisque je suis déshonorée, qu'on m'en donne un autre !

Ménière, *Captiv. de Me la duchesse de Berry, à Blois.*

*
* *

La pipe rectale.
Pour fumigations de tabac.

Description de cet appareil fumigatoire (fig. 68), d'après Bartholin (1616-1680):

J'ai fait faire cette machine sur celle que m'avoit prêtée un

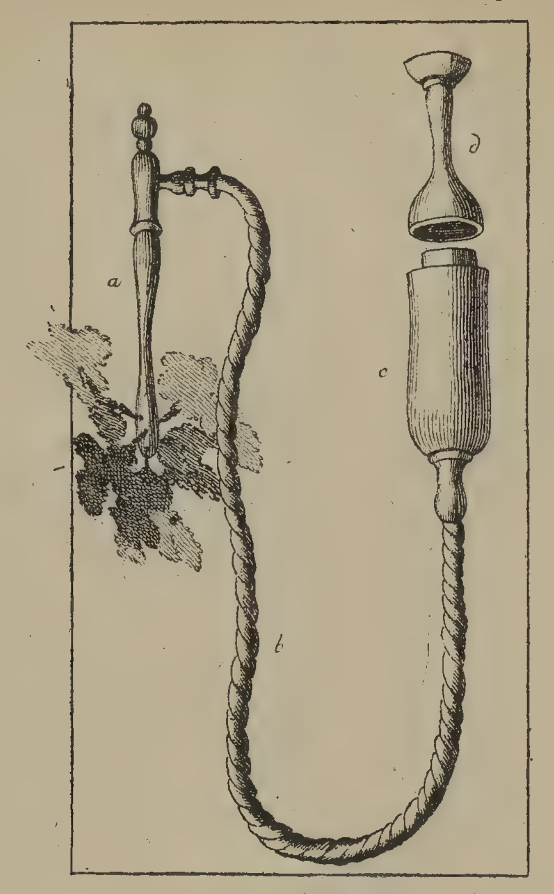


Fig. 68. — *a*, canule ; *b*, tuyau en cuir ; *c*, boîte d'ivoire ou de bois ; *d*, tuyau formant couvercle.

Chirurgien d'Hambourg qui étoit à Paris il y a quelques années. Il se procuroit la liberté du ventre deux ou trois fois

par semaine avec cet instrument. La boëte contenoit deux onces de tabac. Il en mettoit à moitié, c'étoit sa dose ordinaire; il doubloit quelquefois par récréation, comme ceux qui ont du goût à tirer la fumée du tabac par la bouche.

L'usage de cet instrument est devenu commun en Hollande, où il a été perfectionné par M. Muffenbroeck. M. Henderik Labée, Chirnrgien à Rotterdam, a eu la bonté d'aller à Leyde à ma prière pour voir la machine de M. Muflenbroeck ; il me mande que la différence qui se trouve en cette machine et celle qu'il a vue chez moi, c'est que dans celle de Leyde la boëte où l'on met le tabac et le feu, se monte par une vis à la partie inférieure du tuiiau de cuir ; elle est près de l'anus : par ce moiien la fumée ne parcourt pas toute l'étendue du grand tuiiau, et elle entre plus chaudement dans les intestins. Il y a de plus dans cette boëte un espace qui reçoit la fumée, en forte que quand on cesse de souffler par le tuiiau de cuir, afin de prendre haleine, la fumée ne remonte point à la bouche ni au nez du souffleur, comme cela arrive avec la machine ordinaire ; mais c'est un petit inconvénient.

*
* *

Curieuse carte de visite.

Dr F. Brémond ✲, I. ✿, ⚱, ✠. ✠

Contre Henri Martin.

A l'occasion du prix de 20.000 francs, accordé à son *Histoire de France*, on lui décocha cette épigramme :

Votre Institut toujours étonnera le monde !
Vingt mille francs, Martin ! certes la somme est ronde !
Mais si l'on compte bien, on voit avec terreur
Que ce n'est même pas quatre sous par erreur.

A combien de « machines à écrire », perpétuels lauréats de prix académiques ou de sociétés diverses, parasites littéraires, qui vivent surtout de la plume des autres, dont les compilations ne sont que recueils d'erreurs de faits et de jugements, s'applique mieux ce trait piquant ! Ah ! Combien !

*
* *

Sur l'enfance d'Henri IV.

Nul n'ignore les particularités de la naissance du Vert-Galant, au château de Pau ; nous les avons rappelées en détail dans *Les Accouchements à la cour* et dans *Henri IV*. C'est la chanson béarnaise que Jeanne d'ALBRET, au lieu de geindre, entonna : le cantique de Notre-Dame du bout du Pont, où les femmes grosses venaient en pélerinage pour avoir d'heureuses couches ; c'est la gousse d'ail, dont son grand-père frotta les lèvres du petit prince, qui « vint au monde sans crier n'y pleurer » ; c'est la « goutte » de vin de Jurançon (1)

(1) Célèbre vigne de Gaye, dont HENRI IV « continua à faire un cas si particulier, écrit M. DUGENNE, qu'on plaçait des sentinelles autour

qu'il « luy mist dans la bouche et qu'il avalla fort bien » ; enfin, c'est le berceau royal du Diable-à-quatre formé par une carapace de tortue de mer, de 1 m. 08 sur 0 m. 81.

Henri IV fut difficile à élever au sein ; on dut recourir





Fig. 69 et 70. [1] Maison Lassansaa, d'après les *Promenades archéologiques en Bearn.*

à huit nourrices successives, dont la dernière, la femme de Jean de Lassansaa, habitait le village de Bilhères (fig. 69), à 1 kilom. 7 de Pau. Elle fut autorisée à orner la façade de sa maison des armes royales (fig. 70).

de la vigne afin qu'aucune grappe n'en fût détournée. Et cette précaution n'était pas de trop, en effet, quand on pense qu'on ne recueille chaque année qu'un tonneau tout au plus de ce nectar ».

*
* *

Tétoniana (1).

Les Seins dans l'Allégorie.

L'Astronomie porte le Soleil et la Lune entre ses deux hémisphères mammaires.



Fig. 71. — L'Astronomie, d'après GOLTZIUS. Document communiqué par Pierre LOUYS.

Ardua stelliferi perlustro sidera cœli,
Et rutili scrutor sublimes ætheris orbes.

(1) Complément des quatre volumes in-8°, sur les *Seins et l'Allaitement,* édités par la librairie MALOINE et dont les trois premiers sont épuisés.

(J'observe les astres lointains du ciel étoilé et je scrute les sublimes révolutions de l'espace étincelant).

Les Seins dans l'Histoire.

Un tableau de West, gravé par Réveil (fig. 72), montre Guillaume d'Albanac, un des vassaux d'Alfred III,



Fig. 72.

roi de Mercie, qui expose, en état de nudité complète, aux regards étonnés de son souverain, ses trois filles, célèbres par leur beauté, afin que, parmi elles, il choisisse une épouse. C'est le pendant du *Jugement de Pâris* :

Au mont Ida, trois déesses
Se querellaient dans un bois...



Fig. 73. — Décolletage d'intérieur de dame galante, au XVIe siècle.

Un portrait, difficile à identifier (fig. 73), est exposé au Musée de Dijon. D'après le livret, ce serait celui de Gabrielle d'Estrées, qui ne lui ressemble guère. Il rappelle aussi bien le décolletage intime de la favorite du Vert-Galant que celui de Diane de Poitiers, dont nous avons reproduit maints spécimens dans nos recueils médico-artistiques précédents. Pour l'habile et érudit photographe-éditeur Giraudon, ce serait le portrait d'une *jeune femme à sa toilette* (Ecole Française, xvie siècle).

Les Seins dans la céramique.

Œnochoé. — Dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1er Mars 1876), M. François Lenormant étudie les antiquités de la Troade. Il donne la figure d'un *Œnochoé* à peintures, des habitations préhistoriques, trouvé à Santorin (fig. 74). « C'est, dit-il, le type d'œnochoé avec deux grands yeux ronds tracés en couleur près de l'embouchure, souvent séparés d'un trait vertical représentant le nez. Un collier de gros points entoure la base du col et deux seins de femme, se projetant en saillie à la partie supérieure de la panse, sont peints en brun et accompagnés, chacun, d'un demi-cercle de points au-dessous. C'est toujours l'idée de rappeler dans la forme du vase, d'une manière plus ou moins éloignée, la figure de la femme et c'est un de ces œnochoés peints, de Chypre, à têtes de femme. »

Pour nous, misogyne irréductible, qui n'avons aucune prétention à l'archéologie, — aussi le journal des *Débats* nous a-t-il dénommé à juste titre le *Gavroche*

de l'archéologie (1), — ce vase à anse, à large ventre, à fessier rebondi et à col étroit, en un mot cette *cruche*, symbolise apparemment — soyons galant — la simplicité féminine. La tête est dépourvue de crâne ou de couvercle, pour mieux caractériser l'anencéphalie; elle est munie d'un bec pointu qui accuse l'incontinence et

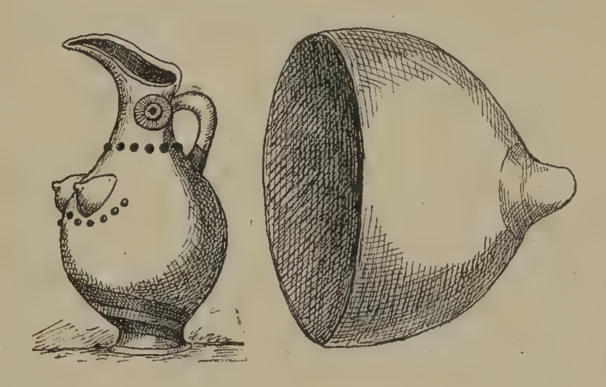


Fig. 74. Fig. 75.

(1) La *Chronique médicale*, plus sévère, imagina de nous traiter de *Homais*, le pharmacien de province dans *Madame Bovary* : « *Monsieur Homais* », dit LAROUSSE, « imbécile compliqué d'un demi-savant... ». Nous n'avons pourtant aucune attache avec la *pharmacie*, tandis que le directeur-gérant de l'anecdotique et amusante publication, gratuite, des excellents produits pharmaceutiques de la maison CHASSAING, cumule, avec son titre de docteur en médecine (1889), celui de *pharmacien* de première classe, obtenu à Lille (1885). Il n'y a pas de sots métiers, dit la sagesse des nations, il y a que de sottes gens.

Mais pourquoi diable avoir accepté notre société (*Asinus asinum fricat*, traduction libre : *Qui se ressemble s'assemble*) pour la collaboration des *Gayetez d'Esculape* et ne s'être aperçu de nos mauvaises qualités que le jour où nous déclinions une seconde collaboration du confrère précité, trop purement nominale, à notre *Art profane à l'Église*, dans laquelle, au point de vue documentaire, on apportait une part trop inégale, qui — pour revendiquer le droit de priorité

la perfidie de langage du sexe mythomane et elle est flanquée de deux gros yeux de dinde ou d'oie blanche. L'anse simule les bras; un collier de perles encercle le cou; enfin au-dessus de la partie saillante de l'abdomen, deux seins en bataille se dressent sur la poitrine bombée et menacent le ciel de leurs pointes mamelonnées. La misogynie, on le voit, remonte à la plus haute antiquité et ce ne sont pas les précurseurs qui manquent.

Pot de toilette mamelliforme (fig. 75). — Nous devons encore à l'extrême amabilité de l'auteur d'*Aphrodite*, le littérateur orientaliste par excellence, la communication d'un précieux document d'archéologie égyptienne : un pot à fards pour donner au teint plus d'éclat, en albâtre, *en forme de mamelle de femme,* trouvé dans le Delta. L'un des mille artifices du sexe voué, par la fatalité et les exigences sociales, à la tromperie, chez lequel tout est faux et artificiel : cheveux, dents, teint, lèvres, sourcils, seins capitonnés, taille corsetée à l'excès et croupe en crin, sans compter le travestissement, la dénaturation, le « camouflage » de l'expression des sentiments et de la pensée : baisers sans tendresse, sourires qui ne sont que grimaces. N'en jetez plus, la cour est pleine !

d'un sujet que nous étudiions depuis une vingtaine d'années — fut publiée hâtivement en deux maigres articles de « déjà vu », dans la *Médecine internationale illustrée*, organe *pharmaceutique* de Robin articles qui ont grossi considérablement à leur passage dans l'opuscule des *Mœurs Intimes du passé* (3e série), après la parution de l'ouvrage original de Mæterlinck sur les *Miséricordes des Stalles* et celle de nos gros volumes sur l'*Art profane à l'Église. Cuique suum.*

Les Seins dans la Chorégraphie.

La danse faisait partie, chez les Grecs, de l'éducation nationale et est toujours fort prisée des Orientaux con-



Fig. 76. — Danseuse arabe, d'après une carte postale de Tunis (1912).

temporains, surtout la *danse du ventre* et la *danse des seins* (fig. 76). Celle-ci peut allégoriser le futur *ballotage* électoral des candidates à la députation. Voyez-vous une « honorable ving-sept mille », prise des douleurs de l'accouchement à la tribune? Ce serait tordant

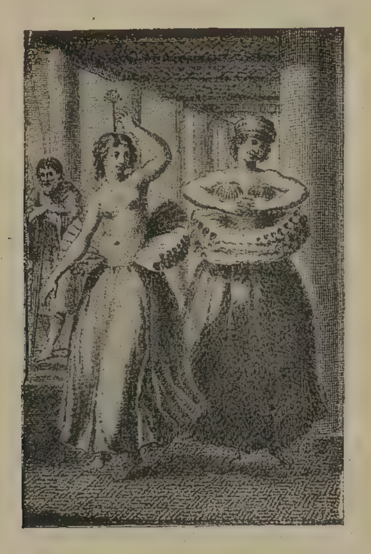


Fig. 77.

et, à chaque séance, la présence d'un accoucheur de service s'imposerait, comme pour le médecin de théâtre. C'est le progrès... de la bêtise humaine.

Les danseuses des îles Sous-le-Vent, de la mer des Antilles (fig. 77), sont beaucoup plus décolletées et gracieuses que les hétaïres arabes.



Fig. 78. — La comparaison.

Les Seins dans les Beaux-Arts.

L'artiste Roedel a imaginé, en dépit des épines, d'asseoir une femme nue, d'une grâce infinie, emblême de la légèreté, « un souffle, un rien! », sur l'extrémité d'une branche de rosier. Elle se prend les seins comme pour établir une *comparaison* avec les boutons soyeux et rosés du voisinage (fig. 78). C'est une page pleine de charme et de poésie, quelque peu licencieuse, digne de figurer à côté des *Comparaisons* de la peinture galante du XVIII[e] siècle, dont nous avons reproduit divers échantillons.

Une catapultueuse *Vénus* mamelue, de 1830 (fig. 79), en compagnie de ses tourtereaux symboliques, qui roucoulent sur ses seins exubérants, dans une attitude alanguie quelque peu maniérée de l'époque, rêve à l'absent, lequel, s'il est amateur de jeu de boules, dit *cochonnet*, est servi à souhait. Cette miniature suggestive est signée Duret. *Honni soit...*

Quant aux imagiers médiévaux des édifices religieux, — à en juger par l'audace des sculptures reproduites dans nos *Licences de l'Art chrétien*, — ils auraient trouvé ce motif trop anodin pour symboliser la *Luxure*, le péché capital des péchés capitaux. Tout au plus, l'eûssent-ils utilisé pour allégoriser

> Certain péché mignon de plus d'une fillette,
> Que la Nature indique et l'instinc interprète,

et dont nous avons donné, dans ce recueil, deux spécimens expressifs, décorant le porche d'une églisette du



Fig. 79. — Le sommeil de Cypris

Béarn. Ici, seul l'œil pervers peut voir, comme en tout, un sujet vicieux.

FIN

TABLE DES MATIÈRES
DES PRINCIPAUX SUJETS

Coulommiers. — Imprimerie DESSAINT et Cie.

